3512

Digitized by Google

Palet X 22

569 218

VOYAGE

EN SUISSE

ET EN ITALIE,

FAIT AVEC L'ARMÉE DE RÉSERVE.

PAR V. D. M. *Auteur de l'*Anglais Cosmopolite ; *employé à l'État-Major-Général de ladite Armée.*

Sis solus in turbâ.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN IX. — *Septembre* 1800.

ERRATA.

Page 81, ligne 12, *voulant apparemment savoir*, lisez, *voulant apparemment connaître.*

P. 87, l. 14, *avait toujours resté*, lisez, *était toujours resté.*

P. 145, l. 11, *que nous avions encore les Alpes, pour ainsi dire, devant les yeux*, lisez, *que le souvenir des Alpes était loin d'être effacé.*

AU LECTEUR.

Je sens tous les défauts de cet ouvrage : les avouer n'est pas une excuse : je le sais ; et d'ailleurs le public n'en admet aucune.

Une seconde armée de réserve est déjà formée : elle est en marche. Dans un siècle si fécond en événemens, il en arrive de nouveaux qui font oublier les premiers. L'intérêt qu'inspirent ceux-ci diminue à mesure qu'on s'en éloigne, ou qu'ils sont remplacés par d'autres qui se succèdent rapidement. C'est dire assez qu'il fallait hâter ce *voyage* ; c'est faire pressentir qu'on y trouvera les défauts inséparables de toute précipitation. Si la vérité la plus exacte pouvait plaider un peu pour les incor-

rections, j'aurais quelques droits à l'indulgence.

Tout lecteur est curieux : il veut qu'on lui laisse la facilité de deviner, et que le voile dont on enveloppe l'objet qu'on lui cache soit à demi-transparent. Que de conjectures, il va faire d'après cela sur le *Patron* dont je parle ! qu'il lui suffise de savoir que cet homme, à qui je suis attaché par les liens de la reconnaissance et de l'amitié, placé un jour au milieu de ceux dont notre nation s'honore, le serait déjà s'il ne lui manquait ce que la plupart des grands hommes ont eu : — l'ambition et le désir de la célébrité. — Simple et modeste à l'excès, le *Patron*, aux talens éminens qui l'on fait distinguer de l'homme qui sait le plus

les apprécier, joint un doute sur son propre mérite, qui en est toujours l'indice le plus certain. — Un mot de plus, j'en dirais trop, si même je ne l'ai déjà fait.

» Pourquoi ne pas ajouter une épithète, me disait quelqu'un qui sait de qu'elle valeur est, dans le commerce de la librairie, le titre d'un ouvrage? » Vous » avez le choix, ajoutait-il, *philosophique*, » *pittoresque*, *sentimental*, *curieux*, *in-* » *téressant*, *romantique*, *instructif*, *moral*, » *amusant*, sont à votre disposition. Le » seul embarras que vous puissiez éprou- » ver, est de vous déterminer, et un » bon choix ferait votre affaire. Pourquoi » donc ne pas vous décider? — Parce que » j'ai pour principe de laisser aux autres

» le soin de juger un livre : c'est même
» un droit incontestable que tout lecteur
» possède : parce que c'est au public et
» non pas à moi à classer mes productions ;
» parce que rien n'est moins modeste que
» de prétendre ou d'assurer qu'un écrit
» dont on est l'auteur, est ou *philoso-*
» *phique*, ou *moral*, ou *instructif* : Rien
» n'est moins déterminé que le *pittoresque*
» ou le *romantique*, et enfin que l'in-
» venteur du genre *sentimental* avait seul
» le droit de dire que son voyage le fût.
» Je vous dirai de plus, que ce qui est
» *philosophique* ou *amusant* pour l'un,
» ne l'est pas pour l'autre, et que, selon
» moi, mettre une épithète, c'est ab-
» solument comme si j'assurais que mon
» ouvrage est bon, puisqu'un livre réel-

» lement *philosophique* est un bon ou-
» vrage. — Mais de cette manière, vous
» faites le procès à bien du monde. —
» Point du tout: ceux qui ont mis à leurs
» livres un des titres dont vous venez de
» me parler, savaient bien que la plus
» grande partie des lecteurs, les en croi-
» raient sur parole; ils ne prétendaient
» point juger leurs productions: moi qui
» ne veux pas prévenir pour les miennes,
» j'entends laisser à chacun le soin de
» qualifier mon *voyage*.

Je suis arrivé à Paris le 3 Thermidor: j'ai remis à l'imprimeur, le 1er. Fructidor, mon manuscrit, je n'ai pu suivre le précepte de Boileau:

« Vingt fois sur le métier remettez vôtre ou-
» vrage, polissez-le sans cesse, et le repolissez »:

Et cela pour les raisons que j'ai déduites.

Encore un mot.— Deux ou trois pages paraîtront peut-être susceptibles d'interprétations différentes, ou d'applications malignes. Outre qu'il est dans certains cas au moins inutile de s'expliquer trop clairement, c'est que j'ai toujours, devant les yeux, le conseil que donnait, il y a bien long-tems, *Diogène :* conseil vrai dans tous les siècles, vrai de nos jours, et qui ne cessera probablement jamais de l'être.

» Traite les Grands comme le feu, et n'en sois
» Jamais trop près. »

VOYAGE

VOYAGE

EN SUISSE ET EN ITALIE,

FAIT AVEC L'ARMÉE DE RÉSERVE.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle manière de Voyager.

« It is a quiet journey of the heart in the pursuit » of nature, and those affections which arise out of » her, which make us love each other. — And the » world, better than we do ».

C'est un voyage paisible du cœur, qui cherche la nature et les affections qu'elle fait naître, qui nous font aimer mutuellement — et le genre humain plus que nous ne faisons.

IL est mille manières de voyager, d'observer les objets offerts à notre vue; toutes dépendent de la disposition d'esprit dans laquelle se trouve celui qui se met en

route. Tel s'informe du prix des denrées, du profit qu'il y aurait à faire dans une spéculation, qui ne fait attention à rien autre chose ; l'amour du lucre lui fait courir la poste. Tel autre parcourt des pays uniquement pour se guérir ; il cherche des remèdes qu'il avait près de lui ; ce troisième décompose les métaux, analyse les fluides ; ou bien, armé d'un microscope, il s'occupe des *infiniment petits*. Que de voyageurs compris dans la nomenclature d'Yorick ! je voulais me classer moi-même dans l'une des nombreuses distinctions qu'il a faites ; mais j'éprouvais que si la veille j'étais dans l'une, le lendemain ne me trouvant plus le même, je devais être rangé dans une autre ; — puis dans une troisième. Est-ce ma faute si la nature a fait l'homme si peu semblable à lui-même dans certains momens de la vie ? — S'il sortit imparfait de ses mains ; si elle a formé son individu d'élémens contradictoires, et enfin, si la civilisation, portée à un certain degré, ajoute encore à ses imperfections ?

Une manière de voyager fort *commode*, oubliée par *Sterne*, est celle dont j'ai fait usage. Je la crois même *originale*, puisqu'elle n'a été employée par personne. Je me hâte de la désigner au lecteur, afin qu'il ne fasse point trop tôt le procès à ma modestie. Ma manière donc, inconnue jusqu'à moi, c'est de voyager avec une *armée* ! traverser les gorges du Jura, celles du Valais, le St. Bernard, etc. avec des milliers d'hommes; être poussé par l'un, arrêté par l'autre; aller vîte quand on voudrait se promener; lentement quand on a envie de courir; être obligé de marcher au moment où l'on désire écouter le bruit d'un torrent, ou contempler un ravin, éprouver mille *contrariétés*, et tout cela *librement*, et en partie de plaisir; certes, c'est se frayer une route nouvelle.

La physionomie de l'homme, l'expression du sentiment, le spectacle de la nature, voilà ce que je cherche, ce que j'ai trouvé quelquefois.—Aux armées!—Oui, aux armées..... ou sur la route.

Depuis quelques semaines l'élite de la jeunesse française se rendait à Dijon de tous les points de la France, suivant les journalistes qui savent tout : l'enthousiasme était général ; on allait frapper un grand coup, un coup décisif ; les têtes couronnées tremblaient sur leur trône chancelant ; il était tems que les lenteurs, les incertitudes, les faux-fuyans d'une politique astucieuse ou perfide eussent une fin. Tel est à peu-près, et en des termes les plus simples qu'il m'a été possible de le mettre, le résumé de vingt ou trente journaux français ; tel est probablement encore ce qu'ils répètent à l'heure où j'écris dans un lieu où, dieu merci, je n'entends plus parler d'eux.

« J'ai quelqu'envie d'aller à Dijon ; voulez - vous m'accompagner, me dit le 22 germinal, le père Jérôme, au moment où, la tête remplie du contenu des papiers publics, je ne savais plus que croire, parce qu'un *résultat naturel de l'habitude de mentir est de faire douter de*

la vérité ». Le père Jérôme est un homme de trente ans, sensible et bon, et qui a reçu son sobriquet de son penchant à moraliser. Le père Jérôme a des chagrins; la perte d'un objet cher lui fait chercher des distractions. — « Je compte bien » faire ce voyage, père Jérôme; mais j'ai » un patron qui, dans cette campagne, » va jouer un rôle, et je me propose de l'ac- » compagner.—Monsieur croit sans doute » qu'il se détachera quelques feuilles de » la couronne de lauriers de son patron... » — Le père Jérôme plaisante! — Eh » bien? parlons sérieusement. Je vou- » drais vous rencontrer en route; nous » aurons besoin l'un de l'autre; moi je » vais à petites journées, et pour être » *seul*, je suis le *quartier-général* de l'ar- » mée de réserve. — Le père Jérôme à un » quartier-général! A celui de l'armée » que l'on annonce comme devant être « la plus brillante qu'on ait encore vue! » — Oui; là; tout comme à Paris, on » trouve à moraliser; là dominent aussi

» les passions; là brille la vanité; là se
» voient les broderies et le galon, le
» plumet vert; celui terminé par l'aigrette
» jaune d'un pied de long, l'écharpe rose
» et blanche...., etc. L'envie siège aussi
» sur ce théâtre mobile, mais elle n'y est
» point, ainsi que ses compagnes, aussi
» hideuse qu'ailleurs; parce que là seule-
» ment l'objet qui excite l'envie ne désho-
» nore point celui qui tente d'y parvenir.
» En un mot, je veux jouir de ce spectacle.
» —Mon patron, père Jérôme, est aussi du
» quartier-général. — Si tout le monde
» ressemblait à votre patron, le moraliste
» jetterait sa plume; l'envie et l'ambition
» quitteraient cette planette; je ne sais
» où l'on irait chercher la vanité, et le
» père Jerôme.... planterait ses choux.
» —N'importe; mon patron, vous dis-je,
» est du quartier-général, et je l'accom-
» pagne ».

CHAPITRE II.

Journal du Voyage.

Dear sensibility! source inexhausted of all that's precious in our joys. Eternal fountain of our feelings!

Douce sensibilité! source inépuisable de tout ce qui donne du prix à nos plaisirs.

LE père Jérôme et moi aimons un peu à courir. Notre voyage n'avait pas de but bien déterminé. Nous allions, comme beaucoup d'autres, à Dijon, sans trop savoir pourquoi. Qu'importe quand on a 77 lieues à faire? On a tout le tems de penser au but de sa course.....; et c'est pour cela qu'on arrive sans y avoir songé.

« Modère ton enthousiasme », disait un homme d'un âge mûr à un jeune homme qui parlait avec transport de son départ pour Dijon. « Les hostilités vont re-» commencer; le sang va couler; des pères

» pleureront leurs enfans, des épouses » ou des femmes prêtes à le devenir, vont » perdre leurs maris ou leurs amans..... » Bah ! repliquait notre étourdi, dans tous » les tems ce fut toujours de même ; les » résultats sont semblables ; la cause est » différente. La guerre était jadis déclarée » par la susceptibilité d'un ambassadeur, » à qui l'on avait refusé le pas, ou par » la disgrace d'un ministre qui avait déplu » à une maîtresse impérieuse ou coquette. » Eh bien ! actuellement c'est un homme » heureux qui veut conserver le grade » auquel il est élevé : cette cause en vaut » bien une autre ». Le bon homme ne répondit rien. Le père Jérôme soupira ; il prit la route de Fontainebleau, moi celle de Melun, le 23 germinal ; et nous ne devions nous retrouver qu'après notre arrivée.

De Paris à Dijon la route est si connue, si fréquentée, qu'il ne reste plus rien à dire au voyageur qui la parcourt. — Il ne peut que présenter un journal stérile.

J'ai retrouvé à *Melun* un ancien ami, qui m'a démontré que l'hospitalité n'était point bannie de sa patrie. L'amitié! elle répand un baume sur les blessures; elle ravive l'ame flétrie. — Bard** a, pendant quelques instans, dissipé mes chagrins.

Il y a bien encore à Melun une certaine *Justine Ch...* dont les grands yeux noires, les sourcils arqués, le nez à demi-retroussé, la bouche garnie de perles, des cheveux d'ébène, un air de finesse et de naïveté, font regretter au voyageur d'être obligé de partir. — Ainsi, comme l'on voit, *Melun* renferme des objets qui ont leur prix.

Le tambourin, le violon, le flageolet, prouvent que le plaisir se trouve à Montereau (1) comme ailleurs. Grisettes et bourgeois dansaient en cadence sur le bord de l'Yonne; des militaires venant

---

(1) *Montereau-Faut-Yonne*, — Monterau in quâ *Fallit* Yonna. — Cette étymologie, père Jérôme, est

déposer leur sac, leurs soucis, leurs regrets, se mirent de la partie. Que Sterne avait raison ! Quelle est la nation qui reçut, comme la nôtre, de la bienveillante nature, une disposition à se consoler des maux inséparables de la civilisation ?

A Sens, l'amateur des arts trouve *encore* (1) le martyr de St.-Savinien, premier patron de la ville, et le monument élevé par *Coustou* au père de *Louis* XVI ; mais l'ami de l'humanité apperçoit avec peine des Russes (2) et des Autrichiens, en

---

bonne ; mais celle-ci est peut-être meilleure ! lui répondit quelqu'un, *Yonna Fallit Fluere*, parce que l'Yonne cesse de porter son nom, et se joint à la *Seine*. Voilà de quoi exercer les étymologistes et les *puristes*.

(1) Le monument de Coustou n'offre plus d'ensemble, il est déplacé ; les statues ne font plus d'effet parce qu'on les a ôtées de la position où l'artiste les avait mises. Elles sont entières. J'imagine que le vandale qui voulait les détruire a hésité ; que la figure touchante de *la religion* l'a désarmé, et que la hache est tombée de son bras...

(2) *Nota.* Depuis mon retour, les Russes sont mieux traités, et la lettre écrite dernièrement par le

guenilles, sans chemises, défigurés; parce qu'aux yeux du philantrope, le Russe et l'Autrichien sont des hommes comme lui.

Joigny, *Auxerre*, n'offrent rien qui fasse oublier à l'affligé le sujet de sa douleur, et lui cause quelques distractions. —Ce qu'on a de mieux à faire à *Vermenton*, sur *la Cure*, est d'y passer rapidement.

En voyage on fait vie de tout; et tel compagnon de route, qui n'est qu'un pauvre homme, distrait un instant; la nécessité lui donne un certain prix. C'est pour cela que d'Auxerre à Avallon j'ai trouvé M. D..... presque aimable.

Allez voir à *Avallon* la rivière fraîche

---

ministre de la guerre, au nom du premier consul, ne laisse rien à désirer. Non-seulement l'humanité ne gémira plus; mais les procédés dictés par l'honneur national seront remplis. Il y a peu de générosité à considérer comme ennemi, celui que le sort de la guerre a remis entre nos mains. Un prisonnier n'est plus un ennemi; il est désarmé et ne doit plus exciter que la pitié.

du *Cousin*, dans un coin de la ville; appuyez-vous sur le parapet du pont; contemplez un demi-cercle de rochers perpendiculaires, taillés, pour ainsi dire, à facette. C'est une petite introduction aux vues de la Suisse.

Près de *Semur* on trouve un enfoncement dans des roches d'une forme singulière, moins pittoresques cependant que celles d'Avallon; mais abandonnées et désertes. C'est-là qu'on va rêver quand on cherche la solitude; on y pense être bien loin des hommes, et c'est ce qu'il faut à celui qui croit avoir à se plaindre d'eux.

Vitteaux, où nous arrivâmes le 1er de floréal, est une de ces positions dont l'homme aurait dû s'éloigner dans le choix qu'il s'est fait de ses demeures.

De Sombermon à Dijon la route est bordée de montagnes à demi-stériles, mais dont la forme est cependant assez variée. *Pont-de-Sany* et *Lagude* sont dans des positions pittoresques.

CHAPITRE III.

DIJON.

« The French expression, when they make a com-
» parison, professes more than it performs ».

Quand les Français font une comparaison, l'expression dont ils se servent, promet plus qu'elle ne tient.

Il n'y a de curieux à voir à Dijon que les promenades, et Mde. C.... Les premières consistent dans le parc de *la Colombière*, les remparts et l'arquebuse, dont je dirai un mot. La seconde est une jolie femme qui a son oncle pour mari : je n'en parle à mes compatriotes, que parce que je sais qu'en général ils aiment trouver dans le mari d'une jolie femme, quelqu'un qui pourrait être son père, et qu'amis de l'ordre ils cherchent à réparer les torts de la société, en tâchant de rétablir plus de proportion.... au moins momentanément.

L'arquebuse est une maison avec une charmante promenade, qui m'a rappelé en petit, l'élysée de Paris. Dans presque toutes les principales villes de ce pays, il y a une promenade appelée l'arquebuse. La noblesse bourguignogne se rassemblait jadis, et se livrait à un exercice suivi toujours de bals ou d'autres amusemens; entr'autres de tirer de l'arquebuse: je n'ai pu me faire dire au juste les prérogatives du plus adroit, ni à quelle intention cette coutume a été établie.

J'aurais voulu être arrivé à Dijon par *Mont-bart*; mais dans ce monde-ci, l'on ne fait pas tout ce qu'on veut, et quoique je jouisse de toute ma liberté dans mon voyage, cependant j'ai été *obligé* de prendre la route d'Auxerre; mais le père Jérôme a été s'asseoir à Montbart, sur une pierre où Buffon venait tous les jours donner à l'indigent, une offrande qui pût lui faire oublier pendant quelques instans le poids de sa misère. Le père Jérôme avait autant de vénération pour cette pierre que pour

le cabinet de travail de la tour de Montbart, parce que chez le père Jérôme l'émotion du cœur précède toujours les jouissances de l'esprit.

Buffon fera toujours honneur à la France. Mais nous avons le malheur, nous autres français, d'être toujours extrêmes. Nous proclamons Buffon un autre Aristote ; il est Buffon : c'est bien assez. Avec notre manie des comparaisons nous finissons par manquer notre but. — Laissez la *Henriade* à sa place, elle aura toujours son prix : mettez-là à côté de l'Eneïde, elle perd de sa valeur.

La bourgogne a été fertile en hommes distingués dans la littérature. — Parler de *Piron* (1), après avoir nommé *Buffon*, ce serait présenter au lecteur dans le *même instant la transfiguration* et un croquis de Calot.

---

(1) « Ce que vous dites de Piron me semble exagéré, » me dit le P. Jérôme, n'a-t-il pas fait la Métromanie? — Oui, mais l'Ode.... Mais le Portier.... Mais — le P. Jérome se tût.

Dans les souvenirs que l'histoire nous a transmis, la bourgogne, comme chacun sait, joue un rôle important; les provinces où les *états* étaient conservés, avaient, à ce qu'il me semble, retenu une espèce de liberté : car les *priviléges* qu'elles avaient, n'étaient que le droit d'être exempts de certaines choses, le droit de *résistance* à des innovations. Il est bien vrai que ce n'était que *pour la forme* : mais en politique, comme au barreau elle emporte quelquefois le fonds, malheur au pays où l'un et l'autre sont confondus : alors règne l'arbitraire ; le sang coule, et l'on se retrouve en 1794 ou 1795.— J'en étais là, quand le père Jérôme qui lisait ce que j'écrivais, me dit : « N'oubliez pas, mon » cher ami, qu'il ne faut jamais se mêler » de la conduite d'un vaisseau où l'on » n'est que simple passager.

Je ne cherchai point à savoir qu'elle connexion il pouvait y avoir entre cette idée et les miennes, et je terminai le chapitre.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Un Bal.

J love french officers because j honour the man whose manners are softened by a profession which makes bad men worse.

J'aime le caractère des officiers français, parce que j'honore celui dont les mœurs sont adoucies par un état qui rend les méchans pires encore.

DIEU MERCI, mon chapitre sur Dijon est fait ainsi que le *journal exact du voyage*! et je n'ai point de reproches à essuyer de la nombreuse classe *d'hommes-lisant*, qui veulent qu'un voyage soit une gazette, ils auront un chapitre de leur goût.

« Nous ne sommes pas venus à Dijon, » me dit le père Jérôme, pour voir si » l'on pourrait se promener sur les rem- » parts ou dans l'arquebuse; mais pour..... » J'écoutois avec attention, n'imaginant

pas que le père Jérôme sût plus que moi, pourquoi il était venu.—Pour connaître, reprit-il, un quartier-général d'armée.—

« Et comment y parvenir, père Jérôme? » les généraux et principaux officiers, ne » se rassemblent guère que pour la parade, » mais à peine a-t-on le tems de les dis- » tinguer.— Nous pourrons jouir de leur » société pendant dix heures entières au » moins ».—Je ne vois pas trop où — Au bal, dit le père Jérôme, en me présentant des cartes d'invitation pour Md^e. C.... chez qui j'étais logé. « Un quartier-général » danser! le père Jérôme au bal? Vous » savez bien, me dit-il, avec douceur, » que votre ami n'y goûtera aucun plaisir. » Son âme est flétrie : et s'il se livre à » l'impression du moment, s'il parvient » à oublier un instant ses maux, sa douleur » est plus vive au réveil. Un bal, une » promenade, une lecture me sont deve- » nus indifférens, et je m'occupe de ce » qui m'afflige dans une société, comme » sur les bords de l'Ouche ».—Je me tus:

c'est en général ce qu'on a de mieux à faire avec celui dont l'âme est malade.

Je fus présenter à Mde. C.... un billet d'invitation. Mde. C..... a des yeux, dont le langage est expressif, une bouche fraîche, des lèvres qui forment, en s'épanouissant, deux petits trous où nos poëtes, pour dire quelque chose, ont été nicher les grâces: Mde. C.... est grande, bien faite: elle a l'air doux et caressant. Tout son ensemble vous dit qu'elle aime le plaisir, et quand on cherche celui que le destin a chargé de le lui procurer, et qu'on trouve un petit homme, tout rond, trapu, ayant une voix de Stentor, des épaules d'Hercule, la taille de Silène, des yeux à fleur-de-tête, dont on ne saurait déterminer la couleur, un front chauve où le tems a déjà marqué quelques rides, on ne peut s'empêcher de plaindre la femme, quand on sait qu'elle a 30 ans de moins que le mari.—Convenances sociales! considérations de famille! vains noms qui faites le malheur de l'homme!—« Rien de

» tout cela, monsieur, car Mde. C.....
» aime son mari ». — C'est impossible, dit en pirouettant un jeune homme, ayant à son bras une écharpe terminée par des glands, qui jettaient aux flambeaux un éclat assez vif, pour attirer les yeux de Mde. C.... — Une aigrette jaune au chapeau, une broderie sur le collet, une assez jolie figure, l'air de le savoir, faisaient sans doute quelqu'impression sur Mde. C.... — Elle posait sa main sur l'écharpe, lorsqu'une autre dame de Dijon, moins belle, mais plus élégante, attira toute l'attention de l'officier qui la suivit, oubliant de vérifier s'il était possible ou non, que Mde. C.... aimât son mari. Elle rougit d'avoir été trop facile à quitter le bras qui l'avait introduite. — Les reproches sont pour le moins inutiles ; et qui, d'ailleurs, avait le droit d'en faire ? Moi sans doute, si j'avais eu le plumet jaune et l'écharpe au bras. — « Mde. danse-t-elle ? — Quelquefois, » monsieur. — Mde. est invitée ? — Non, » monsieur. — L'invitation suit. — Mon-

» sieur place sa danseuse. » Pour le coup, si Mde. C.... aime les galons et les broderies, elle doit être contente, me dis-je à moi-même. Le cavalier était brodé de la tête aux pieds. L'or étincelait, serpentait autour du danseur, qui, gêné dans ses mouvemens, manquait la mesure. Fière d'être distinguée par un officier, dont le costume était aussi riche, Mde. C..... étalait les grâces que l'art et la nature lui ont données, et la petite vanité de femme jouissait de son triomphe, lorsqu'on vint dire au cavalier, qu'une *affaire de service très-pressée, rendait* sa présence indispensable hors du bal. Il sort : adieu les broderies, Mde. C.... !—« Il ne devrait jamais, » un jour de bal, y avoir d'affaires de ser- » vice, dit-elle en soupirant. — Ni d'habit galoné », ajouta à haute voix un petit homme qui était de bout, et qu'on croyait assis, parce que sa tête était au niveau de celle des autres. — « Ni de » mari, continua un troisième qui prit » la place du danseur. »

Comme je n'étais point venu à Dijon pour voir si Mde. C..... dansait bien ou mal, je cherchai le père Jérôme, et je le trouvai assis près d'une glace, considérant un grouppe d'hommes galonés (1), que de loin on aurait pu facilement prendre pour les personnages d'une tapisserie. Il n'y aurait peut-être eu autrefois que demi-mal, si je ne m'étais pas trompé, et je suis sûr que nous n'aurions eu dans ce temps, qu'à gagner si certain général de ma connaissance, ne figurait dans ce

---

(1) Un arrêté rendu dernièrement, *dégalonne* les chapeaux, *débrode* les habits et les collets. Il n'y aura plus que les généraux qui conserveront ces marques distinctives de leur grade. Jusqu'à présent une multitude d'officiers avaient des broderies à leur collet; et comme chacun avait soin d'ôter l'épaulette qui pouvait désigner son grade, on le prenait pour un général qui, *par modestie*, laissait son costume. Outre les officiers, tous les employés des subsistances, des hôpitaux, des fourrages, des transports militaires, etc. avaient plus ou moins de broderie, et l'adjoint ou l'élève d'un commissaire des guerres en était *encâdré*.

monde-ci, que comme meuble de chambre. Ce n'est pas encore qu'il eut été très-aisé de le mettre à sa place, même dans un appartement, et je ne vois pas que dans les meubles nécessaires, ni dans ceux d'agrément, on put facilement le classer ; car le général *Brouillon* n'est nullement *nécessaire*, ni même *utile* dans la *hiérarchie* militaire ; et la nature le construisit, il y a à peu près 45 ans (sauf erreur), et lui donna des formes telles que son buste n'est nullement propre à embellir une galerie. Il donne souvent deux ordres contradictoires, dont il veut l'exécution, et quand on lui en fait sentir l'impossibilité, il ne répond que par le *sit pro ratione voluntas*. Ce qui est une manière de raisonner assez commode et toute nouvelle. Il parle avec brusquerie, et écrit comme il parle, sans connaître aucun de ces égards que l'on doit au mérite. Certains mots de notre langue, avaient dans ses idées beaucoup d'étendue. Par exemple, il a prétendu que le *vol* et le *pillage* entraient

dans l'acception du mot *conquête*, quand un général ou un ministre ou un grand, en un mot, en étaient l'agent principal ; de manière que le général fût, *jadis*, car je ne sais plus où il est, dans toute la force du terme, et dans cette nouvelle acception, *un conquérant.*

Quelques personnes jouèrent dans ce bal un singulier rôle. Munies probablement de la procuration de leurs supérieurs, elles allaient prier pour eux, les dames qu'elles plaçaient et rendaient ensuite *à qui de droit.* Il n'est, à la réflexion, rien d'extraordinaire dans cette conduite : leur devoir est d'exécuter les ordres de leurs chefs, dans tout ce qui concerne le *service.*

Mde. C..... piquée de cette conduite, et de voir son troisième danseur remplacé par un homme qui n'avait ni ses grâces, ni son élégance, disait *qu'un jour de bal, on ne devait jamais se faire remplacer.*

CHAPITRE V.

DIJON.

« Quæritur belli exitus non causa.
SENECA.

LA trompette et les tambours se faisaient entendre à chaque instant, l'air ne cessait de retentir du bruit des cimbales. Tout annonçait le retour prochain de la guerre, de ce cruel fléau, qui s'alimente de sang et de carnage. Le soldat français essuyant une larme que faisait couler le souvenir d'une mère ou d'une amante, souriait à l'approche des combats, et fredonnait un chant patriotique... « Mais, les » pleurs occasionnés par ses blessures ou » sa mort, me disait le père Jérôme! mais » le chagrin qui va conduire au tombeau, » un père âgé, las de fatiguer le ciel par

» des prières inutiles. Mais.... — mais père
» Jérôme, les puissances qui font la
» guerre s'embarassent bien de cela ! il
» faut à l'un une croix, à celui-ci une
» pantoufle, à celui-là une anneau à jettter
» dans la mer ; à ce troisième une ha-
» guenée blanche, et pour tous ces im-
» portans objets, on est obligé de faire
» égorger des milliers d'hommes ! — Que
» fait à mon voisin, que je donne le
» quart de mon bien à sept cents avocats
» braillards ou à cinq pillards, ou à trois
hommes ? — Rien père Jérôme — Que
» j'aille à la messe ou au prêche ? — Rien,
» père jérôme — Que je ne me repose que
» le dixième jour, au lieu du septième ?
» — Rien du tout — Que l'homme que je
» prends à témoin, le jour de mes noces,
» ait une écharpe au lieu d'une soutane ? —
» Rien — Que je prie l'Être-Suprême, à
» genou ou debout, devant un magot
» de plâtre, ou bien au milieu des ou-
» vrages de la nature ? — Rien, père
» Jérôme — Que je me serve de mots

» nouveaux, de kilogramme au lieu de » *livre*, de *décagramme* au lieu d'*once*, » de *décalitre* au lieu de *boisseau*, d'*are* » au lieu de *perche*, de *mètre* au lieu de » *pied*, de *litre* au lieu de *pinte*. — Rien » encore une fois » ! — Ce pauvre père Jerôme ! j'ai cru que nous n'en finirions point, d'autant plus que le magasin était loin d'être épuissé. « Qu'avez-vous donc » à répondre, me dit-il, après un mo- » ment de silence ? — Qu'on ne raisonne » point en politique : que les gouverne- » ments sont entr'eux, comme les nations » sauvages, chez qui le droit du plus » fort est l'unique loi ; l'intérêt personel, » le mobile de toutes les actions, et dont » toute la conduite est basée sur ce prin- » cipe : *faisons le mal toutes les fois qu'il* » *en peut résulter pour nous quelque bien;* » delà les guerres, les conquêtes, le » sacrifice des l'hommes, le partage de » la Pologne.... etc. Il n'est point de crime » qui ne reçoive, en politique, le sceau » de la légitimité, et ne devienne une

» vertu, meurtres, incendies, tout est » bon, naturel, permis. L'homme n'est plus » chez les peuples civilisés, qu'une ma- » chine dont le gouvernement peut dis- » poser à son gré. — Un grand politique » est donc l'ennemi du genre humain, » me dit le père Jérôme ». — Ne voulant point décider cette question que je trouvais fort délicate, je priai mon ami de se tranquilliser, l'assurant que les choses n'en iraient ni mieux, ni plus mal, et pour faire plus d'impression sur son esprit, par une citation savante des maximes proverbiales d'un *auteur* dont il faisait le plus grand cas, je lui recommandai de ne pas oublier que le savant *Sancho-Panca* avait dit *qu'aux choses où il n'y avait point de remède*, il n'en fallait pas *chercher*. Le père Jérôme, étonné de mon érudition, m'avoua qu'il était impossible de ne pas se rendre à de pareilles raisons, et sa colère s'appaisa totalement.

CHAPITRE VI.

La gratification de campagne.

Kindness! delicious essence! how refreshink are thou to nature! how sweetly dost thou mix with the blood!

Bienveillance! essence délicieuse! quelle fraîcheur tu donnes à la nature! avec quelle douceur tu t'insinues dans le sang!

IL est d'usage au commencement d'une campagne, de donner aux officiers qui doivent la faire, une somme d'argent plus ou moins considérable, et proportionnée au grade de chacun, c'est ce qu'on appelle une *gratification de campagne*. Souvent on ne la paye qu'au retour: quelquefois on oublie de l'acquitter, sans nier la dette, et vous avez alors le droit pendant long-temps, de dire que l'on vous doit sans éprouver la moindre contradiction. Il est

des gens que cela console, et certainement ceux-là ne sont pas les plus malheureux, ils sont du nombre de ceux qui aiment à se plaindre, et qui seraient réellement fâchés de n'avoir aucun motif de le faire.

Le père Jérôme ne s'imagine-t-il pas qu'il lui était dû une *gratification de campagne*? Il ressemblait à bien du monde : il fondait ses prétentions sur ses besoins, c'est le calcul de beaucoup de personnes.

Il vint me trouver un matin de meilleure heure que de coutume ; il avait l'air tranquille, une gaîté douce animait son regard, une cause inconnue venait de rompre un *anneau de la chaîne* des souvenirs douloureux qu'il éprouvait depuis trois mois.

« Puisse-t-elle être à jamais brisée, me » dis-je à moi-même » !

« Je viens, s'écria-t-il aussi-tôt qu'il » m'appercût, d'obtenir ma gratification » de cam, agne ; elle m'a été payée hier.

» Juste ciel! pensai-je intérieurement? » l'amour de l'argent, la cupidité se sont » donc glissés dans le cœur de celui que » je croyais à l'abri des passions viles ».

J'ai oublié de dire que, depuis notre arrivée à Dijon, le père Jérôme s'était attaché au Patron, et l'avait prié de lui donner de l'ouvrage, de le rendre utile et de ne point le laisser oisif. Il voyait avec peine que son bourgeois, trop facile et trop bon, ne pouvait refuser un importun, et jugeait que ceux qui ne demandaient pas n'avaient besoin de rien; et comme le père Jérôme n'aime point à parler de lui, on avait cru qu'il était pourvu de tout. Il avait eu de l'humeur la veille de ce que presque tous les officiers avaient eu leur gratification ou indemnité; et quoiqu'il n'eût aucun droit à en avoir, cependant comme il était possible de le faire jouir de la même faveur, il avait l'injustice de trouver mauvais qu'on ne l'eût pas fait. — C'est ainsi que nous sommes tous. Nous calculons ce qu'il est

possible de faire pour nous, et nous exigeons ensuite ce possible comme s'il nous était dû.

» Oui, mon ami! j'ai ma gratification
» de campagne, ou plutôt une in-
» demnité considérable ».

« Ainsi donc un peu d'argent suffit » pour rendre la gaîté! — « Un peu d'ar-» gent, reprit-il avec feu.....» — Sachant qu'on cherchait de l'or comme une monnoie plus portative, je crus que l'on avait soldé la somme en or. Le métal était plus beau, mais la cause de la joie du père Jérôme était toujours la même. — « Com-» bien avez-vous reçu de pièces d'or, lui » dis-je? Fi donc! il n'est pas de métal » qui vaille ma gratification ». — Je n'y étais plus; et mon imagination, toujours occupée du même objet, créait une place, un présent; mais dans cette supposition, la délicatesse du père Jérôme n'était point intacte à beaucoup près. Ennuyé de son silence et des conjectures que je faisais, sans

sans aucun résultat certain ; « de grace ex-
» pliquez-vous, lui dis-je avec impa-
» tience ».

« Je suis bien aise de me justifier, et
» vous serez bientôt obligé de le faire vous-
» même, fâché d'avoir soupçonné votre
» ami. Hier au soir, continua-t-il avec gra-
» vité, on apporte à notre général l'ordre
» de partir sur-le-champ pour se rendre
» à ***. Cet ordre, auquel il ne s'attendait
» point, lui causait quelqu'embarras par
» la précipitation avec laquelle il fallait
» partir. Il était obligé de laisser ses
» effets et ses papiers, ect. Au milieu des
» contrariétés qu'il éprouvait, soit en pen-
» sant aux moyens de se rendre où son
» devoir l'appelait, soit à ce qu'il devoit
» faire relativement à ses effets ; *mais je*
» *vous laisse ici*, s'est-il écrié ; *c'est un*
» *frère pour moi que le père Jérôme !* Pauvre
» général ! J'étais trop ému pour vous
» répondre ; mais vous avez sans doute
» interprêté mon silence ! »

Le père Jérôme se tut : *la gratification*

de campagne était mentionnée dans ce qu'il m'avait dit. J'eus honte de ma conjecture, de moi-même, d'avoir pu soupçonner mon ami; et grace à cette phrase, *c'est un frère pour moi*, il fut gai, content, heureux pendant quelques jours. Si les gens en place, rendant plus de justice à mes compatriotes, savaient combien est précieux pour eux le langage du cœur, il n'en seraient pas si avares; mais pour faire entendre ce langage, il faut être soi-même capable de le sentir, et je ne connais que le Patron parmi les grands, qui soit dans ce cas. Il est vrai que, dieu merci, je ne connais pas beaucoup de grands!

CHAPITRE VII.

Le Vieillard du Jura.

« Nec mihi deficiat *calor* hic hyemantibus annis!
VIRG.

Puissé-je éprouver cette émotion dans l'hiver de ma vie!

NOUS commencions à réfléchir, le père Jérôme et moi, sur ce que nous étions venu faire à Dijon, lorsque l'ordre d'en partir pour Genêve, nous força l'un et l'autre de remettre à un autre tems l'examen de cette affaire importante; ainsi nous nous mîmes en route le 12 floréal. La bonne mad. C..... dit, en nous voyant partir, qu'un *quartier-général d'une armée de réserve ne devait jamais aller en avant.*

Dijon ne nous avait rien offert de remarquable; son académie n'existait plus. Jean-Jacques avait contribué à sa célébrité,

mais aussi c'est aux membres de cette académie que les belles-lettres doivent Rousseau (1). Il paraît certain que sans la couronne qu'elle lui a décernée, l'auteur d'*Émile*, plus heureux, inconnu, aurait, loin de l'envie et des tracasseries littéraires, coulé des jours tranquilles. On a trouvé, très-étonnant, que les membres de l'académie de Dijon aient couronné un discours contre les lettres. On a raison, dans un sens, parce qu'il n'est pas ordinaire de rendre justice, sur-tout à ses dépens; d'ailleurs l'académie n'avait pas commencé, comme tant d'autres sociétés lit-

---

(1) Le premier ouvrage de Jean-Jacques est, comme son sait, le discours contre les lettres; c'était son essai. Après l'avoir mis à la poste, pour Dijon, il déposa la plume, et ne pensait plus à la reprendre, lorsqu'il apprit que son ouvrage avait été couronné et critiqué. Il répondit et se jeta de cette manière dans la littérature. Aussi, dit-il lui-même, *hinc mali labes.* Que dirait-il aujourd'hui, si, revenant momentanément parmi nous, il était témoin de la manière dont se traitent la plus grande partie des gens-de-lettres?

téraires, par exprimer son avis, mais en posant la question elle avait l'air d'en faire un problême; et véritablement elle ne s'engageait qu'à couronner le discours le *mieux fait*, le mieux écrit d'entre ceux qu'on lui ferait parvenir, et je ne sache pas que, sur cet article, J. J. ait eu beaucoup de concurrens. Pour moi je soutiens que, dans la conduite des académiciens de Dijon, il y a un certain courage qui doit plaire. Couronner le discours d'un inconnu, qui fait le procès à tous ceux qui savent lire et écrire, c'est se mettre assurément au-dessus du préjugé; c'est se dénoncer soi-même; c'est prendre pour juges ceux même que l'on accuse.

Auxonne, dans une belle plaine, est en même-tems dans un pays marécageux. A *Dôle* on trouve une belle promenade et *encore* une arquebuse. L'accent prolongé des Bourguignonnes et des Contoises, est d'autant plus remarquable, que, dans ce pays, on prononce les phrases avec beaucoup de célérité; et que le dernier mot

seul est terminé par une espèce de chant, aussi peu agréable à l'oreille que le patois est inintelligible.

J'ai peu vu de pays aussi triste que celui où est situé *Lons-le-Saunier* (1). Cette ville est dans un fond environné de montagnes arides d'une teinte grisâtre; il y a une *Saline* assez considérable et curieuse à voir. Le dépôt que laisse l'eau en filtrant au travers des broussailles, les ferait prendre pour des concrétions marines.

Nous commençons à parcourir des montagnes élevées, des défilés étroits pour arriver à *Clairvaux*, triste séjour où coule un ruisseau, que j'aurais pris pour un torrent, si je n'avais été dans les Alpes. Nous

---

(1) *Lons-le-Saunier.* — *Saunier*, ouvrier qui travaille à faire le sel. On donne aussi ce nom à celui qui le débite, dit le Dictionnaire de l'Académie. A Lons-le-Saunier, il y a des salines, conséquemment des ouvriers qui font le sel; voilà la moitié d'une éthymologie trouvée: et ce n'est pas peu de chose.

arrivâmes le soir du 16 floréal à *Creusé*; c'est-là qu'on voit de toutes parts des rocs stériles où végètent à peine quelques arbrisseaux; l'horizon est borné par la chaîne du Jura, couronnée de mélezes et de sapins. Rien d'attristant, comme ces arbres dont les formes sont dures et prononcées, dont la couleur sombre absorbe la clarté du jour, et répand un voile sur la nature entière. Je m'éloignai de mes compagnons de route; je descendis de ravins en ravins; j'arrivai sur le bord d'un ruisseau, dont on avait un peu grossi le cours par des rigoles, afin de lui donner la force suffisante pour mouvoir des moulins à scie; je pénétrai plus bas encore; je croyais être au centre de la terre. Autour de moi s'élevaient, à perte de vue, des rochers dont la pointe disparaissait dans un nuage; tout se taisait dans la nature; seulement l'oiseau de nuit faisait entendre de tems en tems son accent lugubre; sur ma tête pendaient quelques éclats de rocs détachés et arrêtés dans leur chûte. Assis au

plus profond du ravin, près du lit desséché d'un torrent qui semblait tari depuis long-tems, je m'abandonnai à ma tristesse avec laquelle l'aridité du lieu semblait, pour ainsi dire, être en harmonie. Je pensais à l'objet dont je pleurerai longtems la perte. Éprouvant un saisissement involontaire, causé par la solitude affreuse où je me trouvais, j'invoquais l'ombre chérie qui me suit sans cesse; je desirais que loin des mortels, dans un endroit où il me semblait qu'aucun d'eux ne devait jamais avoir pénétré, elle se communiquât à moi: je l'appelais. L'écho même ne répondait point à mes plaintes; je souhaitais que les contes, dont on berce notre enfance, ne fussent point des chimères. Hélas! c'était en vain; je l'ai déjà dit, quand on sort de cette planète, c'est pour n'y plus revenir; pas même pour consoler ceux qu'on laisse dans l'affliction.

Je me livrais à ma douleur, lorsqu'au milieu de ma rêverie, je fus imterrompu par la question la plus étrange qu'on puisse

faire dans un lieu pareil à celui que je viens de décrire, et dans la circonstance où je me trouvais. — « Va-t-il bien-tôt passer » par ici ? » me dit une voix à moitié cassée. Je crois être le jouet d'un rêve: je regarde, et n'apperçois personne; enfin, au bruit que fait le froissement de quelques branches de sapin, traînées dans la pente du rocher, je vois à quelques toises au-dessus de moi, un vénérable vieillard accoutumé depuis longues années à parcourir ces montagnes, pour y trouver des plantes auxquelles il supposait quelque vertu, et du bois dont il alimentait le foyer de sa chaumière. — Cette question me rendit aux vivants, à moi-même, et termina mon voyage dans les espaces imaginaires. Mes idées prirent un nouveau cours. Où la renommée avait-elle porté le nom qui venait de frapper mon oreille? Je puis assurer que c'est dans le lieu le plus solitaire que j'aie vu. — Quoique j'aye parcouru une partie des Alpes, je n'en ai point trouvé d'aussi isolé, d'aussi sauvage.

J'étais pour ainsi dire dans les entrailles de la terre. — « Vous *le* connaissez donc, » dis-je, au vieillard »? il en avait entendu parler; — c'était lui qui avait conquis l'Italie; « mais c'est lui, ajouta-t-il d'une » voix plus forte et d'un air gai, c'est » lui qui doit nous rendre la paix ». L'espérance rajeunissait le bon vieillard; l'idée de la paix le faisait sourire, le consolait dans l'espoir de voir ses petits enfans tranquilles. De quelle mission importante pour l'humanité entière, on *le* charge, me disais-je en moi-même. Les lauriers cueillis à Lodi n'étaient rien à mes yeux auprès de l'olivier que le vieillard me fesait voir dans *sa* main, à son retour d'Italie : aussi me paraissait-il bien plus grand dans la bouche du bon homme; que dans toutes les gazettes françaises. « Conduis à la victoire, » et ramènes tes troupes, m'écriais-je en » m'adressant à celui dont il m'entretenait. » Tu n'auras encore rempli qu'une partie » de ton rôle, et la moins intéressante à

» mes yeux, quoique ce soit celle que » l'historien recueille avec soin ; c'est-à- » dire, les conquêtes et les combats. Moi » je t'attends à la paix pour te louer : » rentré dans tes foyers, occupe-toi du » soin d'acquérir une gloire moins écla- » tante, mais plus solide, et fondée sur » le bonheur des autres. Secoue tes lau- » riers, et n'y laisse ni larme, ni sang ; » rends à la France, le lustre qu'elle a » perdu, et la bouche du philantrope » muette jusqu'alors, prononcera ton » nom, et sa plume avare d'éloges, l'ins- » crira sur ses tablettes ».

Ce vieillard avait 99 ans, il s'était engagé à 13 ans, sous le règne de Louis 14, enthousiasmé des victoires de ce prince, par le récit que lui en faisait, sans cesse son père, qui en avait été le témoin. Ainsi l'amour de la gloire avait fait battre son jeune cœur ; celui de la paix le réchauffait au moment où il était près d'être glacé.....

Tous les enfans du vieillard habitent

Creuzé, dont les maisons ont été construites par l'un des membres de cette famille. C'est un vieux patriarche qui n'a des infirmités de la vieillesse, que la surdité : privation réelle au sein de ses amis, *imaginaire* dans un certain monde.

De Creuzé où nous couchâmes sur la paille, nous fûmes à Saint-Claude. La route est tracée entre deux chaînes de montagne, dont la forme est assez variée : elle devient extrêmement pittoresque à une lieu avant d'arriver à la ville : c'est là que commencent ces sites si communs en Suisse, mais qui n'en sont pas moins intéressans à voir, parce que la nature inépuisable dans ses combinaisons, a soin d'ajouter quelqu'accident inattendu, qui captive l'attention, et offre à l'œil un point de vue nouveau. La première chûte d'eau que j'aie vue, est dans le défilé par où l'on arrive à Saint-Claude; le chemin creusé à mi-côte, serpente au bas d'une suite de rochers, et domine sur une petite rivière et des précipices; à gauche, sont

des montagnes du haut desquelles tombent, à distances inégales les unes des autres, un volume d'eau plus ou moins considérable ; mais cependant moins curieux que ceux que l'on voit dans la Suisse. Çà et là sont, comme suspendues, des maisons que l'homme s'est construites loin de ses semblables. L'imagination du voyageur ne manque jamais de les peupler d'hermites. Je dois cependant dire, qu'au-dessus de Saint-Claude, au milieu du Jura, est une cabane actuellement abandonnée, où mourut n'aguères un homme dont on na jamais pu connaître l'origine, ni les malheurs. Je laisse à M. Du.... Du....., ou à l'auteur de..... le soin de nous raconter son histoire. Ce qu'il y aura toujours de plus étonnant, est la construction de cette chaumière au milieu d'un rocher, où il paraît également impossible de transporter des matériaux, soit qu'on les monte du bas de la montagne, soit qu'on ait la témérité de les faire rouler du sommet.

J'ignore si l'immortel auteur du tableau

de l'incendie si bien d'écrit par du Paty, fut saisi d'effroi à la vue de son ouvrage, si sa main ne laissa point, plus d'une fois, échapper le pinceau qui traçait, à la postérité, les terribles effets de l'élément destructeur; mais ce que je sais fort bien, c'est que je n'ai pu, sans horreur, traverser la ville de St.-Claude, totalement brûlée, onze mois avant mon passage. Il faut y avoir été pour s'en faire une idée.

Ce ne sont que des maisons écroulées, des rues encombrées de ruines. De tous côtés, l'on marche sur des cendres, et l'on n'apperçoit par-tout que l'image de la destruction. Ce qui n'a point été consumé par les flammes, noirci par elles, offre ainsi que tout le reste, un spectable déchirant. Deux cent cinquante individus ont péri dans cet incendie.

La ville était ou sera, (car ce ne sont plus que des ruines) dans une positition unique, à mi-côte, dans l'angle de la plus haute montage du Jura, et environnée de monts escarpés d'où s'échappent des

torrents. Je ne connais pas l'histoire de Saint-Claude ; mais à coup-sûr, cette ville a commencé par n'être qu'un hermitage.

Après la montée pénible et longue du Jura, on trouve une descente rapide au bas de laquelle est Mijoux, petit village entre deux monts, où le sapin croît en abondance. C'est là que l'habitant va tranquillement couper le bois dont il a besoin. Il est comme dans l'état de nature. Ces montagnes n'appartiennent à personne, et sont conséquemment la propriété de tout le monde.

Nous avions encore à grimper l'espace de plusieurs lieues, pour arriver à *Pailly*, d'où l'on jouit, nous disait-on, d'un des plus beaux points de vue qu'on trouve en europe. On plonge sur le pays de Gex, le lac de Genève ; on voit une partie de de la Savoie, de la chaîne du Jura, les neiges du St.-Bernard, le Mont-Blanc, les Alpes..... etc. Nous quittons au lever du soleil les huttes humides de Mijoux. Pleins d'ardeur nous laissons la route déjà fatigante pour en tracer, nous-mêmes,

une nouvelle plus fatigante encore, à travers des monceaux de pierre et de terre, qui de tems en tems s'écroulaient dessous nous. Nous voyions quelques éclats de roc sur lesquels nous venions de nous appuyer, se détacher au moment où nous les quittions, et roulant, en entraînant d'autres pierres, tomber avec bruit au bas de la montagne. Couverts de sueur, nous arrivons au haut, comptant sur le prix dû à notre promptitude. Vaine entreprise! un nuage nous enveloppe : le brouillard augmente, et nous pouvions à peine nous distinguer. Après plusieurs heures d'une attente inutile, nous nous déterminons à descendre, et nous arrivons dans la patrie de *Belle-et-Bonne* (1) à Gex où nous passâmes rapidement pour nous arrêter à *Ferney*.

Quoiqu'en disent plusieurs auteurs (2),

---

(1) La veuve du marquis de Villette.

(2) Entr'autres celui des *Avis aux Voyageurs en Suisse*.

Ferney est un magnifique village, et n'est pas, à beaucoup près, des ouvrages de Voltaire celui qui lui fasse le moins d'honneur. Il serait à souhaiter que nos petites Villes ressemblassent à *Ferney*: chaque maison, d'une construction élégante et commode, est environnée d'arbres; la rue est longue et bien bâtie: il m'a paru que presque toutes les maisons avaient un jardin; le château est à droite, et le feuillage des arbres qui l'entourent, le dérobe à la vue. Il est rentré dans la famille à laquelle Voltaire l'avait acheté. Je crois bien que ce beau village est moins habité qu'il ne l'était du tems d'Arouet; mais il est faux de dire, que les maisons tombent en ruine. J'aurais voulu voir l'église où il y avait *Deo erexit Voltaire*; mais elle est depuis long-tems fermée.

Au moment où j'admirais *Ferney*, quelqu'un me dit, en me parlant de ce village: « C'est au moins un bel effet de l'amour-« propre. » Quoiqu'il ne soit pas douteux que ce motif ne doive entrer en *ligne*

de compte dans les causes qui firent construire *Ferney*, cette réflexion ne me plût pas; j'aime ce qui est bon et utile. Est-ce pour se dispenser de la reconnaissance qu'on imagine un motif? Il n'est point d'ailleurs d'invention honorable pour l'humanité, à qui l'on ne puisse en prêter un semblable. Pourquoi ne pas laisser sans tache la gloire d'avoir créé Ferney, à celui dont on peut, sous tant d'autres rapports, attaquer le cœur et la raison?

CHAPITRE VIII.

GENÈVE.

In this countoy nature is pruring her abundance into every one's lap : and every eye is lifted up.

Dans ce pays la nature verse à chacun ses biens avec profusion, et tous les yeux sont levés au ciel.

DEUX voyageurs pourraient faire, sur la ville de *Genève*, deux articles entièrement contradictoires, sans qu'il fut possible d'accuser l'un ou l'autre d'erreur ou d'imposture. La cause de cette différence viendrait des personnes à qui l'on se serait adressé pour avoir les renseignemens que recherche avec avidité et que recueille avec soin l'observateur. Je serais tombé dans ce cas, si je n'avais été voir le célèbre bibliothécaire S***. qui, né à *Genève*, où

il fait sa demeure, pouvait me donner les éclaircissemens que je desirais. Enthousiaste *d'Émile*, des *Considérations* sur le *gouvernement de Pologne*, etc. (1) je devais naturellement m'informer de la manière dont l'auteur était considéré dans sa patrie : ce désir me semble naturel ; j'avoue que dans mes idées il est difficile de séparer *l'auteur* de l'ouvrage ; et quand un trait, peu honorable au cœur de l'écrivain, parvient à ma connaissance, l'ouvrage n'a plus le même charme pour moi (2).

D'abord j'avais apperçu au *Lycée* une grande colonne carrée, surmontée d'un

---

(1) On m'a reproché mon goût pour Jean-Jacques. Quand on m'aura trouvé un auteur qui écrira mieux que lui, qui sache rendre la morale plus aimable, qui fasse mieux entendre le langage du cœur, je le lirai, je le dévorerai. Les ouvrages de Rousseau m'ont fait passer des momens si délicieux, qu'il est bien naturel que j'en aye quelque reconnaissance.

(2) Voyez à ce sujet la note renvoyée à la fin de l'ouvrage.

buste qui ne ressemblait à personne. J'avais lu cette inscription :

A Jean-Jacques Rousseau.
Le Peuple de Genève,
le 23 Déc. 1793.

Je ne songeais qu'au sentiment qui avait élevé ce monument, et je le considérais avec une attention religieuse, lorsqu'un Genevois me tira de mes réflexions pour me faire part des siennes. — « Cette colonne » avait l'air d'une cheminée, et le buste qui » la termine représentait parfaitement le » petit infortuné dont le métier est de les » nétoyer, et précisément au moment » même où il finit son pénible travail par » une chanson que les femmes, les enfans, » et quelques oisifs ont la cruauté d'exi- » ger ». — Cela n'était que ridicule; et comme il est aisé d'en donner aux meilleures choses, ce persiflage produisait peu d'effet sur moi. — « Le peuple de *Genève!* con- » tinua-t-il en passant à l'inscription; c'est » faux. Un parti très-peu nombreux, com-

» posé d'exagérés, de gens qui, sachant » que les Français aiment Rousseau, ont » voulu leur faire la cour ; passe ». — Cette observation, plus sérieuse que la précédente, faisait plus d'impression sur moi. — « En tout cas, reprit-il, ce mo- » nument est mesquin, et l'anecdote sui- » vante donne une idée de l'économie » genevoise. L'artiste, à qui l'on avait » demandé un plan, en offrit un ; on le » trouva trop cher ; le second fut rejeté » pour la même raison ; le troisième ne con- » venait pas, parce qu'il aurait coûté trop » d'argent ; et voilà enfin le résultat du » quatrième, qui effectivement n'a pas » dû ruiner le gouvernement. — J'aime » mieux croire, pour l'honneur de votre » pays, qu'entrant dans l'esprit de J. J., » on a voulu que le monument fût simple » comme lui ». Le *vous nous faites beaucoup d'honneur*, prononcé ironiquement, me prouva que le Genevois n'était point de mon avis.

Je parlai de Jean-Jacques à d'autres per-

personnes ; suivant les femmes, c'est un séducteur abominable ; suivant certains hommes, c'est un désorganisateur de l'ordre social. — « Vous oubliez le *Contrat social*, » me disaient ces derniers. — Vous ne » pensez pas, répondais-je, au *Gouver-* » *nement de Pologne.* » — Grands hommes ! l'envie compte vos fautes. Je me disais, *nul n'est prophète dans son pays.* Enfin, présenté à M. S...., je le consultai. « Nous » considérons J. J., me dit-il, comme » un des meilleurs et des plus éloquens » écrivains. Sous le rapport du style et » du sentiment, sa gloire est intacte ». — Il me peignit son imagination, et passant à ce qui fait le plus d'honneur à J. J., à son *Emile*. — « Notre peuple, me dit-il, est » totalement changé depuis cet ouvrage ; » on a adopté sa manière d'élever les en- » fans ; les mères les nourrissent ; plus » de langes, et l'on ne voit plus chez nous » de rachitiques ni d'êtres contrefaits. — » Voilà l'éloge de J. J. » Sans doute c'est quelque chose, c'est tout même que la santé

dans l'état de nature ; mais le silence que garde, sur les opinions politiques de Rousseau, M. S...., me prouve qu'il ne le croyait point à l'abri de tout reproche sur cet article, et que les Genevois, comme tant d'autres, avaient attribué à J.-J. les principes auxquels il ne tient pas lui-même.

On rira peut-être en sachant que j'ai été rue de *Chevelu*, actuellement rue J.J., voir la maison où il naquit en 1718. Je l'y voyais dérobant, comme il nous le dit lui-même, le Plutarque d'Amyot, pour le lire, au lieu de travailler au métier de son père.

Genève vient de perdre M. *Desaussure*, dont le nom est célèbre dans les sciences et la littérature. Cette ville possède encore, entr'autres hommes d'un mérite distingué, M. *Sennebier* ; c'est un homme d'une figure affable et prévenante, et qui joint aux talens réels cette aménité sans laquelle celui qui les possède est nul pour la société. Il me confirma ce que j'avais entendu dire de la patience admirable de *Lyonnet*.

Tout passe, le savant et l'ignare, l'homme de génie et le stupide. *Hubert* et *Gessner* ne sont plus. *Bonnet* est mort en songeant à sa patrie, et *** vit en oubliant la sienne.

Genève possède, dans la *Bibliothèque Britannique*, un des meilleurs journaux de l'Europe. Les rédacteurs ne s'occupant que des objets du ressort des sciences et de la littérature, ont laissé aux pamphlétaires le soin de ramasser les nouvelles, les *On dit*, et de les publier.

Les environs de Genève sont délicieux; je ne trouve que quelques beaux sites de la Touraine qui soient comparables au paysage qui s'étend le long du Lac; encore le cadre, que forme autour le cercle des montagnes couvertes de neige, donne-t-il à ce dernier tout l'avantage, par les contrastes qui en résultent. La terre y est peut-être moins fertile, mais l'industrie des habitans y supplée avec succès. Les maisons de campagne y sont environnées d'arbres, et presque toutes réunissent tout

ce qu'il est possible de désirer pour les douceurs de la vie.

Je fus me promener en bateau sur le lac *Leman* (1). Nous vîmes, au coucher du soleil, le sommet-de-neige des monts voisines de *Genève*. Leur couleur etait un rose tantôt vif, tantôt pâle; et lorsqu'il passait un nuage léger et demi-transparent entre l'astre du jour et la montagne, il en résultait un effet impossible à décrire par d'autres que par celui qui, né sur les bords du lac et ami de la nature, passe sa vie à la contempler.

---

(1) César est le premier qui ait parlé de ce lac. En langue celtique, *Limen* ou *Leman* signifie *lac*. Il est situé à-peu-près au milieu d'une large vallée qui sépare les Alpes du Jura. Le Rhône, en sortant des Alpes du Valais, à l'extrémité desquelles il a sa source, vient traverser cette vallée. Il y trouve un grand bassin creusé par la nature: Il sort pur et limpide de ce réservoir et vient traverser Genève.

Geneva signifie, en langage celtique, *Bouche de l'eau*, du passage du Rhône qui sort en cet endroit du lac.

Les Genevois aiment le commerce, auquel ils s'adonnent assez généralement, et qui fait leur principale occupation. On m'a toujours dit que chez ces sortes de gens, la *première pensée était toujours exprimée la dernière.*

Parler de l'ancienne constitution de *Genève*, du parti qu'elle a pris dans la secousse générale, serait inutile.

Les mœurs publiques sont respectées à *Genève*, et l'on est obligé d'aller à *Carrouge* pour ruiner sa bourse et sa santé.

Quand je me rappellais ce que devait être cette Ville, il y a cinquante ans, dans le tems où l'on voulait y établir une salle de spectacle, et où J. J. combattit ce projet avec cette chaleur du sentiment, produite en lui par l'amour de la patrie; songeant à la simplicité de ses mœurs, la probité de ses magistrats, l'ordre de son gouvernement ; j'étais tenté d'évoquer l'ame du *citoyen* de *Genève*, comme il avait évoqué lui-même celle de *Fabricius*, pour

lui montrer les changemens arrivés dans son pays. (1)

L'histoire de *Genève*, ébranlée par dix révolutions consécutives, est encore un chapitre à ajouter à celle de l'homme considéré dans l'ordre social. Elle prouverait que les petits sont, comme les grands états, sujets aux mêmes vicissitudes : que rien n'est plus difficile à organiser qu'un bon gouvernement, et que ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, que tous les peuples modernes se vantent respectivement de posséder, n'existe peut-être, et n'existera jamais que dans les livres où tout est beau, même le vice.

---

(1) A mon retour, ayant séjourné à Genève, j'ai vu combien cette ville était encore digne de l'attention. Mais j'ai laissé à leur place les chapitres de mon voyage. Ainsi, il y en aura plus d'un encore sur cette ville.

CHAPITRE IX.

De Genève à Lausanne.

Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques !
Sur ces vastes rochers confusément épars
Je crois voir le génie appeller tous les arts.
Le peintre y vient chercher sous des teintes sans nombre
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre :
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants :
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans.
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aime la demeure.

Géorgiques franç. de DE LILLE.

NOUS commencions, le père Jérôme et moi, à nous reposer des fatigues du voyage, et à nous former un plan pour nos excursions dans les environs de *Genève;* nous nous proposions d'aller à la *perte du Rhône*, de grimper le *Mont-Salêve*, de visiter les grottes de l'hermitage, le pas de l'échelle.... etc. Nous n'é-

tions embarrassés que de savoir par où commencer, et nous mettions en *délibération* de quel côté se dirigerait notre première promenade ; sans être d'accord, comme cela arrive fréquemment dans la vie, nous discutions tous les deux. Le père Jérôme qui aime les gouffres, voulait commencer par la *perte du Rhône ;* moi qui ai pour les montagnes un goût décidé je parlais de gravir le *Mont-Salêve ;* chacun de nous plaidait sa cause, lorque l'ordre de partir de *Genêve* vint, après un séjour de trente-six heures dans cette ville, terminer tous nos débats.

Nous nous mettons en route, le 22 floréal, sur les bords du Lac: nous rentrons encore une fois sur les terres de France, que nous quittons à *Versoix* (1) : le pays

---

(1) Sous le ministère du duc de Choiseuil, on voulut bâtir une ville et construire un port à Versoix. L'emplacement avait été choisi, les rues étaient tracées ; mais le projet fut suspendu. On prétend que

est si beau, si fertile, qu'on n'oublie que l'on sort de son pays : on ne s'en souvient qu'à *Villeneuve.*

Nous passâmes au pied de *Cop...* dont le propriétaire sera malheureusement fâmeux dans notre histoire ; je crois que la postérité sera embârrassée de savoir où le placer : les uns lui offrant cet homme, comme une idole, les autres comme un monstre : il n'est, je crois, ni l'un ni l'autre ; aussi pour prendre un milieu, il faudrait laisser le nom de N..... inscrit seulement dans les archives de la Baronnie de *Cop...* où je crois qu'il eût été très-heureux pour nous qu'il eût voulu passer tranquillement sa vie.

Nyon (1) n'a de bien curieux que la

---

ce ministre voulait créer une ville qui pût être la rivale de Genève. La manière dont il a fait exécuter la magnifique rue de Tours, doit faire regretter que son projet sur Versoix n'ait pas eu lieu.

(1) Nyon est, suivant les savans, le *Colonia equestris Noviodunum* des anciens. Avis à ceux qui aiment à savoir ce que fut un bourg, un village, etc.

situation. On y trouve sur une petite place une statue, que quelques-uns de mes compatriotes voulaient détruire, parce qu'elle était parfaitement nue. Je ne pus m'empêcher de rire de cette décence poussée jusqu'au scrupule, et de cette envie que nous avons d'aller faire la police chez les autres, en oubliant de l'exercer chez nous. Nous payons trente sols pour aller voir un homme entièrement nud, sorti du pinceau de David, contre toutes les convenances, les lois sur les costumes conservés par l'histoire.... etc. Nous allons voir *gratis* les statues des thuileries, et nous trouvons mauvais qu'il y ait à Nyon, un méchant petit bloc de pierre grossièrement sculpté, informe, et sur lequel le ciseau de l'artiste n'a laissé aucune trace de talent qui pût captiver l'attention du voyageur.

Je souhaite, pour les habitans de Nyon, qu'ils soient aussi loin de nous dans la route de la dépravation des mœurs, que leur

leur statue l'est de Tatius dans celle des arts.

Morges est une jolie Ville, propre et bien bâtie : on y trouve des libraires et des cabinets de lecture.

On jouit à Lausanne d'une vue délicieuse. Les environs y sont au-dessus de toute description : la terre y est couverte d'arbres et de plantes, et j'ai vu dans mes courses, peu d'endroits aussi fertiles. C'est l'isle décritte par l'immortel auteur de Télémaque : c'est le jardin d'Eden. Près Lausanne on saisit l'ensemble du Lac, on voit les monts qui l'environnent et qui semblent unir le ciel à la terre.

Les femmes sont jolies et d'une élégante simplicité. Je n'ai resté qu'une demi-journée à Lausanne : j'avoue que j'aurais voulu y demeurer plus long-tems, et sur-tout m'y trouver sans le quartier-général, et des régimens de cavalerie ou d'infanterie.

En voyant la beauté du pays qui s'étend de Genève à Villeneuve, je n'étais plus étonné du grand nombre d'hommes qui

s'adonnent dans la Suisse à l'histoire naturelle. Celui qui naît sur les bords du Lac ou dans les montagnes de l'Helvétie, reçoit l'existence au milieu des phénomènes de la nature. Tous les jours un spectacle imposant frappe ses yeux. Quand le soleil se lève en Suisse, brillant et sans nuage, on croirait être au moment de la création, comme aussi quand il disparaît pour aller féconder d'autres hémisphères, on est comme saisi d'horreur, on pense que tout rentre dans le néant. Les voiles de la nuit sont plus épaisses dans ces montagnes, et la clarté de la lune est insuffisante pour les dissiper, ou si elle réussit d'un côté, elle rend de l'autre l'obscurité plus considérable : là se trouvent mille accidents qu'on chercherait vainement ailleurs. L'enfant, donc, élevé au milieu des beautés et des horreurs de la nature, reçoit d'elles ces premières impressions, bien plus importantes qu'on ne croit, puisque souvent elles durent toute la vie, puisqu'elles influent presque toujours sur

nos penchans et nos goûts ; puisqu'enfin elles laissent dans le cœur des germes, que l'âge fait développer ensuite. Des impression qui ont une telle cause, ne sauraient être nuisibles. En voyant le magnifique spectacle dont on jouit, les merveilles qui se multiplient à l'infini, on est comme enveloppé d'un sentiment d'admiration pour leur auteur : voilà la cause de la piété des Suisses et des Germains. (1) On étudie ces différens effets ; on commence par les décrire ; on tente de les expliquer, et le goût de la physique et de l'histoire naturelle, naît et se perfectionne ; on s'y livre avec zèle, et c'est une dette de cœur que l'on paye.

---

(1) Dans presque tous les ouvrages des écrivains de la Suisse et de l'Allemagne, respire une piété douce et sentimentale. Tous aiment a décrire le spectacle que la nature inépuisable a mis sous leurs yeux, et je ne crois pas qu'on cite un seul athée.

CHAPITRE X.

De Lausanne à Villeneuve.

How mighty, how majestic, are thy works!

Nature ! combien tes ouvrages sont puissans, et majestueux !

Au bas de Lausanne est un petit village, sur le bord du lac, où l'on s'embarque pour aller à l'une de ses extrémités, à *Genève* ou *Villeneuve*. Pour varier mes courses et sur-tout éviter l'armée qui se rendait par la route ordinaire, nous prîmes une barque, et conduits par deux bateliers, nous gagnâmes bientôt le milieu du lac, ayant à notre gauche les côtes de la Suisse, et celles de la Savoie à notre droite. Il est impossible de trouver un contraste plus parfait que celui que présentent ces deux pays, distant l'un de

l'autre de deux ou trois lieues. L'Helvétien industrieux a mis à profit le terrein de ses montagnes, qu'il cultive avec soin. Le Savoyard, peut-être excusable par la stérilité de son pays, le laisse inculte, et non-seulement ne hazarde point de confier à la terre ingrate, une semence qu'il risquerait de perdre ; mais, ne tente pas même d'étudier le parti qu'on pourrait tirer du sol qu'il habite. Outre cette différence produite par le caractère des Suisses et des Savoyards, la nature en a mis une bien plus grande encore dans ces montagnes. Celles de la droite, incomparablement plus élevées que les autres, sont roides, escarpées, inhabitables en grande partie, et leur sommet est sans cesse couvert de neige : celles de la gauche ont une pente plus douce et plus susceptible de culture. De ce côté, l'œil se repose sur une suite d'habitations étagées, entourées de champs, de hayes, de verdure : de l'autre il voit une terre grisâtre,

des sapins, des creux, et l'image du cahos.

L'eau du lac était calme et tranquille : on aurait dit que le son des cloches de quelques paroisses voisines glissait sur sa surface pour parvenir jusqu'à nous : des nuages formaient autour des montagnes de la Savoie comme une ceinture qui variait à l'infini les effets de la lumière. Le bruit monotone que faisait la rame en frappant l'eau d'une manière uniforme, le voile sombre qui couvrait les monts, le calme profond de la nature entière, dont l'action semblait être suspendue, nous inspiraient des réflexions mélancoliques. Bientôt la chaleur augmente, les nuages se rassemblent, l'obscurité devient plus grande, le tonnerre se fait entendre; et ses détonnations répétées par les montages, annoncent un orage prochain. Nous nous réfugiâmes dans le port de *Vevay*, où comme chacun sait, *habitèrent jadis Julie-d'Etange, Claire-d'Orbe,*

Saint-Preux.... etc. *Clarens* est une maison d'une construction irrégulière, bâtie à mi-côte, dans un terrein stérile. On y cherche envain l'*élysée* et les promenades qu'on trouve dans la nouvelle héloïse. Clarens est au milieu d'un champ, dont la pente assez rapide ne peut-être propre à aucun des établissemens qu'y met gratuitement Jean-Jacques. (1) Les femmes de Vevay sont en général jolies, et je ne m'étonne pas que Rousseau ait choisi cette petite ville pour y placer sa Julie. Une grande partie de l'armée étant à Vevay, lorsque j'y ai débarqué, je n'ai pu le voir, comme je l'aurais désiré. Vis-à-vis sont les rochers de Meillerie, décrits assez fidèlement dans l'héloïse, à l'exception des chiffres, des devises.... etc. qu'on y chercherait en vain. Rousseau a réellement

(1) On est froid à la vue de Clarens, on est de feu en lisant la description qu'en fait Jean-Jacques. Il mettait à Clarens le parc de Montmorency, d'où il écrivait son Héloïse.

habité pendant quelque tems ce village, lors de ses discussions avec le gouverment de Genève. La teinte sombre des rochers à demi-creusés, augmentée encore par les sapins et la prodigieuse élévation des montagnes, fait de ce séjour celui de la mélancolie. J'ai peu vu de contrastes aussi frappans que celui dont on est témoin du port de Vevay. De la place entourée de maisons gaies, assez bien bâties, et dont quelques-unes même sont décorées avec goût, si l'on considère le demi-cercle que forment vis-à-vis les rochers de Meillerie, on est saisi d'étonnement. Les montagnes reflétées dans l'onde limpide du lac, projettent une ombre qui augmente et s'épaissit graduellement. Les vapeurs qui s'élèvent multiplient les accidens de lumière, et donnent à ces monts un certain air de mystère qui pénètre, et qui, dans un autre pays, serait une source de terreur. Je croyais voir l'antre de la Sybile ou l'entrée des séjours ténébreux, où Virgile conduit son *pieux* héros.

Chillon est à quelque distance de *Clarens*. Tout est exact dans la description qu'on trouve de ce château dans la nouvelle Héloïse. On croit voir le petit Marcellin sortir de l'eau avec sa mère. Il n'est point de fin aussi touchante que celle de Mde. de Volmar, et j'ai peine à croire que quelqu'un en ait fait la lecture, sans se reposer, sans porter plus d'une fois la main à ses yeux, sans être enfin obligé de s'interrompre pour payer le tribut à la sensibilité. Il est triste de penser que tout ce qui vous attendrit, n'est qu'imaginaire, que l'auteur éprouve rarement l'émotion qu'il vous communique par souvenir, et qu'au moment où il écrit ce qui fait couler vos larmes, les siennes étaient depuis long-tems taries. (2)

---

(1) Un de mes amis en a fait l'épreuve et n'a point eu de honte à me l'avouer. Il avait remis au rédacteur d'un journal de littérature, un article dans lequel il supposait les événemens malheureux qui pouvaient lui arriver. Le journaliste différa d'insérer

Lorsque nous nous rembarquâmes, l'onde du lac s'agita, et les vagues augmentèrent tellement que nous crûmes que le bateau serait englouti.

Les montagnes forment, à l'extrémité du lac, une gorge dans laquelle le Rhône coule avec bruit. Villeneuve est un village mal-bâti, où les habitans sont malpropres : il n'est cependant qu'à une distance peu considérable de Vevay. Si l'on ne faisait attention qu'aux mœurs de ceux qui habitent ces deux Villes, on les croirait très-éloignées l'une de l'autre.

Comme Villeneuve et les environs étaient pleins de militaires, nous fûmes loger à Renaiz, dans le château de Grandclos, appartenant à M. Chérer, qui

---

l'article. Frappé quelque tems après, comme il avait craint de l'être, mon ami voulut rendre les sentimens qu'il éprouvait, et quoiqu'il fût accablé de chagrin, ce qu'il écrivit alors ne valait pas ce qui n'avait été que le rêve de son imagination. — L'homme est un animal qui fait pitié!

demeure à Saint-Gal. Nous commencions à goûter le repos que la fatigue avait rendu nécessaire. Nous avions distribué les logemens, et le père Jérôme avait choisi prudemment le plus mauvais, afin qu'il ne fut point pour d'autres un objet d'envie. Nous jouissions de la fraîcheur du lieu : nous voyions les nuages se former au milieu des monts qui nous environnaient, et tomber en pluie abandante. Tout à-coup une bruyante cavalcade se fait entendre : c'était la suite du G....., qui venait s'emparer pour lui du château. C'était le droit de la guerre. Nous fûmes nous établir dans des barraques, et le patron qui ne voulait pas être mieux que nous, fut, à son arrivée goûter, dans un réduit obscur, un sommeil qu'aucune passion n'a jamais troublé chez lui.

Ce fut là que le père Jérôme et moi, fîmes notre apprentissage; ce fut là que commencèrent les privations : il en faut dans la vie. Adieu pour quelque tems le lit et la table, le pain blanc et la liqueur

bachique. Adieu mon pays! je vais tâcher de t'oublier pendant quelques instans!

Près de Renaiz, sur le bords du Rhône, dans l'angle de deux monts élevés, est un petit fort qui sépare le Vallais de la Savoie. Sa vétusté, sa construction, les ravages du tems qui l'a noirci, échancré, le mettent en harmonie avec ce lieu sauvage, pour lequel il semble avoir été fait tout exprès. C'est un de ces sites où un auteur à *mystères* placerait quelqu'événement désastreux.

La route se prolonge entre des monts qu'on croirait entassés les uns sur les autres. Leurs formes deviennent plus bizarres: les uns se terminent par un cône renversé, les autres par des rocs qui semblent inclinés. Ceux-ci présentent un rempart élevé que l'on croirait entamé par le canon; ceux-là cachent presque sans cesse leur sommet dans les nues. C'est sur-tout dans ce pays, que les illusions de l'optique se multiplient. L'éloignement des montagnes; l'ombre qu'elles projettent et qui varie suivant la

clarté du soleil, et le point où il se trouve, contribue, avec mille autres accidens, à jetter dans l'erreur. Le chemin est ombragé de noyers: le sol produit en abondance des plantes et des arbustes. L'humidité du terrein, donne assez de probabilité à l'opinion de quelques auteurs qui prétendent que les eaux du Rhône s'étendaient jadis entre les montagnes.

CHAPITRE XI.

Le Solitaire du Mont-d'Ailly.

« Hominibus prodesse natura jubet..... Ubicumque » homo est, ibi beneficio locus est ».

SENEC.

« *La nature nous ordonne d'obliger nos semblables.* » *L'occasion de faire du bien se présente par-tout où* » *il y a des hommes* ».

NOUS cheminions, le père Jérôme et moi, livrés à nos réflexions : nous étions tous les deux à pied, et nous nous en consolions comme le *gascon philosophe* en nous disant l'un à l'autre, que c'était la meilleure manière de bien observer les objets, et de les voir tout à notre aise. Le fait est que nous avions toujours remis, jusqu'à la dernière extrêmité, à nous procurer des chevaux, et que beaucoup d'officiers de l'armée française ayant calculé comme nous, se trouvaïent, comme nous aussi, pour la

plupart à pied, dans la route Boueuse qui conduit de Villeneuve à St.-Maurice. Nous nous trouvions au milieu d'une foule de militaires qui rendaient le passage plus mauvais, plus incommode et, nous empêchant de considérer le sauvage aspect, que nous avions sous les yeux, nous privaient entièrement du seul dédommagement que nous comptions trouver dans nos courses: celui de contempler la nature, de nous abandonner à des rêveries analogues à nos sensations, d'écouter le cri perçant de l'aigle inquiet de sa progéniture, de le suivre de l'œuil dans son vol rapide, et de nous livrer, en un mot, à l'impression du moment: or, de quelle nature pouvait-elle être cette impression, précédés, comme nous l'étions, de gens qui ne vont pas assez vîte, et suivis de personnes qui se plaignent de ce qu'on va trop lentement? que faire en pareil cas? Le père Jérôme qui n'agit jamais sans délibérer, et pour qui toute les délibérations sont presque toujours inutiles, parce qu'il

est rare qu'il en mette le résultat à exécution ; le père Jérôme, dis-je, s'arrête sous un noyer touffu : je le suis : nous convenons d'abord de nous écarter de la route, et malgré cela nous avancions toujours un peu, d'un pas inégal et lent, comme étant incertains de ce que nous devions faire. Aucune cabane ne s'offrait à nos regards : quelques champs à demi-inondés ; beaucoup d'arbres et des montagnes sans fin, tel était le spectacle que nous avions devant nous.

» Quelle est cette montagne », dit le père Jérôme à un jeune homme de la compagne, qui passait à côté de nous, à demi-courbé sous le poids d'un ballot. Le père Jérôme n'étant pas grand questionneur, je regarde plus attentivement, et j'apperçois un mont plus élevé que les autres, sur lesquels il dominait. Son sommet ressemblait à celui d'un volcan qui vient de s'éteindre : il paraissait n'être qu'à cinq ou six cents toises de nous.

» C'est répondit le jeune homme, le

» *Mont-d'Ailly.*

» *Mont-d'Ailly*; vous le croiriez bien près
» de vous, et il y a quatre lieues d'ici
» son sommet. La douceur de la voix de celui qui venait de nous faire cette réponse, nous le fit considérer avec attention. Il était d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, ses traits étaient un peu irréguliers, mais pleins d'expression. Il avait, en un mot, de ces physionomies pour lesquelles on s'intéresse sans trop savoir pourquoi. Dans ce moment, quelques militaires voulant apparemment savoir ce que portait le jeune homme, lui firent des questions; mais nous voyant occupés à lui parler, ils n'insistèrent pas et continuèrent leur route. L'étranger intimidé et craignant peut-être qu'on ne lui enlevât son ballot, ou qu'on ne l'arrêtât, nous dit d'un air mystérieux, qu'il portait des provisions à deux Françaises qui habitaient le Mont-d'Ailly, et nous conjura de le protéger afin que nos compatriotes qui comptaient sur son retour, n'attendissent point en vain.—« Quel implacable ennemi
» les poursuit donc, et qu'ont-elles fait à

» Dieu et aux hommes, pour être réduites » à demeurer dans un lieu aussi désert », pensai-je en moi-même. Le jeune homme ayant pris un sentier étroit et tortueux, nous le suivîmes, fort aises de nous éloigner de la route, et poussés par un motif de curiosité que tout autre eût probablement éprouvé à notre place.

L'étranger s'arrêtait de distance en distance, moins pour se reposer, comme je l'imaginai avec assez de raison, que pour refléchir sur ce qu'il nous avait dit, craignant d'avoir fait une indiscrétion, et incertain du parti qu'il avait à prendre pour la réparer. Voyant son air irrésolu, devinant son embarras, je lui parlai avec franchise, et parvins à dissiper ses doutes.

L'inégalité de la montagne rendait le trajet fatigant et pénible. Tantôt le sentier s'élevait à pic, tantôt il était tracé dans un ravin, et après avoir monté on se trouvait comme entraîné par la rapidité de la pente. De tous côtés l'on n'appercevait que l'uniforme et triste sapin, l'on n'en-

tendait que le bruit causé par la chûte de quelques torrents. Après trois heures d'une marche assez précipitée, nous arrivons près d'un Lac, et nous jouissons alors d'un point de vue assez pittoresque. Quatre Lacs formés par l'eau, retenus entre les sommets de plusieurs montagnes s'étendaient circulairement autour d'un mont qui dominait sur toutes les autres, c'était le *Mont-d'Ailly*. Sur notre droite, dans le fonds près de l'un des Lacs, était une cabane adossée contre une masse de rochers, qui de loin, paraissant être tombés les uns sur les autres, semblaient à chaque instant, menacer d'écraser la chaumière.

Le jeune homme en voyant cette cabane, fait un soupir, accélère involontairement le pas, oublie que nous sommes avec lui, jette de côté son ballot, court, s'élance, et nous le voyons dans les bras de deux femmes, dont l'une était sa mère et l'autre sa sœur. Emus, attendris, nous considérâmes ce grouppe muet, qui semblait immobile : sachant combien ces courts

instants comptent pour le bonheur, combien ils dédommagent des maux que l'on a éprouvés, nous nous arrêtâmes, craignant même de gêner cette intéressante famille ; mais les êtres sensibles se livrent sans réserve à ces doux épanchemens de la nature, sans penser aux témoins qu'ils peuvent avoir de leur émotion. Quand le saisissement causé par la surprise et la joie de se revoir, fut cessé ; quand les larmes coulèrent, on nous reçut avec affabilité.

Voici en peu de mots, l'histoire de cette famille : je ne me permettrai aucune réflexion : né dans un pays déchiré depuis dix ans par des partis différents, je suis homme, avant d'être *d'un parti* ; j'étais sensible avant d'avoir une opinion, je le suis encore, et tout être victime de l'opinion, fut-elle différente de la mienne, a des droits à ma sensibilité, quand il est malheureux moins encore par sa faute que par nos institutions.

Mde. de Saint-Elme, forcée de suivre un mari impérieux, exigeant, s'était

d'abord réfugiée, avec sa famille, dans le canton de Berne; mais lorsqu'on exigea du gouverment de cette ville le renvoi des émigrés, ils furent obligés de se retirer dans le Valais, où ayant à peu près le même danger à courir, ils changèrent de nom, passèrent pour Bernois, habitèrent une partie de l'année à l'Aigle, et l'autre au Mont-d'Ailly, où ils avaient acheté un châlet qu'ils embellirent, et auprès duquel ils avaient fait construire la cabane dans laquelle ils nous reçurent. Quelques livres bien choisis, des meubles grossiers mais propres, un troupeau de chêvres et de vaches, formaient toute leur richesse. La famille de Mde. de Saint-Edme, consistait en un jeune homme, âgé de 13 ans, lors de leur sortie de France, et une fille de 15 ans. Le jeune homme parcourait les foires du canton de Berne, et rapportait à sa famille, le gain qu'il pouvait avoir fait dans ses courses. Lorsque nous le rencontrâmes il revenait de sa tournée, et avait été à l'Aigle, où n'ayant point trouvé

ses parentes qui, à la nouvelle du passage des Français, s'étaient hâtées de se réfugier dans leur châlet, il venait les rejoindre.

Le père de retour en France, quelque tems avant le 18 Fructidor, était allé chez un frère plus âgé que lui, et qui, se dévouant aux malheurs que, dans son opinion, il prévoyait devoir envelopper sa patrie, avait toujours resté dans son sein ; mais ayant été mis en réclusion, comme beaucoup d'autres, il avait été inscrit pendant qu'il était en prison, et sans le savoir, sur une liste d'absens. Comme il était de notoriété publique, qu'il n'avait point abondonné son pays, il avait réussi à se faire rayer quelques jours avant le 18 Fructidor. Mais par une bizarrerie du sort qui le poursuivait, sa radiation était nulle. Ses prénoms étaient *Jean-Marin* : le Secrétaire ou commis qui prétendait apparemment qu'il n'y avait point dans la hiérarchie céleste, d'individu appellé *Marin*, avait mis dans l'acte de radiation *Jean-Marie*, de manière que les administrateurs de son

département soutenaient que c'était *Jean-Marie* qui était rayé et non *Jean-Marin*. Il crut d'abord qu'il ne s'agissait que de faire corriger une erreur de copiste ; mais outre qu'elle existait sur les registres, le délai accordé par la loi du 18 fructidor, étant expiré pendant toutes les démarches inutiles qu'il avait fallu faire, il se trouvait que Monsieur de St.-Edme l'aîné, ne pouvait plus obtenir de radiation, précisément parce qu'il n'était pas sorti de France ; car s'il était parti dans le délai prescrit, il pourrait espérer un acte qui attesterait qu'il avait toujours resté (1). Dans quel tems, dans quel lieu du monde, vit-on une pareille contradiction dans les idées et dans les mots ?

Les deux frères furent obligés de sortir de France, et d'aller à Hambourg où ils

(1) Qu'on ne croye pas que ce soit une histoire faite à plaisir. La personne dont il est question est actuellement à Paris, et définitivement rayée de la fatale liste.

étaient : ils adressaient quelquefois de leurs nouvelles à Berne, que le jeune et intéressant colporteur ne manquait point de visiter dans ses tournées.

Je consolai de mon mieux cette famille infortunée : je ne leur dissimulai rien : nous nous entretinmes de ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer. « Elle est arrivée, » leur disions-nous cette époque heureuse » où les Français, se pardonnant mutuel- » lement tous leurs tors, couvriront le » passé d'un voile épais, renverseront tous » les monumens qui pourraient éterniser » leurs folies, et travailleront de concert » à construire solidement l'édifice de leur » bonheur ». — L'espérance semblait rajeunir cette tendre mère. Elle me fixait, elle m'écoutait attentivement ; je me rappellerai long-tems ces paroles qu'elle m'adressa lorsque j'eus cessé de lui parler. Je crois encore les entendre. » Dieu veuille, » me disait-elle, que l'instant dont vous » me parlez, soit près d'arriver ! soleil ! » arrête alors ta course rapide pour pro-

» longer ce jour si désiré! puissent mes
» yeux ne point se fermer à la lumière,
» avant d'avoir joui de ce jour de bonheur,
» où tant d'objets chers, nous seront
» rendus, où nous les presserons contre
» nos cœurs palpitans d'aise et de plaisir »?

Trouvant à l'examen, que les lois les plus rigoureuses étaient favorables à leur cause, puisque le fils n'avait que treize ans, quand il avait suivi ses parens, sentant peut-être au-dedans de moi-même *quelque chose* qui plaidait pour eux, et jugeant les autres comme moi, je leur conseillai de retourner dans leur patrie, et de faire les démarches nécessaires pour obtenir justice.

Nous nous mîmes en route le lendemain pour Saint-Maurice. — Non, le miel de l'attique n'était pas plus doux que le lait du Mont-d'Ailly! le goût s'en fait sentir encore à mon palais au moment où j'écris.

Je dois dire, pour la satisfaction des ames sensibles que j'ai, à mon retour à Paris, trouvé mesdames de Saint-Edme, qui ont suivi mon conseil, et qu'il est pro-

bable que, rendues bientôt à la société, pour laquelle elles sont faites, elles jouiront au sein de ma patrie, du bonheur qu'elles méritent; puisse ce souhait s'accomplir pour elles, comme pour ceux qui ne sont pas plus coupables qu'elles!

CHAPITRE XII.

Des Crétins.

Monstrum horrendum informe. . . . . .
Monstre horrible et difforme.

NOUS descendîmes du Mont-d'Ally en laissant l'Aigle sur notre droite, et nous arrivâmes à Bex sans être sorti de la cabane de mad. de St.-Edme.

L'élévation des montagnes, couvertes de neige presque toute l'année, ferait croire qu'elles sont sans propriétaires, ou au moins inhabitées; mais on se tromperait. Çà et là on apperçoit, presqu'à perte de vue, des points blancs; ce sont de ces petites cabanes connues sous le nom de Châlets.

Quant aux Monts, trop escarpés pour être habités, l'amour de la propriété ne

les a point oubliés; et voici comme on a fait. On a mis au milieu de la montagne des vaches en pacage; à mesure que les neiges fondent elles remontent, et descendent ensuite jusqu'à l'endroit où l'on a coutume de les traire. Elles s'emparent ainsi du terrein que la neige laisse à découvert, et servent de cette manière de *titres de propriétés* aux personnes à qui elles appartiennent. Aux approches de l'hiver on les ramène dans la *plaine*; c'est ainsi qu'on appelle l'espace, quelquefois très-étroit, situé entre les montagnes.

De *Bex* à *St. Maurice* la distance est peu considérable. On se rapproche du Rhône : les eaux coulent avec fracas, et forment, contre les rocs, dont le lit du fleuve est semé, une écume blanche et des tourbillons.

A St. Maurice est un pont curieux par sa hardiesse. Il est jeté sur des rochers qui lui servent de bâse; le Rhône mugit; des torrens tombent, augmentent son cours; des bois d'un vert sombre bornent la vue

de tous côtés; on est saisi; on écoute; on contemple, et la plume échappe encore au moment où l'on voudrait, par souvenir, décrire St. Maurice.

De St. Maurice à Martignac la route est pittoresque; des bois, des torrens de tous les côtés; le lit du Rhône tantôt pierreux, tantôt couvert d'une croûte de sable, dans les fentes de laquelle fuit un filet d'eau; *le Pisse-Vache* enfin.... à ce mot je m'arrête..... qui a pu passer auprès du Pisse-Vache sans s'arrêter aussi, sans être muet, stupéfait, sans éprouver une émotion inconnue?

La chûte du Pisse-Vache (1) est remarquable par la forme que prend la masse d'eau en tombant à terre. C'est une belle nappe d'eau, dont le volume augmentant, ainsi que l'impulsion, se brise contre le dernier roc, jaillit en gerbes

(1) Ainsi nommée d'un petit hameau situé à cent toises du torrent.

écumantes, et couvre d'une pluie extrêmement fine ceux qui s'avancent vers sa bâse. Si l'eau eût creusé la masse de pierre, ce n'eût été qu'un torrent ordinaire; mais le rocher étant arrondi, offre, par sa dureté, une résistance considérable, et une surface unie que l'eau qui se divise couvre en entier. Quelques filets d'eau ont un peu creusé la pierre; peut-être avec le tems, à qui rien ne résiste, le roc ne sera plus saillant; alors adieu cette belle nappe d'eau qui reflète les rayons du soleil, et se teint des plus brillantes couleurs.

A Martignac commence une autre espèce d'hommes que nous devions trouver jusqu'au fonds de la vallée d'Aost. Leur mal-propreté, leur figure hideuse et répulsive, leur costume, en font des objets dégoûtans; on se croirait dans un autre monde, chez une race abandonnée de la nature, et qui, je crois, ne mérite pas de faire partie de l'espèce humaine. Leurs goëtres énormes, leur teint livide, leurs

traits flétris, l'odeur de leur habitation, m'ont, plus d'une fois, soulevé le cœur; là se voient ces monstres connus sous le nom de *Crétins* (1). Ma surprise, en les voyant, n'avait rien d'égal, si ce n'est le dégoût que j'éprouvais.

Nous pouvons les *renier*, ils n'ont rien de l'homme; je me trompe — ils mendient; et c'est une prérogative, un attribut qui distinguent essentiellement des animaux l'homme civilisé et si glorieux de l'être!

Plus nous avançons, plus nous voyons l'homme abruti et défiguré. M. de Buffon aurait dû consacrer un chapitre entre l'homme et le singe à une partie des individus de ce pays; ils formeraient un anneau de la grande chaîne; l'homme de Buffon n'est point celui dont

---

(1) Suivant un auteur, ce mot est une corruption de *chrétien*. A coup sûr le *crétin* n'est ni *payen* ni *chrétien*.

je parle, et qui est aussi loin de nous que le nègre l'est sous le rapport de la couleur. La différence entre l'Éthiopien et l'habitant de l'Europe, est celle du blanc au noir; c'est absolument la même chose entre le Crétin et nous, par rapport aux proportions du corps humain comme aux dons de l'esprit.

Des médecins et des naturalistes ont tenté d'expliquer les causes du crétinisme. Je ne prétends point, à beaucoup près, être aussi habile qu'eux; mais je crois que le simple bon sens suffit pour réfuter quelques-unes de leurs raisons. On a mesuré la hauteur du pays où se trouve le plus de Crétins; on a trouvé qu'il était à telle élévation au-dessus du niveau de la mer; on a là-dessus établi un système de conjectures, et trouvant qu'il devait y avoir, à l'élévation reconnue, telle température et des brouillards, l'on a fini par conclure que c'était la cause du crétinisme. A cela je hasarderai quelques réflexions, prétendant que là où l'on assigne

des

des causes *générales*, il doit y avoir des effets *généraux*. Ainsi :

1°. Tous les lieux de la terre qui se trouvent à la même élévation, au-dessus du niveau de la mer, doivent être peuplés de Crétins.

2°. On n'en devrait pas trouver ailleurs; c'est-à-dire, ni plus haut ni plus bas que l'espace donné.

3°. Tous, dans cet espace limité, devraient être (à quelques exceptions près, mais en très-petit nombre) des Crétins, puisqu'ils respirent le même air, s'abreuvent de la même eau, etc.; or, tout cela est faux.

Pendant que je suis sur le *crétinisme*, je vais hasarder, non pas des conjectures, (il y aurait de la témérité d'en offrir après M. Desaussure, qui a tenté d'expliquer les causes de cette infirmité) mais quelques remarques que j'ai faites sur les lieux.

Plusieurs écrivains attribuent le *crétinisme*, et sur-tout les goîtres, à l'eau.

Je ne nie point que ce ne soit une des causes, mais si c'était la seule, comme plusieurs l'on prétendu, tous *les Valaisans et Val - d'Aostiens* auraient des goîtres, parce que tous boivent de l'eau du torrent, et beaucoup sont exempts cependant de cette difformité.

Il faut prendre, dès sa naissance, le Valaisan, et le considérer au moment où ses yeux s'ouvrent à la lumière. On l'enveloppe dans des guenilles; on l'y resserre à l'étouffer; ses bras sont collés contre son corps, et ses jambes l'une contre l'autre de manière à ne faire de tous les membres qu'une masse informe, si on ne déshabillait quelquefois l'infortuné qui a le malheur de naître dans un pays où l'on suit une coutume aussi barbare; mais on le remet aussi-tôt dans sa prison, d'où il ne sort que périodiquement, et sans que l'on ait consulté les besoins de changer de linge. Après l'avoir lié d'une manière inimaginable, à moins que l'on en ait été témoin comme moi, on le place sur un

berceau très-bas ou petite boîte posée sur des pieds cintrés, de façon qu'on imprime aisément au berceau un mouvement demi-circulaire. Quand le malheureux crie, on apuie sur le bas le pied assassin (1), il décrit avec rapidité les deux tiers du cercle ; il n'est point d'écolier qui agite avec autant de force l'escarpolette sur laquelle son téméraire camarade a osé s'asseoir ; l'œil a peine à suivre l'enfant. Or, je le demande, n'y a-t-il pas de quoi devenir stupide ? J'ai remarqué que les aînés étaient en général d'une taille moins disproportionnés; en voici, je crois, la raison. La mère, moins vive, plus attentive, n'imprime pas au berceau un mouvement auſſi prompt; elle veille sur son enfant ; mais le soin de bercer ceux qui suivent est confié au premier né, qui, pour se débarrasser de cette

(1) Je ne puis mieux comparer les *berceuses* de ce pays qu'aux *fileuses* du nôtre, dont le pied est uniquement consacré à faire tourner le rouet.

ennuyeuse occupation, se hâte de l'étourdir, de.... le tuer.

La mauvaise nourriture doit encore être une autre cause. On ne cuit qu'une fois l'année une pâte d'avoine dans laquelle on fait entrer des coques d'amandes ou de noix broyées. Cet amas impur forme une espèce de galette plate exrêmement pesante, qui s'aigrit et se moisit nécessairement. Le motif de cette coutume pernicieuse est qu'il y a plus d'économie en mangeant d'un mauvais pain, parce qu'il s'en dépense beaucoup moins. Dans les maisons des bourgeois aisés on cuit tous les six mois. Je parlerai de cet usage quand je serai à l'article d'Aost.

Comment, avec un pain aussi mal-sain, un régime aussi nuisible, les belles proportions de la nature ne seraient-elles point altérées? Aussi n'ai-je vu dans ce pays ni belle ni jolie femme.

CHAPITRE XIII.

La chûte de la Drance ; le Mont St. Bernard.

Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quam salutem hominibus dando.

CICERO. *pro Ligario.*

L'homme ne se rapproche jamais autant des Dieux que lorsqu'il fait le bien-être de son semblable.

DE Martinhac à St. Branchier la route est tracée dans des gorges étroites, et la Drance tombe sur la gauche du voyageur dans des gouffres profonds. L'élévation des montagnes et les bois, dont quelques-unes d'elles sont couvertes, semblent, par l'ombre qu'ils causent, abréger la durée du jour. Là les voiles de la nuit, plus épaisses qu'ailleurs, augmentent encore l'horreur de certains sites ; il en est

un effrayant par la profondeur du précipice, et le bruit que font la Drance et des torrens qui traversent des gorges voisines pour venir augmenter son cours. On a, dans cet endroit, que l'on appelle le Valatey, *encaissé au passage* l'eau qui fuyait avec impétuosité, pour donner à quelques moulins l'impulsion nécessaire; ce sont des espèces de forges. Le fracas que font ces torrens réunis et ces moulins, impriment à l'ame un certain saisissement; on passe sur un pont de bois sous lequel l'eau mugit et qu'elle ébranle sans cesse; on est pour ainsi-dire entre ciel et terre suspendu sur des précipices. Il est assez singulier que ce soit des sites de ce genre que l'habitant des Alpes ait préféré. Le *Valatey*, *St. Branchier*, *Lidde*, *St. Pierre*, et cent hameaux dont j'ignore les noms, et qu'on laisse loin de la route dans des lieux qui paraiſſent inaccessibles, prouvent que les horreurs de la nature ont quelque charme pour l'homme. On ne peut passer au Valatey sans s'appuyer sur

une balustrade de bois qu'on dirait être dans un balancement perpétuel ; toutes les facultés sont suspendues; on rêve, on admire.

Le chemin était couvert de militaires dont on entendait de tems en tems les cris de surprise, et pour qui le spectacle dont je viens de parler n'était point indifférent. Nous arrivâmes à St. Branchier à l'entrée de la nuit ; les rues de ce village étaient remplies de soldats, et l'entrée des maisons était interdite. Le lendemain, 25 floréal, au lever du soleil, je pus considérer la position pittoresque de ce bourg situé dans le cône fermé par les montagnes environnantes dont les sommets se terminent par des formes bizarres. Je n'ai vu de ma vie pareil désordre à celui que présentait la marche du quartier-général, et des troupes au milieu desquelles il était ; généraux, soldats, cavaliers, fantassins, vivandiers, valetailles, mulets chargés de bagage, chevaux de main, tout était pêle-mêle, tout était confondu dans un bourg

sale et petit, et le long du sentier étroit et montueux qui conduit à St. Pierre; on ne pouvait pour ainsi dire ni rester en place ni avancer, et l'on courait également le risque d'être culbuté en faisant l'un ou l'autre. A coup-sûr si quelqu'un était chargé de l'ordre de la marche de cette journée, je le plains, car il a dû bien souffrir.

Nous arrivâmes, vers le milieu du jour, à St. Pierre ou St. Pétersbourg, avec nos compagnons de voyage; c'est-à-dire quatre à cinq mille individus qui se cantonnèrent aux environs du village. S. Pierre est au pied du Mont St. Bernard, quoique sur une montagne; c'est le dernier bourg du Vallais; les maisons sont presque toutes de planches de sapins noircies par le tems ou l'humidité; au premier coup-d'œil on croiroit qu'elles le sont par la fumée, et qu'un incendie a ravagé ce lieu. Ce qu'il y a de beau, de grand, de majestueux à St. Pierre, est la chûte de la Drance qui a sa source dans le glacier de Valsorey;

elle tombe du haut d'une montagne à gauche, au travers de laquelle elle s'est faite une ouverture, et se brisant de rochers en rochers elle forme des gouffres profonds où l'œil a peine à la distinguer, et finit par gagner le fonds de la vallée d'Antremont, d'où elle va se jeter dans le Rhône près de Martigny. D'énormes sapins déracinés sont tombés en travers ; les rochers arides offrent des contrastes agréables. Çà et là on apperçoit dans leur fente des touffes de prime-vères qui animent ce lieu stérile. Les tourbillons que forme la Drance sont d'une telle rapidité, que lorsqu'on y jette des fragmens de bois on croirait qu'ils restent quelques secondes dans une immobilité parfaite; on les voit disparaître ensuite avec la rapité de l'éclair. Ici ce sont des flots d'écume, là une masse d'eau imposante qui bientôt se précipite avec fracas dans un gouffre et reparaît un peu plus loin ; c'est près de ce torrent que nous établîmes notre bivouac, après avoir allumé un grand feu pour chasser le froid

vif et piquant qu'on ressent en ces climats à l'entrée de la nuit et même une partie du jour; c'est-là que, pour la première fois de notre vie, le père Jérôme et moi, couchés sur la dure, réduits au biscuit, et fort heureux d'en avoir, nous pûmes *à notre aise* faire des réflexions sur la guerre, dont nous n'avions connu les désagrémens que par *oui-dire*; c'est-là, en un mot, que nous commençâmes à faire l'apprentissage des privations. Elles ont aussi leur prix; le souvenir leur en donne quand elles sont passées.

L'armée, dispersée aux environs, présentait un spectacle unique quand la nuit eût enveloppé de ses ombres le village de S. Pierre et les monts qui l'environnent. De tous côtés l'on appercevait les feux des bivouacs placés à distances inégales sur un terrein montueux; autour étaient grouppés des militaires dans des postures différentes, et à quelques pas les faisceaux d'armes; ces feux produisaient un ensemble impossible à décrire, mais qu'on

ne pouvoit se lasser de considérer. Malgré la fatigue du jour, celle à laquelle on s'attendait pour le lendemain; malgré le froid de la nuit, on entendait les chants du soldat.....

Le 27 floréal nous devançâmes l'aurore, et nous nous mîmes en marche pour franchir ce fameux St. Bernard. Il y eût un peu moins de désordre que la veille, et du moins la cavalerie fût séparée de l'infanterie; mais malheureusement elle la précéda; ce qui ne devait pas être dans des chemins où les chevaux vont moins vîte que les hommes. Bientôt nous nous trouvâmes au milieu des neiges; l'œil cherchait en vain un arbuste, une plante, un peu de verdure; rien.... rien qui pût nous rappeler, que peu de jours auparavant nous étions dans un pays où régnait le printems depuis plusieurs mois. La nature était triste, inanimée, et les montagnes semblaient à l'horizon se joindre au ciel, où une teinte uniforme

et blanchâtre les confondaient ensemble;

. . . . . Pas une fleur ne s'offre à notre vue,
Dans chaque tige encor la sève est suspendue.

pas un oiseau dans ces contrées; nous étions les seuls êtres vivans; par-tout la neige et les glaçons, que le soleil couvrait en vrain de ces feux impuissans. Enfin nous parvenons au haut. Un bâtiment à gauche, qu'on croirait à sa blancheur construit nouvellement, d'autres sur la droite, nous attestent que des hommes sont venus s'établir dans ce pays aride où la terre glacée refuse de produire; à côté du chemin sont des tonneaux, et deux hommes occupés à présenter des rafraîchissemens aux soldats qui défilaient devant eux. L'hospitalité s'est réfugiée au milieu des frimats; il suffit d'être homme pour avoir des droits à la bienveillance des religieux du St. Bernard; à leurs yeux il n'y a plus d'ennemi, et nous leur paraissons des frères.

Nous entrâmes au couvent où le *Pa-*

tron avait passé la veille, et où nous reçûmes un accueil qui nous dédommagea de nos fatigues.

Le grand S. Bernard est le point le plus élevé qui ait été habité dans l'ancien monde; il est à 2275 mètres au-dessus de la mer.

Tout le monde sait que les moines hospitaliers, amis de l'humanité, avaient dressé des chiens d'une taille énorme, pour aller à la quête de ceux que le froid pouvait avoir saisi. On a imprimé et répété que ces chiens n'existaient plus; ce qui est de toute fausseté. J'en vis plusieurs, et il y en avait deux dans le chemin qui caressaient les passans. Un militaire a tué, il y a quelque tems, celui qui était le mieux dressé, le plus habile à trouver les individus de notre espèce égarés et couverts de neige, et à les sauver; c'est aussi pour cela que les religieux le regrettent amèrement.

A quelque distance du couvent, et dans la route que nous avions parcourue, est un petit bâtiment que nous n'avions pas remarqué; c'est l'hôpital. Il y a toujours quelques provisions pour les voyageurs égarés.

Le couvent est très-ancien, et ses habitans eurent toujours le même but qui anime les religieux actuels. L'hospice chrétien a succédé à un temple dédié à Jupiter, dont les prêtres exerçaient, dit-on, la même hospitalité envers les passagers; ainsi cette vertu est de tous les climats, de toutes les religions. On trouve encore quelques ruines de ce temple à un quart de lieue du couvent.

Les moines du S. Bernard sont de l'ordre de St. Augustin. Plusieurs écrivains, trompés par le nom que porte le couvent, les faisaient de l'ordre de St. Bernard; c'est peu intéressant; mais quand le voyageur manque d'exactitude sur des objets de peu d'importance, on peut ensuite suspecter

sa véracité sur ceux qui méritent plus d'attention.

Je n'ai fait que répéter ce que m'ont dit les bons religieux; ils sont entrés avec moi dans beaucoup de détails; leur modestie a cédé à mon importunité. Je provoquais leurs récits sur leurs excursions pour sauver leurs semblables. Je les voyais, précédés de leurs chiens intelligens, se frayer un sentier dans la neige, luttant contre le vent, la gelée, ayant à craindre à chaque instant de tomber dans quelque précipice; l'air vif et piquant leur donnait des forces; le désir d'être utile à l'humanité entretenait leur courage. Je les voyais s'avancer, trébucher, glisser, tomber, se relever pour continuer l'honorable mission dont ils s'étaient chargés volontairement.

Il y avait deux ans que l'un d'eux, guidé par son chien, avait sauvé un jeune homme égaré dans ces lieux. Le religieux l'apperçut presqu'entièrement ense-

veli dans la neige; il était parvenu à ce dernier degré de froid où l'on est saisi d'un sommeil léthargique qui précède celui de la mort. Le moine l'appelle, mais en vain; sa langue était immobile; les traits de son visage étaient glacés, ses membres engourdis. Le libérateur lui procure tous les secours qui dépendaient de lui; il le secoue, l'agite, lui frotte les mains avec de la neige, le réchauffe de son haleine, rappele sur ses lèvres gelées le soufle prêt à disparaître, ranime la chaleur sur le point de s'éteindre, et réussit enfin à lui rendre l'usage de ses organes. Quand le jeune homme eût ouvert les yeux, quand sa langue se fût déliée; « je » vous dois la vie, s'écria-t-il, ce serait » un bienfait pour un autre, mais pour » moi ! »..... Arrivé au couvent, où tous les secours lui furent prodigués, il leur confia ses peines; il était Français; il se plaignait de sa patrie avec amertume. L'excès de l'infortune aigrit l'ame, surtout quand on est à cette époque où l'imagination

magination est vive et prompte à s'exhalter. Ce jeune homme, froissé dans la société, et victime des préjugés du tems, avait été sur le point de leur être sacrifié. Il passa en Piémont, et les religieux n'en ont plus entendu parler depuis.

CHAPITRE XIV.

Du St. Bernard à la Cité d'Aost.

Tempora mutantur et nos mutamur in illis.

Les tems changent, et nous changeons avec eux.

Le père Jérôme s'était pourvu à son départ de Genève, de quelques ouvrages d'une nature à lui donner des lumières sur le pays que nous devions parcourir. Tous les auteurs nous promettaient (1) le plus beau spectacle dont il fut possible de jouir, quand nous descendrions de

(1) Entr'autres le compilateur, auteur de l'ouvrage intitulé *le Guide du voyageur en Suisse*, qui nous place des orangers dans un pays, où pendant plus de quinze lieues de terrein, le melèse et le pin croissent exclusivement !

l'autre côté des Alpes ; de manière qu'arrivés au haut de Saint-Bernard, nous nous faisions une fête de voir un pays délicieux, et.... pendant plus de quinze lieues on ne trouve que les melèses et les sapins! un des bons religieux du Saint-Bernard, à qui nous témoignâmes notre empressement de voir cette Italie, dont nous avions une si haute idée, nous tira de notre erreur, en nous disant que pendant quelques jours encore, nous aurions à peu près devant nous les mêmes points de vue que nous avions eu avant d'arriver au Saint-Bernard. Nous entretenant de l'Italie, il nous parla en homme qui n'avait pas toujours été dans un couvent entouré de neige. « Quiconque aime encore les arts, » nous dit-il, (et sur-tout un jeune hom- » me), ne peut se défendre d'un certain » enthousiasme, en songeant à cette partie » de l'Europe, l'objet de l'envie de tous » les peuples. Elle présente, à l'observa- » teur, un spectacle unique. C'est le sort » des nations, de croître, de parvenir à

» un certain point de grandeur, de dé-
» choire et disparaître en suite. L'Italie
» a subi cette commune loi, puisqu'aucun
» peuple n'en est exempt; mais elle a,
» par une exception rare, brillé deux
» fois. Après avoir donné des lois au monde
» entier, les Romains sont devenus à leur
» tour, la proie des barbares qui s'y sont
» établis, et en changeant de climats, ont
» aussi changé de mœurs, de coutumes,
» et après une succession de siècles, ont
» porté l'Italie à un nouveau point de
» gloire. L'amour de la patrie, celui des
» conquêtes, les vertus guerrières, les
» talents qui font le poëte et l'orateur,
» furent la cause de l'élévation de l'Italie
» ancienne. Celle de la moderne Italie,
» est due à l'amour des arts, poussé
» jusqu'au dernier dégré. La gloire est
» le seul but auquel tendirent et parvin-
» rent les Romains; le bonheur, si l'on
» peut donner ce nom à tout ce qui rend
» la vie agréable et douce, semble avoir
» été le but que se sont proposé les Ita-

» lien..... Quel sort est réservé à cette » belle partie de l'Europe, ajouta tristement le bon père; je l'ignore : mais » elle a, deux fois, parcouru un cercle » brillant ».

Ce bon père, aussi aimable qu'instruit, fait pour le monde où il avait vécu, s'en était retiré dégoûté du spectacle que lui avait offert la société. Il s'était réfugié dans un couvent presqu'inaccessible aux passions des hommes.

C'est-là, c'est dans cet asyle de la vertu qu'on doit aussi déposer les restes précieux de celui qui, exempt d'ambition et d'envie, consacra ses jours à défendre sa patrie, et mourut pour elle à la fleur de l'âge. Près de sa tombe, habiteront des hommes de mœurs douces : elle ne sera point foulée par le curieux et l'importun. Ses cendres reposeront au milieu des vertus hospitalières, et quoiqu'environnées de glaçons et d'éternels frimats, elles seront réchauffées par la bienveillance et l'humanité.

Nous avions eu en montant le Saint-Bernard, du côté de la France, un froid sec; nous eûmes de l'autre côté un pluie abondante qui, se glaçant en touchant la terre, ajoutait encore au danger de la rapidité de la pente, et rendait le sentier glissant et trés-dangéreux; outre qu'il est extrêmement étroit, c'est que l'éclat éblouissant de la neige, fatiguait la vue à un point qu'on pouvait à peine distinguer l'endroit où l'on posait le pied. Un grand nombre de militaires, pour abréger l'espace, confiaient leur existence aux amas de neige qui comblaient les précipices, et se laissant glisser en bas, évitaient le détour; je tremblais en les voyant. Si la neige n'eût offert qu'une surface fragile, si la base échauffée, eût été prête à se fondre, si les monceaux eussent écroulés sous le poids, que d'hommes engloutis! que de familles en pleurs!

A ce passage du Saint-Bernard, et peut-être encore plus, à celui de la montagne du fort de Bard, j'ai re-

marqué que les Français étaient le seul peuple au monde capable de tenter une pareille entreprise, et bien plutôt excités qu'intimidés par les difficultés qu'elle présentait. On a, avec raison, admiré la course de notre armée : mais il faut en avoir été témoin pour la juger et l'admirer comme elle mérite de l'être. Si je n'eusse point fait ce voyage, j'aurais comparé le Saint-Bernard ou la montagne de Bard, aux buttes de mon pays, comme sans doute le parisien qui, comme tous les hommes, ne doit juger que par comparaison, aura, au récit des monts franchis par ses défenseurs, regardé Mont-Martre ou le Valérien, sur lesquels il aura été se promener dans le sentier le plus escarpé, en plaignant beaucoup nos soldats. Je prétends que l'on ne peut sans avoir été dans les hautes montagnes, telles que quelques-unes de celles de l'Auvergne, se faire une idée bien juste des difficultés rencontrées par nos militaires, encore faut-il ajouter des che-

vaux, des mulets, et tout le désordre d'une marche précipitée.

On descend rapidement l'espace de plusieurs lieues, ayant d'un côté des précipices, et de l'autre des montagnes élevées. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à *Saint-Remy*, village dans une gorge étroite où nous ne fîmes que passer, parce qu'il fallait aller jusqu'à *Etrouble*, à trois lieues d'Aost, et à sept du *Saint-Bernard*.

Le 28, après avoir traversé des gorges, des défiles étroits, passé des ponts, jettés sur des ravins, nous appercûmes, au bout de trois lieues, la cité d'Aost, située entre des montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de neige : c'est-là que le pays devient plus fertile : le sapin et le melèse ne dominent plus autant, les noyers et l'ormeau commencent à les remplacer: mais j'ai été loin d'éprouver le même enthousiasme qui a transporté l'auteur de

la description des Alpes (1) à la vue de la vallée. J'avoue que plus je me la rappelle, moins je trouve qu'elle mérite l'éloge qu'il en a fait.

Aost, (*augusta prætoria*) est une petite ville assez bien bâtie, et qui a d'autant plus de prix pour celui qui vient de France, que pendant l'espace de trentre lieues, il n'a trouvé que des bourgs ou des villages. Elle est traversée par la *Doria Baltea*, qui n'est qu'un torrent dans cette ville.

Elle offre à l'amateur de l'antiquité un arc de triomphe, qu'on croit avoir été bâti pour Auguste, les restes d'un cirque et une muraille de ville construite du tems des Romains. Mon *Ciceron* (M. Ansermin, dont il me tarde de parler.)

---

(1) M. Bourrit dont je dirai un mot à mon retour à Genève. J'avertis d'avance que c'est de l'homme et non point de ses ouvrages que je parlerai. Je rendrai seulement compte de la visite que je lui ai faite.

croit que ceux qui ont élevé ce mur, ont commencé par faire une espéce d'encaissement en pierres-de-taille, au milieu desquelles on jettait du mortier, du gravier, des cailloux.... etc. A l'inspection de cet ouvrage, j'ai trouvé que cette opinion n'est pas dénuée de fondemens.

Les Salaces, car *Augusta pretoria* fut aussi *Augusta salacorum*, ont été maîtres d'Aost et du pays. On les dit ensevelis dans des souterrains où l'on fit couler l'eau du Buttier et de la Doire pour les submerger. On les dit..... mais chaque peuple a ses fables, et je suis pressé de parler de la réception que nous avons eue à Aost. Je ne puis différer plus long-tems de faire connaître, et de recommander à mes compatriotes, monsieur Ansermin, l'avocat, dont l'accueil obligeant, l'honnêteté, la franchisse méritent l'expression de la reconnaissance ; les vertus hospitalières, semées ça et là sur ce globe, n'ont point oublié de visiter sa demeure ouverte aux Français. Là, comme dans tant de maisons,

on ne lit point, on n'examine pas le *billet de logement*, on ne cherche pas des prétextes de refus : les portes s'ouvrent, on est admis au sein de la famille, et sur toutes les physionomies, se lit l'expression du plaisir qu'on leur fait.... et dont il ne faut pas abuser.

S'il existe, comme j'aime à le croire, un être qui bénit l'homme, aimant ses semblable ; si l'augmentation des familles est la récompense des vertus, monsieur Ansermin n'a point été oublié *là-haut* : il a vu cinq générations de son père, qui faisaient le nombre presqu'incroyable de deux cent soixante et quinze individus. Sa mère a eu vingt-quatre enfans ; quatre de ses sœurs, vingt ; et sa femme a eu douze garçons et onze filles.

Il y a dans la vallée d'Aost des usages qui nous parurent singuliers : entr'autres celui qui empêche les filles de manger à la table de leur famille, quand il y a des étrangers. Nous forcâmes monsieur

Ansermin de violer cet usage en notre faveur, et aux excuses qu'il nous fit, nous aurions pu croire que, dans ses idées, c'était nous mortifier que de faire participer ces demoiselles aux mêmes repas que nous. Malgré nos instances elles se levèrent au dessert, et furent vaquer aux soins du ménage. Elles ne mangèrent, pendant le dîner, que de ce pain d'avoine dont j'ai parlé, et dans les familles les plus aisées on cuit deux fois par an, pour les filles de la maison, qui ne se nourrissent que de cette pâte mal-saine : aussi les femmes ne sont-elles rien moins que belles à Aost : on y trouve encore un grand nombre de Crétins, et c'est-là que j'ai vu le plus difforme de tous.

La ligne de démarcation est, dans ce pays, trop marquée entre la *roture* et la *noblesse.* Quand on parle d'un individu de cette dernière classe, il semble qu'on soit chez les négres, qu'on entretient de leurs *fétiches.* Le costume des nobles est différent de celui des autres, à qui même

il est interdit, quelle que soit leur fortune. Ce n'est que ridicule : mais il est permis d'être sensibles aux mauvais traitemens, aux dédains, au mépris. La majeure partie de la noblesse avait, à notre arrivée, fui avec les Autrichiens, et personne n'a inquiété ceux qui ne les ont point accompagnés. Un noble est comme un autre homme : il est à plaindre, il est malheureux s'il est exigeant : on peut lui refuser ce qu'on ne croit pas devoir lui rendre; mais le tourmenter, parce que les carcasses de ses ancêtres reposent dans un caveau, parce qu'il a des parchemins à demi-pourris de vétusté, et que personne ne peut lire, parce qu'il est fils de son père, parce qu'il prétend avoir le droit de ne rien faire (1). C'est une folie dont, j'espère, nous sommes revenus depuis

(1) En Espagne, un *hidalgo* (ils se prétendent plus anciens que le déluge) se croirait deshonoré s'il passait un jour dans l'année sans être assis sur le seuil de la porte, au soleil, à gratter son noble cuir.

long-tems, et pour toujours. Il faut les laisser mourir de faim, si tel est leur bon plaisir. C'est un animal tout particulier qu'un noble, quand il est ridicule : mais dans le pays où cette classe existe, quand l'un d'eux oublie ce qu'il pourrait être, quand au lieu de songer à faire monter les autres jusqu'à lui, il descend jusqu'à eux, et se mêle avec tout le monde, on doit lui en savoir gré, honorer son mérite, s'il en a, et le dédommager d'autant plus du sacrifice qu'il fait, que c'est celui de son amour-propre, et que chacun en a sa petite dose.

En me promenant un matin avec mon hôte, nous entendîmes à plusieurs reprises *le voila! le voila!* et nous *le* vîmes en effet: il est peut-être assez bizarre de *l'*appercevoir pour la première fois à Aost, quand on a eu la liberté de *le* voir à Paris, *il* venait de passer le Saint-Bernard: son teint était échauffé, il n'avait point la pâleur que *lui* ont donnée tous les

peintres et faiseurs de portraits. *Il* avait l'air affable, saluait tout le monde.— *Il* fut reçu avec enthousiasme. Je me tus, je *l'*examinai, je me rappellai ce que m'avait dit le vieillard du Jura et j'espérai.....

CHAPITRE XV.

D'Aost à Ivrée.

Memoria beneficiorum fragilis.....

SENEC.

Le patron était à l'avant-garde, aux côtés du brave général Lasnes, non loin de Watrin, et comme eux souvent exposé aux canons, aux balles. En le voyant partir, nous l'avions recommandé aux dieux tutélaires de mon pays : l'ennemi avait fui, et s'était jetté dans le fort de Bard, où il arrêtait l'armée. Sachant qu'on était campé près de ce fort, nous nous mîmes en route le 2 prairial. On continue toujours de voyager entre deux chaînes de montagnes. Nous arrivâmes à Chatillon, situé dans la position la plus pittoresque : un pont très-élevé, bien

plus

plus hardi encore que celui de Saint-Maurice, est jetté sur un torrent, d'autres tombent à droite, et tous semblent s'engloutir dans un ravin profond. Le haut des monts est encore couvert de neige; mais graduellement le sapin disparaît, pour faire place aux arbres fruitiers. Le vallon est très-fertile : l'herbe y couvre le terrein ombragé par des noyers. Tout autour de Châtillon sont, dans la gorge, sur le bord de la Doire, des rochers grisâtres, et une multitude de rocs que, de loin on prendrait pour des habitations abandonnées.

Nous trouvâmes un gîte chez le curé de Saint-Vincent, du petit nombre de ceux qui, nous rendant plus de justice, n'avaient pas accompagné les Autrichiens dans leur fuite. Ce pasteur nous parut avoir les vertus de son état, et malgré la guerre, il partage avec les pauvres de sa paroisse, le modique revenu de son bénéfice. Les fonctions d'un curé sont peut-être les plus belles, les plus hono,

rables, quand celui qui les exerce est sage et pieux. Le pauvre ne s'en retourne jamais les mains vuides, et l'affligé retrouve au presbytère, et remporte chez lui la paix du cœur ou les consolations dont il avait besoin.

Les montagnes se rapprochent les unes des autres, à un tel point qu'il n'y a d'espace que pour la rivière qui semble même s'être creusé un passage entre des rochers. Il a fallu en couper une partie pour y pratiquer le chemin (1). Ce sont les Ducs de Savoie qui ont fait exécuter ce long et pénible travail : quand il a été achevé, on a gravé sur le roc l'inscription suivante : je la rapporte telle

---

(1) « Sous le rocher, au bord de la Doire, est le » village de *Mont-Jovet*, qui a donné son nom au che» min taillé de main d'homme dans le roc vif, à une » hauteur considérable de la rivière ». Cet ouvrage est admirable, (dit M. de S... dans son *Voyage dans les Alpes*).

qu'elle existe actuellement ; la voici :

. . . . . .

. . . . . .

Intentatam Romanis viam
Per aspera montis jovis juga
Ad faciliorem commerciorum
Et thermarum usum
Magnis impensis patefactam
Augustani
Perfecerunt A. 1771.

Comme l'on voit, les deux premières lignes sont effacées : elles transmettaient à la postérité les noms des Ducs de Savoie qui avaient entrepris cette route. L'homme est un animal ingrat. Parce qu'un de ses semblables était, par la fortune, placé à la tête d'un peuple, et portait ce titre, *Roi*; nous effaçons l'inscription qui rappellait le souvenir du bien qu'il a fait. Pourquoi ne pas honorer la mémoire de ceux qui furent utiles à leur pays, quel

que soit le rang qu'ils ayent occupé dans la société ? Le malheureux qui porta sur ce rocher l'instrument destructeur, oublia donc que, sans ce passage, toutes les communications seraient interceptées ? Dans son système, il incendierait donc Versailles, le Louvre, Sarre-Louis et mille autres Villes construites par des rois ?

Le quartier-général était à Verrex, assez grand village. Comme il y avait en outre une infinité de troupes, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à la vue du fort de Bard.

Qu'on se figure une gorge de montagnes inaccessibles, rapprochées au point de ne laisser d'espace que pour un chemin étroit, un très-petit bourg, une rivière rapide ; qu'on ajoute au milieu un roc escarpé, terminé par un fort, dans lequel on peut supposer trois à quatre cents Autrichiens, munis de provisions de toute espèce ; qu'on se représente enfin tout autour, des Français ayant *suspendu*,

pour ainsi dire, entre ciel et terre quelques pièces de canon, dont semblent se moquer les assiégés; un peu plus loin des milliers d'hommes campés le long de la rivière, attendant avec impatience le moment où le passage leur sera ouvert, se voyant, si le siège continue, s'il n'est aucun moyen de pénétrer plus avant, à la veille de mourir de faim, puisqu'ils n'ont derrière eux qu'un pays dévasté et des montagnes, et l'on aura quelqu'idée du fort de Bard, et de la position des Français. (1)

Dans l'angle de deux montagnes, à la chûte d'un torrent, près le village d'Arnax, nous établîmes notre *demeure*: c'est-à-dire un lit de paille, d'abord, étendu sous un arbre, ensuite dans une grange

(1) Les rochers escarpés sur lesquels ce fort est construit, ne permettaient pas de tenter l'escalade. On trouve une description assez exacte de ce fort, dans les campagnes de Maillebois, par M. de Pesay.

D'après un ordre du Ier. Consul, on a, dans le mois de messidor, fait sauter le fort de Bard.

à moitié découverte, et qui par un hazard heureux, était inoccupée. Chaque jour le Patron rodait autour du fort, et s'occupait la nuit des moyens de le prendre ; mais la nature avait fait tous les frais de la défense. Enfin, après quelques jours d'une attente cruelle, après un assaut inutile, on découvre qu'il est possible, *à des Français*, de passer par la montagne opposée au fort : je dis à des *Français* ; car je doute qu'aucune autre nation eût seulement tenté de franchir un mont embarrasé d'arbres, de rochers, et dont le flanc était exposé au feu de l'ennemi. Il était dans quelques endroits, tellement rapide, que si l'on s'arrêtait, on se sentait entrainé vers le bas. Des ingénieurs adoucirent la pente là où l'on pouvait le faire ; firent abattre des arbres pour joindre l'un à l'autre des rochers séparés, et diminuèrent un peu les difficultés du passage. (1) Nous pas-

(1) C'est ici le cas de faire remarquer ce qu'ont, à cette époque, publié quelques journaux. Il était, pour

sâmes avec un régiment de cavalerie : j'ai vu des chevaux glisser l'espace de quelques toises, et retenus par l'inégalité du roc, remonter de nouveau. Très-peu tombèrent dans les précipices.

La route est toujours tracée entre des montagnes. *Saint-Martin*, sur un chemin pavé, et toujours glissant, est un bourg bâti entre deux rochers : c'est le dernier village de la vallée d'*Aost*.

A *Monte-Stretto*, on sort tout à fait du défilé : là, finissent les montagnes ; là, commencent ces belles plaines d'Italie, où notre imagination avait gratuitement, et je ne sais sur quel fondement, placé des orangers au lieu d'ormes et de peupliers

---

ainsi dire, impossible d'exagérer les difficultés de cette entre ; mais au lieu de les détailler, ils ont dit qu'on avait *élevé des murs pour empêcher de voir les précipices et d'y tomber ; construit des ponts*, etc. de manière que, d'après cela, ils rendent presque facile ce qui ne l'était pas, et donnent toute la gloire aux ingénieurs.

que nous y trouvâmes; là enfin, l'on ne se voit plus entouré d'un cercle de montagnes, qui bornent l'horizon, et dont la neige attriste, et fatigue la vue. L'on n'apperçoit des collines qu'à un très-grand éloignement.

Ivrée était, à notre arrivée, remplie de troupes françaises, qui ne faisaient que d'y entrer après en avoir chassé les Autrichiens. C'est une ville qui n'a rien d'intéressant; sur-tout au moment où, par le sort de la guerre, elle change de maîtres. Nous devions remarquer les effets de ce terrible fléau, sur notre route jusqu'à *Milan*. Ces villages magnifiques de l'Italie, étaient presque tous dépeuplés: soit qu'ils eussent été forcés par les Autrichiens, soit qu'ils craignissent notre retour, les habitants avaient abandonné leurs demeures: d'autres s'y tenaient renfermés, et ne répondant point lorsqu'on heurtait à leur porte, nous refusaient impitoyablement les alimens que nous voulions leur acheter.

A *Ivrée* et plus loin encore dans le pays, on fait usage d'une vaisselle de cuivre, qui laisse au doigts et dans la bouche, une odeur désagréable, et qui doit être malsaine. Dans les maisons les plus aisées, la cuisine est extrêmement mauvaise, les mets sont servis à moitié crus et entièrement fades ou surchargés d'épices.

Le long des chemins on voit des vignes, dont on entrelace les branches dans l'air; cela forme des espèces de tonnelles, sous lesquelles on fait croître d'autres productions.

CHAPITRE XVI.

D'Ivrée à Milan.

Le Décalogue italien.

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.
HORAT.

QUOIQUE la manière d'employer le tems ne soit pas probablement meilleure en Italie que dans les autres pays, celle de le diviser est différente. « A chaque demi-» heure, il sonne l'heure, disait naïve-» ment un militaire, à côté de qui je me trouvais. » L'horloge rappelle très-souvent à la vérité, l'heure de la vie. J'imagine que, comme le milieu du jour ne se trouve point à la douzième, mais à la quatorzième heure ou à deux heures, cet

usage de compter pourrait avoir donné lieu au proverbe, *il cherche midi à quatorze heures.* Si je livrais l'examen de cette *importante discussion* à tous ceux qui font cette recherche, (c'est-à-dire à ceux qui prennent un détour pour arriver à leur but) je crois que je soumettrais la question à un tribunal composé d'un nombre de membres très-considérable. Quoiqu'il en soit, mettons-nous en route, et à travers des champs coupés dans tous les sens par une multitude de rigoles, pour arroser des plantations de ris, arrivons à *Verceil* et de-là à *Novarre*, chez le Chanoine Cast..... qui nous reçoit assez adroitement pour ne pas trouver des ennemis dans les nouveaux maîtres de l'Italie, ni dans ceux qui venaient de quitter la ville qu'il habitait. C'est dire assez qu'on ne pouvait ni se louer ni se plaindre de lui. Dieu lui fasse paix ainsi qu'à tous les caffards en robe noire que j'ai trouvé dans ce pays! quant à moi, je l'avouerai franchement, je n'aime point un homme

qui nage entre deux eaux. En passant à Verceil, nous lûmes sur le portail d'une église, ce mot écrit en lettres d'or, *Adsit*: mot profond qui dit tout pour les uns, rien pour les autres; qui exprime tout à la fois un souhait, un doute, une prière, et qui est susceptible de mille interprétations auxquelles ne pensa probablement jamais l'auteur de cette laconique inscription. On s'arrête machinalement après l'avoir lue: on pense, on rêve, et l'on répète *Adsit*.

Nous sommes donc à *Novarre*, où nous lûmes un *cours de morale*, dont je veux faire part au lecteur, persuadé qu'il y trouvera son profit tout comme moi.

Je savais qu'il y avait plusieurs manières d'enseigner la *science des mœurs*, et autant de traités en forme; mais il en est une à *Novarre* à laquelle, je l'avoue, je ne pensais guères. Elle est *honnête*, *décente*, toute nouvelle. Un écrivain l'a très-bien remarqué; l'homme était vertueux avant qu'il eût appris ce que c'était que vertu,

et *Léonidas était mort pour son pays avant qu'on eût défini l'amour de la patrie.* Il en est de même des vices : la chaste Lucrèce n'existait plus avant qu'on eût fait des lois contre le viol.

En Italie, ou du moins à *Novarre*, on vous enseigne à faire l'action avant de vous défendre de la commettre : c'est bien à peu-près, je crois, ce qu'on peut conclure du fait suivant.

Je me promenais sous les arcades des rues du centre de la ville, où les marchands étalent ce qu'ils ont à vendre : la coëffeuse, ses rubans, ses joujoux, ses pompons ; la bijoutière, ses bagatelles qu'un souffle ternit ; le libraire, ses gravures et ses livres. Remarquant un assortiment de gravures, je m'arrêtai : la première qui frappe mes regards, représentait un homme et une femme qui tentaient de parvenir au même but, mais d'une autre manière, que *Deucalion* et *Pyrrha*. Pas de mystère : aucun voile : on ne donnait rien à deviner, et l'imagination

n'avait aucun pas à faire — au bas était écrit,

Adultère point ne sera de fait ni de consentement.

L'expression des physionomies, et le *jeu* des acteurs prouvaient qu'ils étaient l'un et l'autre.

Une seconde gravure représentait un homme d'une figure épouvantable; ses cheveux étaient dressés sur sa tête; sa bouche ouverte, il en sortait deux ou trois légendes, sur lesquelles on lisait des imprécations et des mots grossiers, que le respect que je dois au lecteur, m'empêche de répéter — au bas était écrit,

Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.

Certains mots exprimaient d'une manière très-ingénieuse le *autre chose*, et l'interprétation donnée au législateur des juifs était d'une énergie qu'on chercherait vainement dans l'hébreu.

La troisième gravure représentait un voleur impuni, heureux ou du moins content, et celui qui avait dérobé avait l'air si niais, qu'en le voyant on ne pouvait s'empêcher de rire à ses dépens. Il est inutile, je pense, de dire le commandement qu'on lisait au bas de la gravure.

Je ne puis parler en détail de la gravure sur laquelle était écrit,

Luxurieux point ne seras.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'en honneur je ne connaissais point cette manière d'être *luxurieux*, et je doute que, dans les quatre-vingt-seize *interprétations* données à ce Saint-Commandement, par le *pieux Arétin*, on trouve celle offerte par le peintre ou le graveur.

» Juste ciel! quelle morale, me disait » le père Jérôme indigné, et leurs prêtres » promènent leurs regards sur ces sales » gravures, et ils souffrent que les yeux » des jeunes gens se repaissent de pareils » tableaux!

Le nombre des prêtres qu'on rencontre à *Novarre* est étonnant. J'ai vu avec plaisir que nos soldats les regardaient sans leur rien dire : il y avait long-tems qu'ils en avaient vus, et je puis assurer qu'ils ont dû bien se dédommager.

Autant un bon prêtre est respectable à mes yeux, autant celui qui ne l'est pas, me paraît méprisable et dangereux.

Pendant que nous faisions, le père Jérôme et moi, *un cours de morale*; nos troupes passaient le Tesin. Nous nous mîmes en route pour *Milan*, le 10 prairial. Nous passâmes par plusieurs bourgs bien bâtis. A juger par l'extérieur des temples de l'Italie, dieu est bien logé, et je souhaite pour les Italiens, que le culte qu'ils rendent à la divinité, soit aussi sincère que leurs églises sont belles.

A *Corbetta*, est un château appartenant au comte de *Brintani*. Je n'ai de ma vie apperçu de bosquets taillés avec autant d'art : ils forment des arcades, des statues, des grouppes. La nature qui se joue de l'art,

l'art, a bien produit quelquefois des irrégularités, mais la main de l'homme s'y fait toujours remarquer, et rien n'égale l'ennui que l'on éprouve au milieu de ces charmilles, qui représentent une place publique.

De *Corbetta* à *Milan* la route est bordée d'arbres et de prairies, dont la verdure, sans cesse entretenue par des ruisseaux, avait d'autant plus d'attrait pour nous, que nous avions encore, pour ainsi dire, les Alpes devant les yeux. Nous arrivâmes enfin le 15 prairial à Milan, Ville que sa grandeur et sa population ont fait respecter des deux nations qui s'en sont emparées tour-à-tour.

CHAPITRE XVII.

MILAN.

Ingenium velox, sermo promptus.

MILAN a été, pour les Français, un second Paris. Trouver en effet sur son chemin une ville grande, belle, peuplée, où s'offrent quelques-uns des plaisirs de la capitale, n'est-ce pas un dédommagement aux nombreuses privations auxquelles on a été exposé depuis l'extrémité du lac de Genève? Milan avait d'autant plus de prix pour nous, que nous avions encore devant les yeux, la dégoûtaute figure du Crétin, et les goîtres hideux des *Val-d'Aostiennes.*

Les Italiens appellent, avec raison cette ville, *Milano la grande;* c'est en effet une des plus grandes que j'aie vues. Je n'y

ai pas remarqué la même affluence ni le même mouvement qu'on observe à Paris.

« Que pensez-vous de Milan, dis-je » au père Jérôme, que je n'avais pas » vu depuis ving-quatre heures ? » — « Si » je vous en parlais aujourd'hui, me ré- » pondit-il, ce serait en homme qui le » voit à travers le prisme du plaisir, et » les regrets pourraient ensuite me rendre » injuste ; ..... ainsi attendons quelque » tems ».

Assez d'autres ont parlé de la cathédrale, revêtue extérieurement d'un marbre taillé avec toute la perfection imaginable, du Saint écorché (1), des tableaux, des galeries : faisons quelques réflexions sur le caractère italien, et quelques usages qu'on trouve à Milan. J'étais d'abord édi-

(1) C'est une statue qui représente un saint que l'on vient de dépouiller. Tous les muscles et les nerfs paraissent, ainsi que les convulsions de la douleur. On souffre en regardant ce saint, et l'on éprouve une impression désagréable.

fié de ne pas rencontrer dans les rues, ce qui s'offre à Paris à chaque pas que l'on fait; j'allais noter Milan sur mes tablettes, d'une manière avantageuse, lorsque les informations que j'ai prises m'ont tiré de l'erreur où j'étais, et ont dissipé toute l'illusion. Le résultat d'un examen plus sérieux est qu'à Paris un sexe seul s'avilit publiquement, et qu'à Milan tous les deux contribuent à déshonorer l'espèce humaine. — En deux mots, l'un va à la découverte et ramène à l'autre le gibier.

Nous sommes un peu plus aimés à Milan que dans le reste de l'Italie, où, malgré ce qu'en ont dit les journaux, nous ne le sommes nullement. Je crois bien que la principale cause vient des maximes révolutionnaires propagées par certains missionnaires, dont le but semblait être de dissoudre la société; mais je suis vrai, et je dirai donc franchement qu'avant notre révolution il existait, je crois, une antipathie contre nous en Italie. Les Italiens, outre leurs défauts particuliers, ont ceux

des Français, quelques-uns de leurs vices aimables, peu de leurs bonnes qualités, et encore moins de leurs vertus. Il résulte de cela que les premiers sont jaloux des seconds; de la jalousie à la haine le pas est glissant; ou peut-être même l'une est-elle la suite de l'autre. Les Italiens sont faux en général; ils ne peuvent pas être autrement. Il en sera toujours ainsi d'un peuple qui ne se gouverne point par lui-même, mais qui est toujours la propriété d'un autre; d'un peuple dont les devoirs et les penchans sont sans cesse en contradiction; d'un peuple enfin soumis à une religion trop sévère pour lui, et qui lui interdit tous les plaisirs, pendant que la nature et la chaleur de son climat les lui rendent presque nécessaires.

Nous avons eu, dans nos crises révolutionnaires, une intolérance condamnable et ridicule même, si les résultats n'en avaient pas été aussi désastreux. Voici deux traits qui prouvent que l'homme est par-tout le même; l'un est d'une puéri-

lité risible, l'autre d'une injustice criante.

Lorsque nous abandonnâmes Milan et les autres villes de l'Italie, le gouvernement autrichien, qui remplaça celui que s'étaient momentanément donné les Italiens, crût apparemment qu'il fallait persécuter ceux à qui ils avaient, et avec raison, fait un crime d'avoir été des persécuteurs. C'est assez ordinairement la marche de l'esprit humain ; nous blâmons une chose, et nous la faisons quand l'occasion se présente.

Il y avait, dans une rue de Milan, un pauvre perroquet, dont tout le savoir consistait à répéter souvent *vive la nation, vivent les Français.* L'éducation qu'il avait reçue s'était bornée là, et assurément ce n'était pas sa faute; et si tous ceux qui n'en savent pas plus long et ne réfléchissent pas plus que le malheureux perroquet, éprouvaient le même sort, il y aurait bien des gens à plaindre. Le langage de cet oiseau déplut à ceux qui n'aiment pas les Français ; grande rumeur. Que

faire ? On ne pouvait raisonnablement violer la propriété du maître de l'oiseau. L'embarras était grand ; on s'avisa d'un moyen qui mit fin à tous les débats, ce fut de s'adresser à la justice ; et des commissaires, accompagnés de *gens du roi* ou de l'empereur, se firent ouvrir la maison et immolèrent le perroquet *à la vindicte publique.* Ce fait m'a été confirmé par tant de personnes à Milan, qu'à moins de douter de tout, j'ai été obligé de le croire.

En voici un autre. Monsieur G..... r, libraire de *Lausanne*, fixé à *Milan* depuis quelques années, possédait un magasin de livres considérable. Il avait assez raisonnablement imaginé qu'il pouvait mettre en vente tout ce qui était du ressort de la librairie. Ouvrages anciens, modernes, auteurs Anglais ou Français, Allemands ou Italiens, se trouvaient dans sa boutique. A la sortie des Français on fit subir à M. G. un long interrogatoire, à la suite duquel on procéda à une visite dans ses magasins, et l'on confisqua tous les ouvrages

qui portaient en date l'une des années de de l'ère nouvelle admise en France. On ne consulta point la nature des ouvrages; tout fut enlevé; les bons, les mauvais, les médiocres. Je tiens ce fait et le précédent du libraire dépouillé d'une partie de son bien. Si, à notre arrivé à *Milan*, nous avions pris à notre tour à M. G.... tous les livres à l'ancien style, le pauvre libraire aurait pu partir pour *Lausanne* sans le moindre embarras sur le contenu de sa boutique.

CHAPITRE XVIII.

PAVIE.

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit.
OVIDE.

PAVIE ! quels souvenirs à ce nom se présentent en foule à l'imagination du Français ! Que d'évènemens affligeans lui rappelle ce théâtre tant de fois teint du sang de ses compatriotes ! un roi brave et loyal fait prisonnier, une bataille perdue, des milliers de Français sacrifiés ; et des siècles après le pillage de la ville nécessité par les circonstances, commandé par les lois de la guerre.

Nous ne sommes pas aimés à *Pavie*, et cela pour plus d'une raison. Les Allemands et les Français se sont toujours disputés ce pays, et quoi qu'il ne dût pas plus appartenir

aux premiers qu'aux seconds, cependant comme ils en ont été maîtres plus longtems que nous, les habitans nous regardent comme des usurpateurs. Il serait à souhaiter que les peuples de ces contrées fussent indépendans et sussent se gouverner.

Quoi qu'il me répugne de dénoncer un fait, qui donnera peut-être une idée de la patience italienne quand il est question de vengeance, la vérité cependant m'oblige à faire connaître un monument qui attestera combien ce peuple aime à nourrir les passions haîneuses. Il y a, près des remparts de *Pavie*, une chappelle vulgairement connue sous la dénomination de *Chappelle des morts*. On traverse un cloître, une église, avant d'y arriver. Je ne saurais rendre l'expression des sentimens douloureux qu'on éprouve à la vue d'un monument pareil. Il consiste en deux voûtes opposées l'une à l'autre, et tapissées d'ossemens arrangés avec tant d'art que les couleurs y sont combinées; c'est absolu-

ment comme un ouvrage de marqueterie, d'un nouveau genre à la vérité. Çà et là, mais cependant assez uniformément, sont dessinées des figures bizarres; sur le pavé qui est d'os pareillement, sont quelques pyramides de même matière. La hideuse tête de mort n'a point été oubliée; des inscriptions, tirées de l'écriture sainte et analogues au lieu, sont sur les portes; l'autel est encore d'ossemens. A l'entrée on lisait jadis *OSSA GALLORUM*; mais on a eu *l'honnêteté* d'enlever l'inscription avant notre arrivée.

Quelle cruelle patience pour recueillir ces os, surmonter l'odeur qu'ils avaient infailliblement, le dégoût qu'on devait nécessairement éprouver! Je voyais l'Italien errer sur le champ de bataille, contempler avec un plaisir féroce les Français qui y étaient étendus, les rassembler pour en faire un trophée.

Je les entendais prononcer ce mot atroce: *le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* De quoi la haine, après cela, n'est-

elle pas capable ? L'histoire nous a transmis la tendresse et les regrets d'hommes désolés attentifs a receuillir les restes des objets chers qu'ils avaient perdus, à les déposer dans une urne, et leur élever un mausolée ; mais faire un trophée des ossemens de son ennemi ! Les Rouintons enterrent les leurs.....

La ville ne m'a point paru peuplée à raison de sa grandeur. Il y a sur le Tesin un pont assez beau (1), couvert d'un toît élevé. Ce qu'on trouve à *Pavie* qui mé-

---

(1) Voici l'inscription qu'on lit sur une petite chapelle qui est au milieu de ce pont :

D. Joannis Nepomuceni
Simulacrum
Quod
Inter prima Italia flumina
Ponti suo impositum
Ticinum senserat
Aucta crebris prodigiis religione
Civibus, viatoribus, nautis
Honorificentius, exponit
A. 1749.

rite l'attention du voyageur, c'est l'Université; les bâtimens en sont beaux et bien distribués. Le cabinet d'histoire naturelle est classé avec goût; on a donné aux animaux l'attitude qui convient à leur caractère, et l'on a mis ensemble ceux qui avaient ou des rapports entre eux ou une inimitié reconnue.

On dirait que ceux qui ont formé ce cabinet, connaissaient ces beaux vers du Virgile français :

Sur-tout des animaux consultez l'habitude :
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor,
Que la nature enfin soit par-tout embellie
Et même après la mort y ressemble à la vie.

Géorgiques françaises.

J'allais oublier un trait qui doit trouver sa place dans l'histoire des bizarreries et de l'ingratitude de l'homme. Ce cabinet doit presque entièrement son existence à Spallanzani, le Buffon de l'Italie, sur lequel

un docteur français, M. Tourdes, vient de publier des notices intéressantes; c'est le naturaliste italien qui a rassemblé en grande partie les morceaux les plus précieux de ce cabinet. Quand ils ont été classés et adoptés par les membres de l'Université, qui ont nommé ce recueil leur *cabinet d'histoire naturelle*, croirait-on que plusieurs d'entre eux ont, après avoir accepté ce don, accusé Spallanzani d'avoir volé les objets dont il les enrichissait, et ont voulu sérieusement lui intenter un procès?

Depuis près de deux ans l'Université était fermée, et les Allemands ne veulent point apparemment qu'on se livre à l'instruction.

J'ai été voir le professeur *Scarpa*: je ne parlerai point de son érudition, de ses talens, de ses découvertes dans l'anatomie; je n'ajouterais rien à l'idée qu'on en a, mais je ne passerai point sous silence son amabilité, parce qu'il est rare que le savant sache allier l'aménité à l'instruction. Il a beaucoup de vivacité; ses yeux

pétillent d'esprit; il est familiarisé avec notre langue, dans laquelle il s'exprime avec aisance.

Le 20 nous fûmes, avec le Patron, sur le rempart de *Pavie* entendre l'explosion des canons que l'on tirait à une certaine distance, à environ trois à quatre lieues (*à Montebello*). On distinguait la fumée, et comme elle se rapprochait de nous, nous crûmes que l'ennemi avait l'avantage; c'est alors que nous éprouvâmes que nous avions une patrie qui nous était chère; le cœur nous battait; nous gardions un morne silence. Le Patron, ne pouvant résister à son impatience, monte à cheval pour se rendre au lieu du combat, qui n'était encore qu'engagé. En le voyant partir, le père Jérôme me disait : *puisse-t-il ne pas y avoir de balles à son adresse!*

Nous sûmes bientôt le résultat de l'affaire de *Montebello*, mais les lauriers que nos braves y recueillirent furent teints de leur sang; heureusement encore il n'y

eût pas d'illustre victime comme à *Marengo*.....

La manière dont on se battait tient au caractère de la nation et à son impétuosité. A peine les armes à feu sont-elles déchargées, que l'on s'élance sur l'ennemi; on le joint; on le culbute; on lui arrache la victoire.

Plus de tentes pour camper; on croise quelques branches d'arbres; on se couche dessous; on prend quelques repos : à les voir se lever au moindre bruit, on croirait *qu'ils veillent en dormant.*

Je parierais que si tous les chefs qui font la guerre, c'est-à-dire à peu-près tous les princes de l'Europe, étaient rassemblés, et qu'ils eussent à choisir leurs troupes, ils prendraient des Français : au moins, s'ils aimaient à voir faire de bonne grace un métier peu agréable; les autres sont sérieux et phlegmatiques; le Français seul marche en chantant, se bat en chantant, souffre en chantant; il chante faux, mais il chante; là où les autres murmurent, pleurent,

pleurent, se désolent, il chante. Vous aimez donc bien la musique, me dira-t-on? Qu'a de commun la musique avec ce que je viens de dire? Elle ne préside point à ces accords; c'est l'expression de l'ame quand on a pris son parti sur les événemens auxquels on est exposé.

» Vous nous faites là une armée de phi-» losophes ». Je sais bien qu'ils ne sont pas du nombre de ceux dont la facile philosophie brille sur le papier, au coin du feu, à table ronde, auprès du lit, et s'évapore dans la rue; mais ils sont philosophes-pratiques, et exécutent ce qu'enseignent ces derniers.

CHAPITRE XIX.

Bataille de Marengo.

Dulce et decorum pro patriâ mori.

DIEU préserve ceux qui ont une rivière à traverser en bateau, de la passer au milieu d'une armée! quels cris, quelle foule! Des milliers d'hommes, des valets avec les bêtes de somme chargées de bagage, tous voulaient entrer sur un pont volant, qui ne pouvait porter qu'un nombre très-circonscrit d'individus. Après quinze heures d'attente notre tour vint, et il nous était réservé de voir un caisson contenant effets et papiers, qui nous était confié, tomber dans le Pô. Le tems qu'il fallut employer pour le retirer, nous empêcha d'arriver à *Voguerra* avant minuit, le 25 prairial. Nuit dont je me rappel-

lerai long-tems ; nuit d'allarmes fausses, de bruits effrayans qu'on faisait circuler avec mystère ; déroute complète ; bataille perdue ; généraux tués ; .... rien de ce qui pouvait attrister les Français et les décourager n'était oublié. Aux premiers rayons du jour ils se regardaient mutuellement, pour lire sur les physionomies les uns des autres quelques motifs d'espoir ; mais elles étaient muettes, composées, et chacun animé de la même curiosité.

Nous partîmes le 26 pour *Castel-Nuovo-Discrivia*, où nous apprîmes des détails plus certains sur la bataille de *Marengo*. On les connaît *à peu-près*, et je ne pourrais transmettre que quelques particularités intéressantes, et qu'il serait peut-être plus à propos de taire. Le lendemain, à notre arrivée, les bruits de paix circulaient de bouche en bouche, et nous fûmes témoins de ce désordre touchant causé par la joie que ces bruits occasionnaient. La victoire, la reddition de onze forteresses, l'armistice, nous coûtaient cher ; celui qui

avait contribué au gain de la bataille, qui, par ses talens et sa grande probité, pouvait réparer *les torts des autres*, faire aimer sa nation, dans un pays où elle a besoin de l'être, *Désaix*, en un mot, n'était plus (1). J'en parlerai à mon retour; j'ai, par un hasard heureux, logé chez un de ses amis, avec lequel je me suis, pendant long-tems, entretenu de lui.

On a fait à chacun sa part de gloire sur la campagne d'Italie, et l'historien recueillera avec respect le nom de *Désaix*, auquel il ajoutera ceux de *Watrin*, *Lasnes*, et quelqu'autres encore que je me suis interdit de nommer.

La déroute fut complète pendant quelque tems, et les bruits, dont nous avions été allarmés la veille, n'étaient pas desti-

(1) Le Tasse mourut la veille du jour où l'on devait le couronner. On représenta, après sa mort, la victoire posant une couronne sur son buste, on lisait autour : *Quam rapuit invida mors restituta.* Qui mieux que Désaix mérite la même application ?

tués de fondemens; mais elle était due en partie au grand nombre de valets et de vivandières qui effrayèrent par leurs cris, et tout en fuyant eux-mêmes, ne perdirent pas la présence d'esprit au point de ne pas profiter, pour piller, du désordre dont ils étaient cause (1). Un officier supérieur, dont je crois inutile d'apprendre le nom, voyant cette déroute, demandant au..... avec beaucoup d'émotion, s'il ne fallait pas ordonner la retraite; celui-ci, qui avait conservé tout son sang-froid, lui répondit *que ce qui l'étonnait, c'était le trouble dans lequel il était, et qu'un homme de son grade devait conserver toute sa présence d'esprit.*

Le lendemain, dînant avec un officier Autrichien qui s'était trouvé à la bataille de *Marengo*, j'appris de lui que l'armée de Mélas, au lieu de profiter du premier

(1) Un gendarme s'étant emparé de l'habit du général Victor, qui combattait à son poste, le vendit à une vivandière avec d'autres effets.

avantage qu'elle avait, s'était reposée, et que les Autrichiens, oubliant de nous poursuivre, mangeaient tranquillement quand les Français revinrent à la charge.

Le général Mélas disait, en présence d'officiers supérieurs, *que ce qui le consolait était d'être vaincu par celui qu'il regardait comme le plus grand guerrier de l'Europe*; l'un d'eux observa assez naïvement, que ce n'était probablement pas de lui dont il voulait parler.

Les jours suivans, les troupes ennemies défilèrent pour aller à leur destination; j'ai vu les Autrichiens mêlés avec les Français, et je crois être en droit de dire qu'ils s'estiment mutuellement, qu'ils n'ont aucune antipathie les uns contre les autres, et qu'ils ne sont ennemis que dans les combats, d'après les lois de la guerre, les intérêts des puissances et mille autres circonstances.

Le 27 je *le* vis passer en voiture; il retournait en France; sa pâleur était extraordinaire; il était abattu et triste, et

sur son visage on lisait plutôt *Désaix n'est plus* que *la bataille est gagnée.* Je songeai au bon vieillard de *Creusé*, à la joie qu'il éprouverait quand nos succès et les bruits de la paix parviendraient jusqu'à lui.

Le 29 nous nous rendîmes à *Tortonne*, petite ville au bas d'une butte sur laquelle est une citadelle. L'art n'a rien épargné pour sa construction; je n'ai rien vu de si triste que *Tortonne*, et je crois qu'il en est de même de toutes les petites villes, qui n'ont de recommandable qu'une forteresse.

Je rencontrai dans cette place un naturaliste, connu par les observations qu'il a faites sur les araignées; quelques fondées qu'elles puissent être, j'ai de la peine à croire que nos dames s'en servent comme de baromètre. Deux épaulettes *à gros grains* me prouvèrent que M. Quatremère Disjonval savait concilier deux professions, auxquelles il est rare de se livrer en même-tems (celle de la guerre et des lettres), et porter dans l'une l'aménité que doit

donner l'autre. Il m'a paru avoir une imagination extrêmement active, et s'exprimer avec une grande facilité ; je joins à la fin de cet ouvrage, un extrait du rapport qu'il a fait sur le passage du Simplon.

CHAPITRE XX.

Retour à Milan.

. . . . . Te dulcis amice revisam.

QUAND on est dans une ville triste, qui n'offre plus que les traces de la guerre, dans laquelle on manque de tout, où l'on meurt de faim, de soif, de chaud; quand on est à *Tortonne*, en un mot, et que l'on reçoit, après y avoir séjourné quatre mortelles journées, qui ont paru quatre siècles, *l'ordre* de s'en retourner dans sa patrie, on éprouve un saisissement inexprimable. Le cœur bat d'aise et d'impatience; on est gai, léger, dispos; on s'informe quelle est la route la plus courte; on mesure les distances sur la carte; on les franchit en un instant. Le Pô n'est plus si rapide; le Tesin n'a plus de profondeur;

les Alpes s'abaissent ; le Jura n'est qu'une colline ; on voit les bords fleuris du Loir ; on arrive enfin au sein de sa famille.— Tout cela fut fait le 1er. messidor en trois minutes, lorsque nous apprîmes que le Patron et sa suite allaient partir pour la France.—Oui, l'homme sensible n'oublie jamais sa patrie ; quand il en est loin il soupire sans cesse après le moment où elle lui sera rendue ; il accuse la lenteur du tems, l'étendue de l'espace ; il lui semble que l'astre du jour est arrêté dans sa course.

Si, témoin de notre joie, l'être froid, *Stoïcien*, prétendu philosophe, nous eût tous apperçu riant, marchant avec précipitation, ne faisant rien à force de vouloir tout faire, il eût eu pitié de nous ;.... et en vérité je crois être plus en droit d'avoir pitié de lui. Quoiqu'il en soit, nous prîmes la route de *Voguerha* dès que nous eûmes l'ordre de retourner en France, et nous tremblions de recevoir celui de rétrograder sur *Tortonne*. Je sais bien que si, en me

le donnant, on eût considéré ma physionomie, on aurait pu conjecturer que j'avais mérité d'y être pendu.

Arrivé à *Voguerha* je fus loger chez M. le marquis de Durazzo, dont le père avait été étroitement lié avec le général *Désaix*, qu'il avait reçu chez lui à *Ponto-Corone*, d'où même il n'était parti que pour aller nous acheter la victoire au prix de son sang. L'affabilité du marquis, l'accueil de de son épouse, seront long-tems gravés dans ma mémoire; on aurait dit qu'il se croyait dans l'obligation de nous dédommager des fatigues par ces prévenances qui partent du cœur, par des offres de tout ce dont le voyageur peut avoir besoin. A peine arrivés nous reçûmes l'ordre de continuer notre route et ne restâmes que quelques heures avec le marquis; il nous entretint de *Désaix* avec émotion; les larmes de son père n'étaient pas encore taries, et quelque glorieuse que fût la mort de son ami, il la regardait, avec raison, comme une calamité pour nous. Au mo-

ment où *Désaix* quitta M. de Durazzo, il semblait avoir quelque pressentiment de sa destinée; les adieux furent prolonlongés, la séparation touchante. *A nous revoir dans ce monde-ci*, s'écria *Désaix* à peine monté à cheval; et se retournant, après un moment de silence, et comme frappé d'une réflexion soudaine, *ou dans l'autre*, ajouta-t-il; ce furent les dernières paroles de l'amitié; je les tiens de la bouche de celui à qui elles furent adressées. M. de Durazzo ne vit plus son ami. Le corps inanimé de *Désaix*, transporté quelques jours après, passa près de sa demeure; ils se connaissaient depuis plusieurs années; cette liaison devait probablement sa naissance à la manière bienveillante dont *Désaix* avait été reçu de M. Durazzo à son premier voyage en Italie. Entre des hommes dont le caractère est loyal et franc, les préjugés de nation disparaissent. Au moment de notre départ nous trouvâmes, à la porte du jardin, Mad. de Durazzo, qui s'était éclipsée depuis quel-

ques instans; elle tenait des œillets dans sa main, et nous en offrit un à chacun de nous trois..... Je conserve encore le mien; je le conserverai toujours; il est flétri, mais il a, pour moi, un parfum qui me rappelle le souvenir de l'hospitalité que j'ai reçue.

Nous couchâmes sur le rivage, au bord du Pô, où nous trouvâmes quelques pelotons de militaires cantonnés dans cet endroit. La nuit était fraîche malgré la chaleur du jour; de tous côtés l'on entendait les accens du rossignol, et un de ces oiseaux charmans vint se poser, pendant long-tems, sur un faisceau d'armes dressé près de nous; on aurait dit qu'il sentait le plaisir que nous avions à l'entendre; lui seul animait ces lieux désolés par la guerre.

A mon passage par *Pavie* je fus rendre une visite au professeur Scarpa. L'idée de la paix, qu'il croyait probable, d'après les derniers évènemens, le faisait sourire. La paix ! quels cruels intérêts peuvent donc empêcher de la vouloir? Scarpa voyait

sa patrie tranquille, son Université ouverte de nouveau; de nouveau florisante. Puisse ce désir n'être pas une illusion; puisse-t-il être réalisé à l'heure où j'écris ! Je ne puis mieux reconnaître, que par ce souhait, l'accueil de Scarpa.

Nous arrivâmes le 3 messidor à *Milan*, pour y attendre l'ordre définitif de retourner en France. L'impatience que nous avions de revoir notre patrie, ôtait un peu de leurs prix aux plaisirs qu'offre cette capitale.

Le Patron, que nous avions précédé de quelques jours, reçut un ordre qui prolongeait sa route, et au lieu de deux cent vingt lieues il en avait plus de cinq cents à faire. Nous nous séparâmes donc de lui: nous ne devions plus le revoir qu'à Paris.

On m'introduisit dans un casin, lieu où s'assemble une société nombreuse de personnes des deux sexes qui s'occupent à divers jeux. Les étrangers y sont admis. J'y vis un riche Napolitain qui avait beau-

coup voyagé, et dont les courses, d'après ce qu'il nous parut, n'avaient pas été infructueuses. La conversation tomba sur *la réputation*, et, par une conséquence presque nécessaire, sur ceux qui en avaient acquis une, bonne ou mauvaise. » On » pourrait, disait-il, faire un gros dictionnaire des réputations usurpées. Un voyageur a dit qu'en Espagne, les titres » étaient au pillage, et que chacun prenait celui qui lui convenait le mieux. » Il en est de même des réputations : et » un homme en place est bien mal-adroit » ou bien insouciant, s'il ne s'en fait pas » une. Voici une supposition qui pourra » jetter quelque jour sur ce que je veux » dire. Imaginons donc un général d'armée victorieux : il est jeune, et débute dans la carrière des armes par la » conquête d'un pays. Comme l'homme » est jaloux, comme il croit difficilement » ce qui fait honneur aux autres, il fixe les » yeux sur le jeune général, qui n'est

» pas encore connu : il apperçoit près de
» lui un homme plus âgé, qui se donne
» beaucoup de mouvement pour faire
» parler de lui. Aussi-tôt on fait honneur
» à celui-ci, des victoires remportées
» par le premier : c'est lui, dit-on, *qui a*
» *cueilli les lauriers dont le front de l'autre*
» *est couronné.* Tout se découvre à la
» fin : on fait d'autres campagnes : notre
» voleur de réputation commande à son
» tour : il se brouille, perd la tête, et
» ses troupes eussent été complettement
» battues, si l'autre n'était venu à son
» secours. On prétend alors que notre
» homme est un bon administrateur : on
» lui confie une administration, et dieu
» et sa maitresse savent comment les fonds
» sont administrés ! il *serait excellent aux*
» *armées*, s'écrie-t-on ! — il y va — *quel*
» *bon administrateur* dit-on quand il est
» sur le champ de bataille : il ressemble
» à ce maréchal de France qui passait
» pour être à l'académie un très-bon
» général

» général, et un excellent académicien » à l'armée ». Le Napolitain se tût; parmi ses auditeurs, étaient des officiers Autrichiens et Piémontais, et ce qu'il y eût de singulier, c'est que chacun, pour son compte, fit l'application de ce qu'avait dit le Napolitain.

CHAPITRE XXI.

MILAN.

Da locum incolis.

L'HISTORIEN a recueilli avec assez de fidélité les événemens arrivés dans le Milanais, et l'on peut dire que *Milan* a éprouvé beaucoup de révolutions.

La situation de cette Ville, au centre de l'Italie, dans un pays qui produit en abondance toutes les commodités de la vie, en a fait un objet d'envie, et l'a exposée aux ravages de la guerre. Si l'on consulte l'histoire, on verra que *Milan* remonte à la plus haute antiquité. Capitale de l'*Insubrie*, elle fit la guerre aux Romains, et secourut Annibal qui gagna sa première victoire sur les bords du Tesin. Soumise à *Odoacre*, les Milanais appellè-

rent *Belisaire* qui chassa les Hérules : mais ceux-ci étant ensuite rentrés dans la Ville, en massacrèrent dans le sixième siècle, les habitans au nombre de 300 mille. En 1106, *Milan* donna le signal de la liberté, et s'exposa, en créant des consuls et d'autres magistrats, au ressentiment de *Fréderic-Barberousse*, qui les soumit et les humilia : ils se vengèrent sur l'impératrice qu'ils chassèrent de la ville, d'une manière ignominieuse. Fréderic détruisit *Milan* de fond en comble, et si l'on croit les Historiens, fit passer la charue et semer du sel sur ses ruines; cependant on trouve dit-on, à *Milan*, des monumens antérieurs à cet événement. Elle se releva bientôt, et devint plus florissante que jamais. Les Turriani et les Visconti se la disputèrent pendant long-tems. Le plus fameux fut Galéas, dont les puissances étrangères recherchèrent l'alliance dans le quatorzième siècle. *Valentine* Visconti, en épousant le Duc d'Orléans, lui donna sur le duché de *Milan* des droits qui mirent

l'Italie en feu. De-là les guerres sous Louis XII et François Ier.; les descendants de Charles-Quint occupèrent le Milanais, jusqu'en 1714, qu'il a passé à la maison d'Autriche. Il y avait alors un vice-gouverneur, un ministre d'état, un sénat et des officiers chargés de la police; dix sénateurs et un président, composaient le sénat. Le gouvernement a été changé lors de la conquête de l'Italie par Bonaparte. *Milan* fut alors chef-lieu d'une république: les Autrichiens s'en emparèrent ensuite, et dans cette campagne elle vient de recouvrer une seconde fois sa liberté.

Pourquoi, comme tant d'autres peuples, les Milanais ne se gouverneraient-ils point eux-mêmes? Pourquoi appartiendraient-ils à une puissance éloignée, qui ne peut les garantir d'une invasion lorsqu'elle se brouillerait avec ses voisins? Que de questions à faire auxquelles on ne répondra que par ce principe d'une politique routinière..... *Ce pays est fertile, riche, populeux, il convient au plus fort.*

Plusieurs écrivains ont rémarqué qu'il y avait un contraste frappant entre les habitans de *Milan* et le commun des Italiens. Cette différence est en effet très-apparente ; et pour l'expliquer, on a recours à la nature du climat, aux alimens et aux autres causes physiques qui, en général, ont une influence reconnue sur l'homme. Le climat est le même à *Milan* qu'à *Verceil*, à *Tortonne*, à *Pavie*, à *Novarre* : ainsi cette raison ne me paraît pas suffisante. Quand on m'assigne une cause générale, les effets, sauf quelques exceptions, doivent être généraux. Il m'a semblé que toutes les grandes Villes (c'est-à-dire celles dont l'étendue et la population sont considérables) avaient une *physionomie* particulière, et se trouvaient indépendantes des causes physiques : en un mot, qu'une grande assemblée d'hommes méritait un examen particulier, et ne souffrait point l'application des règles générales. Les hommes rassemblés entr'eux,

influent les uns sur les autres ; de manière qu'en étudiant l'organisation de la société qu'ils forment, leurs mœurs, leurs principes, on est convaincu qu'il ne faut point les considérer comme leurs semblables, épars sur la surface de la terre. Prenons Paris pour exemple : ira-t-on, pour les habitans de cette Ville, me parler du climat ? L'art y est parvenu à un tel dégré qu'on se joue du climat et, pour ainsi dire, des lois de la nature. Le Parisien au berceau ne ressemble point à l'enfant né dans la Normandie ou dans la Champagne, quoique le climat soit le même pour tous les deux. L'un est une fleur délicate élevée sous les tiédes chassis d'une serre chaude ; l'autre est une plante vigoureuse, nourrie en plein champ aux intempéries de l'air. Ils sont nés à vingt lieues l'un de l'autre : en les voyant on les croirait séparés par des pays immenses. Revenons à *Milan* : c'est le Paris des Italiens.

On trouve tout-à-coup une Ville im-

mense, située dans un pays où la fertilité est excessive, et où l'abondance est à un tel point, que six mois après les ravages de la guerre, on voit la terre parée de fleurs, chargée de fruits et qu'il ne reste aucune trace du cruel fléau qui a ravagé ces contrées. On arrive à *Milan* sans nulle gradation. Certes l'habitant de *Novarre* ne ressemble pas plus à celui de cette belle ville que l'albinos ne ressemble à nos provençaux. L'espace de huit lieues peut-il être cause de cette différence ? ce serait une absurdité que de le croire. Si donc, les Milanais n'ont presque rien de commun avec leurs voisins, laissons de côté, pour expliquer cette différence, les systêmes généraux, les règles établies, et ne sortons point de *Milan* pour chercher ce qu'on trouve à *Milan*. Je vois une grande société dont tous les membres goûtent, dans une molle oisiveté, les douceurs de la vie : là, tout ce qui peut flatter le palais du gourmand, charmer sa vue ou son oreille se trouve en abondance. La salle

de spectacle y est magnifique (1), la musique agréable, et les cafés abondent en rafraîchissemens de toute espèce. C'est principalement pour ce dernier article que les Milanais sont parvenus à un point de perfection qu'on chercherait vainement ailleurs. Un écrivain leur reproche de l'insousiance et l'habitude de la paresse, le défaut de sobriété qui sont le plus grand obstacle au développement des talens et des passions. Ayant resté fort peu de tems à *Milan*, je n'ai pu faire aucune observation propre à attenuer ou à confirmer ce reproche : j'ai vu seulement par-

---

(1) Il est vrai que, pendant le court séjour que j'ai fait à Milan, elle manquait de ce qui pouvait lui donner encore du prix : de bons acteurs. J'ai vu les actrices prendre du tabac de cinq minutes en cinq minutes, et, pour se consoler de nos éclats de rire, en prendre encore et s'en barbouiller le nez d'une manière inimaginable. Ce qui faisait un effet merveilleux. C'est un dédommagement, quand les acteurs sont mauvais au point de rire à leurs dépens. Mais l'ennui arrive bientôt, et l'on déserte. Cependant on aime encore mieux rire que bailler.

tout le goût des plaisirs, et pour satisfaire ce goût un raffinement rare. C'est un malheur que de ne point donner de l'essor aux talents : mais les passions ! il est quelquefois si dangereux de les développer, qu'on doit peut-être plutôt féliciter les Milanais que les blâmer sur cet article.

CHAPITRE XXII.

Spectacle singulier.

Deorum injuriæ diis cura.
TACIT.

NOUS nous mîmes en route le 8 pour revenir en France par Turin et le Mont-Cénis. Nous repassâmes par *Buffalore* (1), *Novarre* et *Verceil* : nous logeâmes dans cette dernière ville chez M. Dellacasanova, baron affable, exercant l'hospitalité, et recevant également bien tout le monde, sans regarder au collet, au nombre d'épaulettes, aux galons, à l'habit; en

(1) J'ai oublié de parler de Buffalore ; un des plus jolis bourgs de cette partie de l'Italie. Il est traversé par un beau canal sur le bord duquel sont des maisons bâties avec goût.

un mot, bien différent du comte de Coui..... habitant la même ville, et dont l'équivoque réception, l'air en-dessous, le regard oblique, ce résultat de physionomie, qui annonce l'absence de la franchise et de la loyauté, faisaient dans nos idées un homme habile à manier le stylet.

Le 10, nous fûmes à *Cigliano* où l'on nous envoya chez un certain M. *Past.... de Saint-Marc....* qui nous voyant arriver par une chaleur étouffante, et s'appercevant du besoin que nous avions de rafraîchissement, nous dit qu'il y avait de l'eau fraîche dans son puits. Je vis avec peine qu'à cette occasion les patriotes de *Cigliano* profitaient du retour des Français, pour mettre au jour des idées exagérées. » Que vous fait, leur dis-je, les prétentions » et la petite noblesse du comte de Saint- » Marc... n'est-il pas homme avant d'être » comte ? vous avez le droit de le plain- » dre : voilà tout.--On le laissa tranquille. » La veille à *Vercelli*, l'on avait voulu élever un arbre de la liberté, avec un énorme

bonnet rouge-sang-de-bœuf. Sur nos réflexions on adoucit la teinte, et on la nuanca du blanc et du bleu. Les hommes sont par-tout les mêmes, et ces signes indifférens en eux-mêmes entretiennent les divisions et les augmentent.

En sortant le soir à *Cigliano*, nous vîmes une grande inscription balancée dans l'air, et suspendue par une corde.

Con permissione
Si representa la passionne
Di giesu-christo

On sent bien que cette affiche me donna la plus grande envie d'aller au spectacle. Elle me transportait à plusieurs siècles en arrière, dans ces tems barbares où l'on jouait sur les planches les mystères et les momeries des religions. Nous entrons dans une vaste grange déjà remplie du peuple de *Cigliano* et des campagnes voisines. Sur

le haut de la toile se lisait le passage suivant :

All'idea di quelle pene
Che'l tuo dio per te sostiene
Tutto geme'l mondo afflitto
E sol tu non hai pieta!

Metastase.

La toile se lève : nous voyons Jésus-Christ et ses Apôtres. La décoration représentait une façade en colonnade, une *église* surmontée d'une croix, un pavillon chinois, une allée de peupliers d'Italie, et en perspective la vue de la place de *Cigliano* ; de manière que comme l'on voit, l'illusion était complète, et il était impossible de ne pas se croire à Jérusalem. C'était un prêtre de l'endroit qui faisait le rôle de l'homme - dieu qu'on devait crucifier. Marie était un grand homme de cinq pieds 8 pouces, habillée en femme ; elle avait autant de barbe qu'un grenadier de la garde des consuls. Les anges

étaient des enfans ayant des espèces d'aîles qui leur donnaient une si grotesque figure, que tous les chiens se mirent après. Le prêtre-dieu lava devant nous des pieds qui avaient grand besoin de l'être. Ponce-Pilate, Malchus et beaucoup d'autres importans personnages parurent tour-à-tour. Je n'entrerai pas dans les détails de cette pieuse et dégoûtante farce. On finit, car il en fallait bien venir là, par crucifier le prêtre. Quand il fut mort, son rôle devint très-piquant. Une guêpe impie enfonca son dard dans la cuise divine, et ressuscita bien avant le tems le dieu mort; ce qui hâta le dénouement de la pièce. Je ne sais de quel auteur sont les paroles: mais tout ce que je puis dire, c'est que rien n'est plus propre à tourner une religion en ridicule, que d'en jouer les mystères sur les planches. Les Piémontais riaient comme nous, et n'étaient nullement scandalisés de nos éclats; et cependant ils ont de la religion, si tant est que l'on puisse donner ce nom à une petite

collection de singeries, d'actes pieux, tel que la confession au sortir de laquelle, absolution reçue, ils vont assassiner leur prochain : il vaut mieux, selon moi, le laisser vivre, et se confesser moins souvent. Du moins c'est mon avis, et si je suis dans l'erreur, je cours risque d'y rester long-tems, car elle est bien enracinée. Quoiqu'on regarde généralement comme dangereuse, la maxime qui prescrit *de laisser aux dieux le soin de punir les outrages qu'on leur fait*, j'avouerai cependant que je pense que le parti qu'on prendrait de se mêler de ces sortes de *querelles*, ne laisse pas que d'avoir des inconveniens. L'homme ne peut être juge entre l'homme et dieu; et le jour où il voulut l'être, l'intolérance vint habiter notre planète.

CHAPITRE XXIII.

L'Hermitage de Saint-Michel.

Quid cum illis qui neque jus neque bonum sciunt?

APRÈS avoir passé plusieurs rivières, on arrive enfin à Turin : cette ville a de beaux bâtimens, et des rues magnifiques. Pour donner à mes compatriotes l'idée de la plus belle, je ne puis mieux faire que de les prier de rapprocher l'un de l'autre dans leur imagination, les deux côtés du palais-royal, et d'en faire une rue. Celle de Turin, dont je veux parler, est moins chargée de colonnes, d'architraves, d'ornemens d'architecture ; mais les balcons ombragés de toiles tendues, les hôtels réguliers, forment un coup-d'œuil qui se prolonge au loin. Turin présente donc de beaux palais, de superbes rues, mais tout

tout cela ne peut entrer en balance avec l'accueil qu'on reçoit en cette ville : aussi n'y restâmes-nous qu'une soirée, et le lendemain au lever de l'aurore, nous l'abandonnâmes avec plaisir : nous fûmes à *Saint-Ambroise*, village situé au pied d'une montagne extrêmement élevée, terminée par un rocher sur lequel on a bâti un hermitage. Sa situation, les merveilles en grand nombre, recueillies par les habitants du bourg, augmentées de génération en génération, réclamaient une visite de notre part. Nous entreprîmes donc d'y gravir, et nous y parvînmes après beaucoup de difficultés, inondés de sueur, accablés de fatigues. Il y a pour une heure et demie de chemin : on a mis beaucoup d'hermitages dans des endroits qui n'en avaient point, et l'on a oublié ceux où vivaient des hommes retirés du monde. De ce nombre est l'hermitage de *Saint-Michel*, bâti sur un rocher escarpé, il consiste dans des voûtes obscures, une petite église et un couvent, dans lequel

sont quelques chambres assez jolies, où l'on gêle la moitié de l'année, et d'où l'on domine sur une vaste étendue de pays. Au haut de la montagne, qui est elle-même environnée de beaucoup d'autres, on trouve un lac. Dans les voûtes de l'hermitage, on a déposé des cadavres qui, de tems immémorial, se conservent sans répandre aucune odeur. La peau s'est dessèchée sur les os. Le froid qui règne sans cesse dans ces lieux élevés, a sans doute empêché la putréfaction : la construction solide de cet hermitage a dû coûter des sommes immenses. On trouve dans l'église un tableau représentant Saint-Antoine, dont plusieurs princes ont vainement offert un prix considérable. La figure du pieux Cénobite est vénérable et calme : il prie, mais on voit que ce n'est pas pour lui. L'effet de la lumière a été si habilement rendu par l'artiste, qu'on croirait que la voûte derrière laquelle est Saint-Antoine, est ouverte. Comme l'hermitage est à la garde d'un seul homme,

je présume que ce tableau n'y restera pas long-tems. J'avoue que je le regrette : il est là-haut au sein des nuages : il gèle ; si je l'avais avec moi, j'aurais, j'en suis sûr, quelques accès de dévotion. J'étais tenté..... mais quel droit avais-je de le faire changer de domicile ? Saint-Antoine serait cependant mieux au Louvre qu'à Saint-Michel. Il y ferait des conversions.

Suze est au pied des montagnes, et dans la position la plus triste possible. Au sortir de cette ville, on monte rapidement, puis on s'enfonce dans des gorges étroites : on laisse à gauche le couvent de Saint-Pierre, bâti sur une butte et désert, et l'on arrive à *Novalese*, au pied du *Mont-Cénis*. Un savant étymologiste de cet endroit, nous dit que le nom de ce bourg lui venait de son changement de religion (*Nova lex*). Cela allait bien jusques là ; mais voulant entrer dans l'histoire de ce changement, il nous dit que du tems de Jésus-Christ, ce village était peuplé de Luthériens, qui furent

convertis par je ne sais plus quel apôtre qui partit de Jérusalem, et vint prêcher au pied du *Mont-Cénis.*

La *Ferrière* au tiers du *Mont-Cénis*, est bâti dans le fonds d'un ravin ; c'est le dernier village du *Piémont.* Je ne quitterai point ce pays sans parler encore une fois de ses habitans auxquels, je l'espère, j'ai dit un dernier adieu ; car je compte bien ne jamais retourner parmi eux.

D'après le caractère des Piémontais, leurs mœurs, leurs habitudes, je serais tenté de croire que ce sont eux qui ont fait la réputation des Italiens. Ils possèdent au dernier degré cette fausseté qu'on reproche à ceux-ci. On peut, en général, prendre, sans craindre de se tromper, le contre-pied de ce qu'ils disent pour savoir ce qu'ils pensent. J'ai remarqué ailleurs (1) que le Français avait l'accueil obligeant : je me suis bien convaincu de cette

(1) *Anglais Cosmopolite.* P. 244.

vérité dans mon voyage, en traversant une petite partie de la Suisse et tout le Piémont. Les habitans de cette dernière contrée ont un caractère d'hypocrisie qui ne peut fuir l'œil de celui qui cherche à lire dans les physionomies. Je vous en demande pardon, philantrope Baron de Caseneuve, hospitalier marquis de Durazzo, ami de notre Désaix; les exceptions que vous faites avec quelques autres, font paraître dans toute sa laideur le caractère national dont je parle. Les Helvétiens sont francs, et l'impression qu'on leur fait paraît sur leur physionomie. Si quelquefois elle ne nous est pas favorable, demandez-en la raison à Rew....., à Ra.... et compagnie; mais si les bons Suisses ne nous aiment plus autant, ils sont incapables de nous souhaiter du mal, et encore moins de nous en faire. Souvent avec un air honnête, empressé, le Piémontais vous tend un piège: s'il vous rencontre dans un chemin écarté, et qu'il n'ait rien à craindre, c'est alors que vous pourrez

donner aux démonstrations qu'il vous aura faites toute la valeur qu'elles méritent. J'aurai toujours présent à l'esprit, *l'instrument* d'un cocher qui nous menait. Ayant besoin d'un couteau pour couper une corde, il nous en demanda, et voyant que nous n'en avions pas il fit sortir de sa manche un stylet à double tranchant, et s'en servit à la place du couteau qui lui manquait. A voir son adresse et le mouvement qu'il fit, on aurait cru qu'il y avait un ressort dans son bras, et que le stylet en faisait partie. Instrument odieux, arme des lâches, il ne peut y avoir que des lâches qui le portent. Tout le monde a su que quelques employés français, qui se promenaient paisiblement aux environs d'une ville, (à *Castal-Nuavo-Discriva*, à *Vercelli*,) avaient été assassinés.

Je sais que les journaux ont parlé de l'amour de ces habitans pour nous : mais je sais aussi quel degré de croyance ils méritent ; et je ne souhaite pas que les rédacteurs aillent faire un petit séjour en

Piémont. La punition serait trop forte.

On rencontre, dans toutes les petites villes du Piémont, des troupes de mendians déguenillés, qui vous importunent. C'est un métier, dans ce pays, que de mendier, sur lequel même on fait des calculs; et dès sa naissance, l'homme d'une certaine classe de la société y est destiné, comme ailleurs, le fils d'un avocat succédait à son père, dût-il être stupide ou begue. En Piémont, on pourrait, dans des familles, compter trente-deux dégrés de parenté mendiante. L'enfant apprend, dès le berceau, les élémens de cet *état*. On donne à sa voix l'inflexion nécessaire, à ses gestes la position requise pour exciter une piété stérile et rare : car le cœur s'endurcit en voyant leur manége, en considérant des hommes robustes, inutiles, courant les grands chemins pour faire un emprunt volontaire ou forcé dont ils promettent, de la part de dieu, le remboursement dans un autre monde.

Ce qu'il y a d'agréable en Piémont, ce sont les airs mélodieux qu'on entend dans les rues. J'ai vu à Saint-Ambroise, une troupe d'ouvriers chantant une espèce de romance : les pauvres qui passaient allaient se mêler parmi eux, et prenant la partie qui convenait à leur voix, faisaient un concert vocal, dont l'ensemble était d'une harmonie touchante.

CHAPITRE XXIV.

Passage du Mont-Cénis, route jusqu'à Genève.

« Poor patient, quiet, honest people! fear not; » your poverty, the treasury of your simple virtues, » will not be envied you by the World »!

Sentim. Journey.

Peuple patient et paisible; honnête et pauvre, ne crains rien, ta pauvreté, trésor de tes simples vertus, ne sera point un objet d'envie.

NOUS traversâmes le *Mont-Cénis* où l'on ne trouve rien de bien curieux, à l'exception des deux Cascades formées du côté de *Novalèse* par un torrent qui s'échappe des eaux du lac, dont je vais bien-tôt parler. La plus élevée de ces Cascades offre un coup-d'œil intéressant par la manière dont ces eaux tombent:

on dirait à l'égalité du volume d'eau qui succède à l'autre, qu'une main attentive en verse la même quantité. Entre cette Cascade et l'autre qui bouillone, écume et fuit en se brisant avec bruit, est un plateau de peu d'étendue, mais parfaitement uni, au lieu que ce qu'on appelle plaine au haut de la montagne, est un espace assez long, d'un terrein inégal, et qui dans un autre pays passerait pour montueux. Avant d'arriver à la première Cascade, on rencontre une voûte par où l'on passe, quand la neige encombre le chemin. On dit qu'elle fût construite à l'occasion du mariage du frère de Louis XVI. Après l'espace d'une lieue, on arrive au village de la *Ferrière*, le dernier du Piémont. Je quittai avec plaisir ce pays où ne s'est point réfugiée la franchise. Le climat y est assez généralement beau : la terre y est fertile ; mais l'habitant y est faux ; mais on y trouve des troupes de mendians déguenillés ; mais, la vengeance ou l'avidité mettent à chaque ins-

tant votre vie en danger. C'est-là que j'ai vu encore combien, quand l'homme était dépravé ou dégénéré, le pays qu'il habite perdait de son prix, tant il est vrai que si la vertu embellit tout, son absence, par une suite nécessaire, enlève aux beautés de la nature tout leur prix.

Les Piémontais sont dans l'ordre moral, ce que les Crétins sont dans l'ordre physique. — Il y a sans doute beaucoup d'exceptions, la justice et la reconnaissance ont placé les noms de *Casa-Nova* et de *Durazzo* : et j'aime à croire, pour l'honneur de l'espèce humaine habitant le Piémont, qu'il en est beaucoup d'autres. — Je ne crains point le témoignage de mes compatriotes. Je le provoque même, et je désire sincèrement que l'un d'eux me réfute d'une manière victorieuse. — Je voudrais n'être que dans l'erreur. . . . je voudrais avoir été assez malheureux pour faire mes observations sur des individus qui étaient des exceptions à la règle, au lieu de faire la règle même. — Quoi qu'il

en soit, j'avoue franchement que si jamais je retourne en Piémont, ce sera bien contre mon gré.

Le village de la Ferrière est dans une triste position : environné de montagnes, traversé par le torrent, bâti au fond d'un ravin, il renferme des hommes comme nous.

Au haut du *Mont-Cénis*, qui est moins, une montagne qu'un col entre des montagnes, on trouve un étang honoré du nom de lac, quoiqu'il soit d'une étendue très-médiocre.— A droite, un de mes compagnons de voyage, dont je m'étais séparé, m'a dit avoir lu les restes d'une incription presque totalement effacée, portant la date de 1558. Dans ce qu'on lit on parle du *vice* (1). Ce nom est donc connu sur le haut des montagnes..... la descente est rapide, et se termine au triste village de *Lans-le-Bourg*, après le quel

(1) On y lit seulement : *C'est ainsi que le Vice.*

on en trouve un autre plus triste encore, bâti dans un fonds.

J'oubliais de dire que le *Mont-Cénis*, malgré sa température, offre beaucoup de végétaux; des prairies où croissent en abondance mille plantes variées. La terre est assez fertile. Nous avions vu en Piémont les champs déjà nuds et dépouillés du froment qui les embellissaient. De ce côté du *Mont-Cénis*, la terre était encore parée, et la récolte n'est pas encore prête à se faire.

Le bas des montagnes élevées, couvertes de sapins et de melèses, est terminé par des champs cultivés, où l'on a semé l'avoine, l'orge, le chanvre dont le vert foncé pâlit encore le froment qui l'avoisine. Ce côté de montagnes est bien différent de celui du Valais dont j'ai parlé.

Après avoir passé le village de *Breman*, bâti comme les deux autres, dans l'endroit le plus triste du canton, on traverse plusieurs lieues de pays qui m'ont fait

une impression difficile à s'effacer : le terrein s'incline sensiblement; les montagnes se rapprochent ; le fonds du vallon s'éloigne et paraît à une distance considérable : un bois de sapins, de pins, de melèses, rend l'ombre causée par l'élévation des montagnes plus épaisse encore. Des rochers bleus et roses, entassés sans ordre les uns sur les autres, forment la rive opposée : d'autres semblent jettés ça et là, et reposent sur une base étroite et moins grande que le sommet. On croirait en les voyant, qu'ils vont rouler dans le fonds du précipice. Un bruit considérable, qui ne diminue ni n'augmente, ajoute encore à l'horreur de ce séjour. C'est une rivière qui tombe de roches en roches; on ne l'apperçoit qu'avec beaucoup de peine, tant le ravin est profond. L'œil ne peut sonder l'abîme. On écoute, on contemple, on est saisi, on croirait toucher au moment où quelque grande convulsion de la nature va confondre les élémens. Le chemin étroit domine sur les précipices : la

pente augmente : elle devient plus rapide : on arrive au fonds : un torrent qui paraît tomber du ciel interrompt la route, et sépare les deux montagnes. Elles sont réunies par un pont rustique qui tremble au bruit que fait le torrent. Là se trouve un bois majestueux de sapins et de melèses qui, nés sur un terrein propice, lèvent leur cîmes jusqu'au ciel, et répandent autour d'eux une ombre épaisse. Il s'exhale une odeur de résine. Bois d'Una, séjour d'une mélancholique horreur ! Vallons de Modane et Saint-Michel, vos torrens, vos précipices, vos rochers de toutes couleurs, seront long-tems gravés dans ma mémoire !

Sans nos compagnons de voyage, nous serions restés le père Jérôme et moi des heures entières sur le bord de ces ravins.

Nous cherchâmes envain entre Saint-Michel et Modane, la maison où Sterne termina son *voyage sentimental* dans la *société* d'une Piémontaise, qu'un hasard

heureux (1), et le même accident lui fit rencontrer. Nous nous en dédommageâmes en relisant le dernier chapitre de ce charmant ouvrage, dans lequel on trouve une description si vraie du pays que nous venions de parcourrir.

Le bassin s'élargit en approchant de *Saint-Jean-de-Maurienne*, et la plaine environnées de hautes montagnes, y est d'une fertilité qui contraste avec le sommet des monts couronnés de neige ou de sapins.

---

(1) Tout français qui n'a lu Sterne que dans la traduction de M. Frenais, ne connaît point cet auteur original : c'est comme si quelqu'un, après avoir vu passer de très-loin et *par derrière* un grand homme dont il n'aurait pu distinguer aucun trait, prétendrait connaître sa figure. Les contre-sens dont cette traduction fourmille, les changemens qu'a faits M. Frenais, m'ont fait hazarder de traduire le *Voyage sentimental* : j'ai ajouté beaucoup de notices que je me suis procurées sur l'auteur anglais. Mais les nombreuses éditions de la première traduction m'arrêtent et m'empêchent de livrer la mienne à l'impression, quoiqu'elle ait été lue et corrigée par plusieurs anglais.

Des

Des côteaux de vigne, des prairies, des champs, des jardins, des maisons de plaisance bordent le chemin qui conduit de *Montmélian* à *Chamberry*. Le paysage est délicieux : on a peine à croire que la veille on était au milieu des précipices. Les montagnes ne sont plus tant élevées, ni leurs formes aussi tranchantes, et la teinte est par-tout adoucie. J'aurais voulu faire une promenade *aux charmettes*, situées à une demi-lieue de *Chamberry*; mais avec des compagnons de voyage, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Cette petite propriété est actuellement un bien national.

De *Chamberry* à *Genève*, l'espace contenu entre les côteaux s'agrandit, on traverse *Aix*, *Rhumilly*; et du haut d'une montagne voisine, on domine sur le lac Leman et les pays dont je parlerai dans une excursion que nous avons faite au *Mont-Salève*.

Nous arrivâmes, le 20 messidor, à Genève, où je me promettais bien de mettre à profit les trois jours que nous

devions rester dans cette ville. J'y ai observé les mœurs des habitants; j'ai visité quelques-uns des hommes illustres qu'elle renferme. Je vais lui consacrer plus d'un chapitre; autant par justice que par reconnaissance. Je lui dois des souvenirs agréables, qui la rendront long-tems chère. Je tracerai le spectacle dont j'ai été témoin; en parlant de la situation de cette ville, je heurterai peut-être quelques intérêts; mais la vérité passe avant tout. *Amicus plato sed magis amica véritas.*

CHAPITRE XXV.

GENÈVE.

Minuit aliquando præsentia famam.

AYANT plus de tems à nous pour examiner Genève, nous réglâmes tous nos instans de manière à ne rien oublier, s'il était possible. L'ouvrage fait pour le voyageur en Suisse, nous indiquait, comme objets très-curieux à voir, le *Mont-Salève*, et sur ce mont les *grottes de l'Hermitage*, le *Pas de l'Echelle*, etc.; de sorte que dans la même promenade on pouvait satisfaire sa curiosité sur plusieurs objets intéressans. Nous nous mettons en route, par une chaleur étouffante, accompagné d'un Genevois, et nous franchissons le *Pas-de-l'Echelle*, dont la rapidité n'est pas comparable à celle du haut de St. Bernard, ni

de la montagne d'Albard. Les grottes de l'Hermitage consistent dans une espèce de terrasse couverte en partie par les rochers proéminans; enfin, pour tout dire en un mot, le Mont-Salève n'a rien..... que dis-je? Une des plus belles vues dont il soit possible de jouir, *l'aspect le plus délicieux qui soit sous le ciel* (1). Le Chablais, le Faucigny, une grande partie des Alpes en amphithéâtre, Genève et son Lac, le pays de Gex, le cordon que forme tout autour le Jura;..... vûe ravissante ! C'est sans doute sur le Mont-Salève que le tentateur transporta..... Point de citations, me dit le père Jérôme, qui ne les aimait pas.

Il n'y a que les habitans de Paris qui sachent tirer le meilleur parti des choses. Habiles à saisir l'occasion, ils sont d'une adresse rare; rien ne leur échappe. Arrivé entre le grand et le petit Salève sur le pla-

(1) Expressions de Jean-Jacques dans sa dédicace à la république de Genève.

teau qui les sépare, on trouve, dans un village une maison habitée par une vieille femme, qui procure au voyageur les rafraîchissemens dont il peut avoir besoin. Tous les jours, mais principalement les dimanches et les décadis, de nombreuses parties d'hommes, de jeunes gens, de belles genevoises, d'amans, viennent au Mont-Salève admirer le beau pays sur lequel il domine; eh bien, cette vieille est rarement approvisionnée, et le local dans lequel, depuis plus d'un demi-siècle elle reçoit les voyageurs, est tellement obscur et sale, que la nécessité seule peut forcer d'y entrer. Si le Salève était à la place de Mont-Martre, on y trouverait plus d'un asyle embelli par le goût, formé pour le plaisir. « Oui, me dit cet impitoyable père Jérôme, mais vos genevoises, que vous aimez tant pour leur décence, leur pudeur, pourraient bien laisser à votre Mont-Martre ce qu'elles rapportent du Mont-Salève ».

Je remarquai que le Lac nous semblait plus beau, plus étendu qu'il ne nous avait

paru à notre passage ; cependant il était bien certainement le même. D'où venait donc cette différence apparente ? Elle n'existait pas, mais elle semblait bien naturelle, et l'imagination seule en était la cause. De quelque côté que l'on arrive à Genève, il faut franchir des montagnes ; le Jura d'un côté, les Alpes de l'autre. On a entendu parler de ce fameux Lac ; on sait qu'il a vingt lieues de long sur trois ou quatre de large ; l'imagination se figure cet espace comme très-considérable, et lorsque l'on est au haut du Jura, on est tout étonné de n'appercevoir qu'un étang ; parce qu'au lieu de vingt lieues on domine sur plus de quatre-vingt, et que le Lac ne paraît que dans sa largeur, sa longeur étant dérobée à l'œil par l'avancement des montagnes. Ce qui frappe d'abord la vue ce sont des monts de neige qui s'étendent de tous côtés, et qui, dans certains endroits, reflètent la lumière, semblent décomposer les rayons du soleil, et paraissent nuancés des couleurs les plus bril-

lantes ; si vous abaissez les yeux, vous voyez d'abord une campagne riche, fertile, d'autant plus belle pour vous que le pays que vous venez de parcourir est affreux, et enfin vous découvrez le Lac de Genève. En descendant dans la plaine, les monts les plus éloignés disparaissent graduellement, le Lac se déroule, il augmente ; mais vous êtes un peu prévenu contre lui ; la première impression dure encore et ne s'efface qu'à un second voyage à Genève.

Je me présentai, pour la seconde fois, chez M. Sanebier. Sa *Physiologie végétale* venait d'être publiée. L'édition de son *Art d'observer* étant totalement épuisée, il me dit qu'il allait en donner une seconde ; mais que *comme on devenait plus modeste en vieillissant*, il l'intitulerait : *Essai sur l'art d'observer ;* ainsi plus on apprend plus on devient modeste, et le véritable savant, l'homme de mérite, a toujours un doute sur son propre savoir ; ce devrait être une utile leçon pour tant de gens à demi-sa-

voir, à beaucoup d'amour-propre.... Entretenant M. Senebier des détails de la campagne, et lui racontant que les Autrichiens avaient défilé devant nos troupes le laurier sur le casque; *c'est sans doute*, me dit-il, *pour le remettre aux Français.* La courte durée de la campagne, les succès de l'armée de réserve, la reddition de onze places, lui paraissaient autant de prodiges; il aimait à s'arrêter aux résultats qu'il en espérait, et l'idée de la paix répandait un air de satisfaction sur sa physionomie. M. Senebier s'occupe actuellement de son compatriote M. Desaussure, et il va publier incessamment sur la vie et les ouvrages de ce savant, des notices d'autant plus intéressantes, qu'il fut son ami et qu'il peut mieux qu'un autre juger ses écrits. M. Senebier joint à l'érudition, aux talens, cette aménité si rare qui en adoucit l'éclat, et rend aimable celui qui les possède.

De la retraite où travaille sans cesse M. Senebier, je fus chez M. Bourrit, au-

teur du *Voyage des Alpes.* Je ne me permettrai aucune réflexion, et me contenterai de rendre un compte exact de ce que j'ai vu, de ce que m'a dit cet écrivain. En entrant dans sa cour j'apperçus un espèce de brancard sur lequel est un mauvais matelas, c'est la couche de M. Bourrit; il promène, suivant le tems ou son caprice ce lit portatif, et le place tantôt sous un arbre, tantôt près du mur, tantôt au milieu de sa cour. Il nous entretint d'une visite qu'il avait reçue du prince Henri de Prusse. « Sur la demande » qu'il m'en fit, nous dit-il, je lui dé» crivis le lever du soleil; je lui peignis » cet astre *emboîtant ses rayons dans les or*» *nières des Alpes;* au feu de mes descrip» tions le prince s'ecria: *non*, Lekain n'é» tait que de glace auprès de cet homme ».

M. Bourrit nous fit remarquer son petit escalier, qui est en effet fort étroit; il nous dit qu'en le descendant, le prince Henri avait adressé ces paroles à ceux de sa suite: *que de petits hommes pour de grands es-*

caliers; je suis bien *aise de voir enfin un grand homme pour un petit escalier.* Je souhaite, pour M. Bourrit, qu'il y ait en effet une opposition entre lui et son escalier, et que *l'antithèse* soit juste.

Si Bonaparte eût consulté M. Bourrit, il lui aurait enseigné un chemin dans les Alpes, plus court, plus commode et plus facile qu'aucun de ceux par où l'on avait fait passer les différentes divisions de l'armée.

En sortant nous apperçumes encore le lit sur le brancard, et le père Jérôme me dit tout bas, que M. Bourrit avait quelque chose de Diogène. — Je le regardai, et je vis qu'effectivement sa *manche était percée.*

CHAPITRE XXVI.

Des mœurs de Genève.

Quid leges sine moribus ! vanæ proficiunt.

GENÈVE présente à l'observateur un spectacle intéressant. Malgré sa réunion à la France, son attachement pour les Français, elle a su conserver un caractère, ou, si je puis m'exprimer ainsi, une physionomie particulière qui la rend encore digne de l'attention du philosophe. Elle ressemble à ce fleuve fabuleux, dont les eaux conservaient leur limpidité au milieu de celles de la mer.

On peut quelquefois juger des mœurs d'une ville par un seul trait, principalement quand il est caractéristique; en voici un qui me semble de ce genre. A mon

passage par cette ville pour aller en Italie, on mit loger chez un artiste aisé mon compagnon de voyage, jeune homme d'une figure agréable, et possédant cette amabilité, ces talens de société qui distinguent les Français de tous les autres peuples. Il y avait dans la maison du citoyen J..... deux demoiselles grandes et bien faites. La rapidité de la marche de l'armée de réserve, en hâtant notre départ de Genève, empêcha mon ami de connaître plus particulièrement la famille qui lui donnait l'hospitalité. A notre retour d'Italie nous nous arrêtâmes quelques jours dans cette ville; le jeune homme avait oublié la famille du citoyen J..... et ne pensait point à l'aller voir, lorsqu'il passe par hasard un matin à six heures devant la maison; la cadette était dans ce moment à la porte; elle le reconnaît, le salue, et lui demande, après les premières questions dictées par la politesse, s'il a vu ce que Genève renferme de curieux, et sur sa réponse négative, lui offre de le mener au *Muséum*.

Comment refuser une proposition de cette nature, faite par la beauté, et de ce ton ingénu qui pare l'innocence? Nos deux jeunes gens se mettent en marche. Que n'aurait-on pas dit, dans une de nos villes de province, en voyant une femme de 18 ans conduire elle-même un officier de dragon de 20 ans? A Genève on ne met point de mystère aux actions innocentes, et l'on sait *que quiconque se cache a tôt ou tard raison de le faire.*

La jeune personne montre avec détail le Muséum, dont elle connaissait ce qu'elle pouvoit *connaître sans inconvénient*, explique sans prétention et avec briéveté ce qui avait besoin de l'être. Après avoir parcouru toutes les pièces, il en restait encore une; elle s'arrête en-dehors à la porte, prie mon ami d'entrer, et de lui permettre de rester et de l'attendre, parce que cette salle lui était interdite. — Laisser une jolie femme pour voir les chefs-d'œuvres de l'art! cela ne s'accorde point avec les principes de la politesse française. Ne pas

l'abandonner et renoncer, *par honnêteté*, à satisfaire une curiosité assez légitime, et augmentée, *comme de raison, par la retenue de la belle genevoise !.... Le cas est embarrasant.* Que peut donc renfermer cette salle mystérieuse ? Le jeune dragon, pour tout concilier, s'élance dans la salle, la parcourt rapidement de l'œil, et rejoint aussi-tôt sa compagne. — Il est dans la nature des objets que le pinceau ou le ciseau de l'artiste ne doit pas oublier. J'en conviens; mais alors on doit à la société de n'offrir ces objets qu'aux personnes dont la vue ne peut en être offensée. Aux hommes, par exemple, à certaines femmes; celles qui trouvent le moyen de concilier la chasteté avec l'amour des arts, et qui savent conserver la première en se livrant au second dans tous les *détails*. — En un mot, la salle renfermait quelques statues et des tableaux entièrement nuds ; il ne faut pas oublier que la jeune personne était parfaitement libre, qu'aucun de ses concitoyens n'était au Muséum témoin de

sa démarche, qu'on lui avait confié les clefs, que son compagnon le pressait de l'accompagner, qu'elle savait seule que la salle contenait ce qu'elle ne devait point voir, que..... *Avez-vous été galant ?* dit quelqu'un au jeune dragon qui nous contait cette aventure. — « Si vous saviez » comme, au sortir de cette salle, elle » était belle à mes yeux ; comme elle me » paraissait respectable ! Elle rougit un » peu ; ne me dit rien. Nous gardâmes le » silence au retour, et ma langue ne se » délia que pour la remercier de la com- » plaisance qu'elle avait eue ». Cette anecdote est bien simple ; — on en rira peut-être ; — mais la conduite ingénue de mademoiselle Jacq..... a, pour moi, un charme qui me fait braver le ridicule.

J'ai dit précédemment que Genève avait une salle de spectacle, la vérité m'oblige cependant d'ajouter qu'il y règne une certaine décence qu'on chercherait vainement dans plusieurs grandes cités. J'ai vu une française belle, si l'on pouvait l'être sans sa

pudeur, se montrer demi-nue, couvrant tous les spectateurs du feu de ses regards, affrontant l'opinion publique, étalant des attraits qui n'ont de prix que lorsqu'on les devine; je l'ai vue, dis-je, recevoir du magistrat un avis outrageant, celui de se *vêtir* ! Je l'ai vue, sortant de sa loge, versant des larmes, que j'aurais attribuées au repentir, si je n'avais entendu les expressions qui les accompagnaient.....

Ce qui m'a frappé à Genève, c'est la tenue des filles de boutique. Elle n'attendent point le passant, et ne perdent point leurs momens à calculer sur celui où l'on viendra leur acheter ce qu'elles ont à vendre; toutes partagent leur tems entre le travail et la lecture, et vous les trouverez toujours le livre ou l'aiguille à la main.

On rira, mais ce n'en est pas moins vrai, en m'entendant dire que c'est à Genève qu'on *file*, ce que nous appelons le *parfait-amour;* point d'autres rendez-vous que ceux donnés en famille, le dimanche,

manche, à la promenade sur les bords délicieux du Lac, ou le décadi sur le *Mont-Salève*. — Heureux Genevois ! appréciez votre bonheur, et pour le conserver sachez braver le ridicule !

CHAPITRE XXVII.

Sur la réunion de Genève.

Ditare majus est quam ditescere.

PLUT.

Il est plus grand d'enrichir les autres que de s'enrichir soi-même.

EN considérant Genève de toutes parts environnée de montagnes, et véritablement circonscrite par la nature qui semble avoir prescrit les bornes de ce petit état, et l'avoir rendu indépendant de tous les autres, je me rappelais cette description, faite par l'un de ses citoyens (1); description si séduisante que je ne puis ré-

(1) Dédicace du Discours sur l'inégalité des conditions.

sister au désir de la retracer au lecteur.

« Si j'avais eu à choisir le lieu de ma » naissance, j'aurais choisi une société » d'une grandeur bornée par l'étendue » des facultés humaines, et où cette douce » habitude de se voir et de se connaître, » fit de l'amour de la patrie, l'amour des » citoyens plutôt que celui de la terre; » j'aurais voulu naître dans un pays où le » souverain et le peuple ne pussent avoir » qu'un seul et même intérêt, afin que tous » les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun; » j'aurais voulu vivre et mourir libre, c'est-» à-dire, tellement soumis aux loix, que » ni moi ni personne n'en pût secouer « l'honorable joug salutaire et doux, que » les têtes les plus fières portent d'autant » plus docilement, qu'elles sont faites pour » n'en porter aucun autre; j'aurais donc » voulu que personne dans l'état ne » pût se dire au-dessus de la loi, et » que personne au-dehors n'en pût im-

» poser que l'état fût obligé de recon-
» naître.

» J'aurais voulu me choisir une patrie
» détournée, par une heureuse impuis-
» sance, du féroce amour des conquêtes,
» et garantie, par une position encore plus
» heureuse, de la crainte de devenir elle-
» même la conquête d'un autre; une ville,
» placée entre plusieurs peuples, dont au-
» cun n'eût intérêt de l'envahir, et dont
» chacun eût intérêt d'empêcher les au-
» tres de l'envahir eux-mêmes.

» Les Genevois sont, de tous les peu-
» ples, celui qui paraît posséder les plus
» grands avantages de la société humaine,
» et en avoir prévenu les abus ».

Tout est, dans cette description, de la plus exacte vérité. Pourquoi donc Genève a-t-elle eu dix révolutions consécutives? Pourquoi ne se gouverne-t-elle plus? pourquoi est-elle réunie à un état immense, dont la nature l'a séparée par une chaîne de

montagnes? D'abord l'agitation de cette petite république ébranlée dix fois par des commotions intérieures, des séditions, prouve que le meilleur gouvernement, ou du moins celui que l'écrivain considère comme tel, sur lequel il écrit avec enthousiasme, est sujet aux révolutions comme les autres, puisqu'il est composé d'hommes qui ne sont pas exempts de passions, et qu'il est dans la nature humaine d'aimer le changement. L'indépendance de Genève donnait à ses habitans une certaine fierté; ils ne reconnaissaient point de maîtres. Je me suis convaincu combien cette fierté se trouvait humiliée par la réunion, et cependant en me témoignant leurs regrets sur leur indépendance, tous m'ont avoué que depuis la réunion ils étaient incomparablement plus heureux qu'ils ne l'avaient été pendant les quinze ou vingt dernières années. Par une de ces contradictions si ordinaires, tout en s'avouant heureux, ils auraient mieux aimé l'être moins et être

eux; c'est naturel, et la même chose arrivera toutes les fois qu'on voudra faire le bonheur de quelqu'un aux dépens de son amour-propre.

J'avoue que j'aurais mieux aimé trouver *Genève* république indépendante ; mais si le contraire est arrivé, ce n'est ni sa faute, ni peut-être la nôtre. Je crois bien cependant qu'il eût été plus grand au gouvernement français de la protéger que de *l'incorporer*; mais outre que la *fierté républicaine* ne peut supporter que des alliances et non protection, c'est que les circonstances ont nécessité la réunion de *Genève* à la France. Voici le motif de mon opinion; je l'ai déjà dit, je le répète encore, jamais le mensonge ne sortira de ma bouche.—Je dirai donc que les gouvernemens, considérés dans l'ordre politique, étant entre eux comme seraient des troupes de bandits, il était impossible qu'un petit état subsistât environné de grands plus forts que lui; c'est une vérité d'expérience qui se vérifie tous les

jours, et n'a besoin d'autres preuves que la nomenclature suivante : — *La Pologne partagée* entre ses trois plus forts voisins ; — la Belgique ; — le Piémont ; — le Milanais ; — Malthe ; — la république de Venise (1) ; — Genève enfin. Les localités nécessitaient la réunion de cette dernière à la France ; l'indépendance de Genève n'avait donc pour bâse que la *bonne-foi publique*, c'est-à-dire, *quelque chose* qu'on trouve encore dans *Grotius*, dans *Puffendorf*, dans *Burlamaqui*, qui se sont amusés à parler de ce qui n'existait déjà plus de leur tems, et qui, du nôtre, devait être classé dans la section mythologique.

---

(1) Je prie le lecteur de s'arrêter un instant à la république de Venise. Lorsqu'elle fut conquise et offerte à l'Empereur, toutes les puissances criaient au vol. L'Empereur à qui elle convenait l'accepta, rendant, par forme d'échange, la liberté à un peuple accoutumé à le regarder comme son souverain. Il s'empare de nouveau du pays habité par ce peuple, et continue de conserver Venise. — Paul Ier. grand-maître de Malte, etc.

La politique est une science formée de principes tels que si un gouvernement s'avisait de ne pas les suivre, il serait infailliblement détruit. Ainsi Frédéric, qui était un fort honnête homme et punissait le vol, était obligé, en bonne politique, de se faire voleur d'état. Il eût fait pendre, avec raison, un habitant de son royaume qui lui eût présenté un *contrat - d'acquêt* semblable à *celui* qu'il avait de la Silésie. Dieu fasse paix à celui qui le premier inventa deux manières aussi contradictoires d'être honnête homme !

Je joins à cet ouvrage (1) un monument incontestable de la répugnance ou plutôt de l'opposition de Genève à sa réunion avec la République. Je m'étonne qu'on n'ait pas rendu aux Genevois l'honneur de se gouverner eux-mêmes ; quand

---

(1) Voyez n°. 2. Pièce justificative intitulée : *Adresse des Genevois.* Je l'ai transcrite parce qu'elle est rare et peu connue.

on est riche on ne doit pas y regarder de si près. Cette ville isolée et indépendante offre un spectacle unique; réunie à un grand état, ce n'est plus Genève, c'est une ville de département.

Une autre réflexion sur les motifs des Genevois pour regretter leur indépendance, c'est qu'ils peuvent être considérés comme ennemis par ceux qui sont en guerre avec la France, et dès-lors exposés au séjour des troupes dont ils étaient exempts, et à tous les fléaux de la guerre.

Si j'avais eu, dans notre gouvernement, voix délibérante, j'aurais dit au directoire, qui ne m'eût, comme de raison, pas écouté. « Laissez à Genève son petit territoire, sa » constitution, son indépendance ; ayez » dans ses habitans des amis ou des alliés » plutôt que des sujets; secourez-les, mais » ne les protégez ni ne les soumettez: ils ont » encore de la fierté, c'est la sauve-garde » de la vertu. N'en faites ni des Allemands, » ni des Français, laissez-les *Genevois*, et » considérez-les, si vous voulez, comme un

» petit phénomène curieux à observer, et » qu'il faut conserver pour l'honneur de » l'espèce humaine ».

Genève ! je viens d'exprimer ton vœu ; tel du moins qu'il m'a été manifesté par tes plus illustres citoyens. J'ai, pour le faire entendre, osé élever ma faible voix ; Genève ! je me suis acquitté envers toi d'une partie de ma dette !

CHAPITRE XXVIII.

L'Aveugle de Saint-Laurent.

At tu qui potior nunc es, mea fata caveto.

NOUS partîmes de Genève le 23 messidor, et après avoir joui jusqu'à Nyon des bords du lac, nous le considérâmes pour la dernière fois du haut *des Rousses*. Un amphithéâtre de monts de neiges, les glaciers de Chamouny, le Mont-blanc, qu'on prendrait pour un nuage immobile, transparent, éclairé des rayons du soleil, font à l'horizon un spectacle qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Adieu bords enchantés du lac, sites pittoresques, points de vue délicieux ! adieu *Genève* ! conserve long-tems, conserve toujours tes mœurs, tes douces

habitudes, tes vertus, tu le peux encore ; la nature bienfaisante à ton égard, et prodigue de ses dons t'a, de tous côtés, environnée de remparts élevés : puissent les vices et la dépravation ne jamais franchir ces barrières !

La route des Rousses est belles ; elle est tracée dans le flanc de la montagne. Elle fut faite par le gouvernement de *Berne*, ainsi que l'atteste cette inscription gravée sur une borne.

Via sumptibus bernæ patefacta
an. 1748.

Nous rencontrâmes, dans le village, un général dont la physionomie nous frappa : on y remarquait un air de douceur et de dignité, des traces de quelque malheur, ce, *je ne sais quoi*, qui nous attendrissait, et dont nous ne pouvions nous rendre compte. Sa santé semblait un peu altérée : on voyait que ses cheveux étaient blanchis avant l'âge. On lisait sur sa figure

ces mots : *Guyanne, déportation, persécution.* Comment, en voyant l'honnêteté animer ces traits, ne déchirera-t-on pas l'acte qui l'exilait loin de sa patrie, et le dévouait aux tourmens ? Ah ! comment ! lacéra-t-on celui de Barthélemy, d'Aymé, de Barbé-Marbois et de tant d'autres, dont les vertus étaient la critique la plus amère de ceux qui les persécutaient. Le poste qu'on vient de confier au général Mat....Du.... est une espèce de réparation faite à cette victime échappée à la déportation, et dont les talens sont encore une fois rendus utiles à sa patrie.

Nous continuâmes notre route. Le Jura a beaucoup de sites d'un aspect mélancholique, et d'une sombre horreur. Les montagnes m'ont paru moins élevées et plus boisées que celles des Alpes. Les sommets y sont couverts d'arbres : aux Alpes, dès le milieu ils vont toujours en se dégradant. Je n'ai point vu dans la partie du Jura, que j'ai parcourue, ce que j'ai trouvé dans celle des Alpes que

j'ai traversée, des rochers massifs, nuds, arides et nuancés de différentes couleurs; des blocs amoncelés et des torrens d'un volume d'eau aussi considérable ; mais j'ai apperçu plus de verdure, une certaine harmonie dans les objets qui semblent *se heurter* moins.

Arrivé à *Saint-Laurent*, nous vîmes un jeune militaire privé de la vue par un coup de feu : un chien le conduisait : cet infortuné est bien fait, bien portant; mais ses yeux ne jouiront plus des beautés de la nature, des bienfaits de la lumière! C'est dans les champs de l'Italie, c'est dans la dernière campagne, près de Pavie, qu'il reçût, il y a deux ans, la blessure qui lui a, pour jamais, ôté ce qui donne du prix à la vie. Il avait une maîtresse, il ne la reverra plus! Les sons de sa voix auront sans doute plus de charmes pour son oreille! s'il se marie, s'il a des enfans, il ne les verra pas jouer autour de lui, il ne saura pas s'ils ressemblent à leur mère ; il ne pourra lire dans leurs regards..... infortuné! tu es mort long-tems avant de mourir!

Oublié jusqu'à présent de notre gouvernement, il ne vit que de la compassion des voyageurs : sa grande jeunesse, son malheur, la cause honorable qui l'a réduit dans cet état, les privations qu'il éprouve chaque jour, ont excité leur pitié. — Qui pourrait n'être pas ému en voyant l'aveugle de Saint-Laurent ? en l'entendant vous dire, » qu'après avoir » sauvé les jours d'un habitant de *Pavie*, » lors du pillage de cette ville, il fut à » son tour sauvé et secouru par lui, » lorsqu'il reçût la blessure qui a éteint » ses yeux..... (Le père Jérôme passa la » main sur les siens à cet endroit de son » histoire.....) les ennemis entre les mains » desquels son accident le fit tomber, le » renvoyèrent.. Que faire d'un aveugle ? Il » avait traversé le Piémont, le St.-Bernard. » il s'était fait conduire pour en recevoir » la rosée, au bas de la chûte du Pisse- » vache qu'il avait admiré en allant en » Italie. »

Bonaparte à qui il fut présenté lorsqu'il passa par *Saint-Laurent* il y a trois mois,

s'intéressa à lui, prit ses papiers, lui promit une pension, et lui donna une gratification en attendant l'effet de ses promesses. Je souhaite pour l'infortuné que Marengo ne l'ait point fait oublier : et si cet écrit tombe entre les mains de quelqu'un qui *ait entrée aux Thuileries*, aux appartemens du milieu..... accès auprès de celui qui y habite, je l'exhorte à ne pas oublier l'aveugle de Saint-Laurent.

Nous rentrâmes à quelque distance de *Coligny*, dans la route que nous avions parcourue en allant en Italie ; par-tout où nous passions l'on nous faisait des questions tendantes à confirmer l'espérance que l'on avait de la paix ; par-tout on la croyait prochaine : c'est dans l'espoir de voir réaliser ce désir que nous sommes arrivés, le 3 thermidor, à Paris, dont nous étions absens depuis trois mois et quelques jours. L'incertitude où sont tous les esprits depuis cette époque, nourrit également la crainte et l'espérance. Puisse cette dernière n'être pas une illusion !

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXIX.

CONCLUSION.

Et vivere.... amo, donec breve transeat ævum
Innocuam et facilem, sine luctu et crimine vitam.

Anti. Lucret. L. I.

JE terminerai cet ouvrage par quelques réflexions sur la campagne de cette année, et sur le pays que j'ai parcouru (c'est-à-dire les Alpes). L'une m'a fait éprouver des sensations qui m'étaient inconnues; l'autre m'a donné des idées nouvelles, et je conserve, de tous les deux, un souvenir qui durera probablement autant que moi. On a vu que c'était un voyage que je faisais, et non pas *une campagne*. Chacun ici bas, semble avoir reçu une destination : quoique l'état mili-

taire ne fut point la mienne, j'estime le métier de soldat, parce que je crois toujours à celui qui le fait de l'honneur et de la probité. (1)

Je doute qu'il y ait dans l'histoire un exemple de la rapidité de la marche de l'armée de réserve. Elle traverse la Bourgogne, la Franche-Comté, monte et descend le Jura, parcourt une partie de la Suisse, s'enfonce dans les gorges du Valais, remonte à la chûte de la Drance, grimpe le St.-Bernard, au bas duquel elle est obligée,

---

(1) Beaucoup de personnes ne seront pas de mon avis sur ce mot *probité* que j'emploie ici avec intention. Ils me représenteront le soldat pillant en pays ennemi A cela je répondrai que le soldat, comme bien *d'honnêtes-gens*, définit la probité à sa manière, qu'il croit qu'elle est intacte quand il ne vole pas dans son pays. Confiez votre bourse à un soldat, vous êtes sûr de la retrouver : il n'y touchera pas; j'en ai fait l'expérience : confiez-là à un *honnête homme de procureur*, et vous verrez la différence. On vous déduira tant pour l'avoir gardée et vous en rendre une partie : tant pour, etc...

sans prendre haleine, sans se reposer un instant, de poursuivre et de vaincre l'ennemi; j'ai vu, comme je l'ai déjà dit, des bataillons entiers quitter, au haut du Bernard, la route déjà très-dangereuse, impatientés de la lenteur avec laquelle on descendait, glisser jusqu'en bas sur la neige, et parcourir en quelques minutes, des centaines de toises. S'ils eussent considéré quelques instants le précipice, ils auraient infailliblement reculé. — Le Batave fût resté sur le haut, l'Italien eût pris *un détour*, l'Anglais eût consumé le tems à faire un pari.

Marches forcées, manque de vivres, fatigue, tout est oublié par le soldat Français, après une heure de repos, ou quand il entend son éloge. Celui qui a conçu cette entreprise hardie les connaissait bien, et s'il n'avait pas d'autres droits à l'immortalité, le succès de cette marche lui en donnerait. Je dis le *succès*, car si l'entreprise n'eût par réussi, on l'eût regardé comme un insensé, parce qu'on ne

juge en général que d'après l'événement: ce qui, de toutes les manières de raisonner, est bien certainement la plus injuste et la plus fausse.

Un *rien*, si je puis m'exprimer ainsi, dédommage le soldat français. En gravissant sur les rocs, il s'amusait à considérer de tems en tems, l'espace qu'il avait franchi, les précipices qui étaient à ses côtés, l'écume du torrent qu'il laissait à ses pieds, et plein d'ardeur, il achevait sa pénible course en espérant de trouver un sîte plus pittoresque encore. (1) Les frimats et la neige, au commencement de l'été, l'ont distrait un instant; le verre de vin du St.-Bernard lui a rendu ses forces;

---

(1) Oui, je l'ai vu, j'en ai été cent fois témoin, nos soldats étaient sensibles aux beautés de la nature. Ils s'adressaient mutuellement des plaisanteries sur les montagnes de leurs pays qu'ils comparaient à celles des Alpes. Quelques-uns contemplant des précipices, se faisaient plusieurs fois répéter l'ordre de continuer la route.

la vue des Autrichiens qui fuyaient devant lui, a ranimé son ardeur. Le fort de Bard imprenable, au premier moment, (malgré tous les avis contraires) l'impatiente : on lui indique un détour dans une montagne, presqu'inaccessible ; il y grimpe : arrivé au haut, trempé de sueur, il s'amuse à considérer ce fort, et fait des plaisanteries sur ce monticule hérissé de bouches à feu. Quels autres que des Français eussent passé pendant la nuit des pièces sous le canon de l'ennemi ? — Parlons actuellement du pays, comparons-le au nôtre, et apportons dans ce parallele toute la bonne foi que l'on doit avoir. Je le dirai naïvement : les contrées que j'ai parcourues m'attachent encore davantage au mien. Sans doute ces montagnes de la Suisse, qui sont comme de grands réservoirs d'où coulent, sans cesse, des fleuves, des ruisseaux, réclament l'attention : leur désordre présente un spectacle unique ; il semble qu'on soit au commencement de la création. La nature y est âpre et rude : ses

formes n'y sont point adoucies; les élémens y sont comme confondus, ou du moins on dirait que la chaîne qui, dans toutes les autres contrées, lie tous les êtres les uns aux autres, n'existe point dans celui-là. On admire, on est ému, mais on se trouve seul au milieu des hommes qui l'habitent : c'est-là que j'ai éprouvé, combien l'homme tenait à tous les êtres; combien, afin que l'harmonie fût parfaite, il était nécessaire que l'individu appellé *homme*, appartint à l'espèce humaine, et ne fut point dégradé. Après avoir rêvé sur le bord de la Doire, au bruit d'un torrent, au pied d'un roc, à la chûte de la Drance, dans les gouffres du Valatey, si je cherchais un être de de mon espèce, je trouvais une masse de chair informe, et qui semblait n'être louée que du mouvement, sans l'instinct de la brute au-dessous même de laquelle la nature les a placés. Pourquoi dans des pays qui sont l'objet de notre curiosité, ne trouve-t-on que des hommes qui de-

viennent celui du dégoût dès que nous les connaissons ?

Ces contrées offrent des points de vue uniques. Là, comme je l'ai dit, les accidens de la nature y sont plus décidés, plus tranchans : on est tout-à-la-fois saisi d'horreur et d'admiration : là, un roc taillé à pic, d'une teinte noire, entièrement stérile, est à côté d'un mont couvert de sapins d'un vert sombre, et traversé dans sa partie supérieure, par des bandes de neige : au milieu un torrent qui tombe avec fracas dans un gouffre qu'il s'est creusé, et que l'on ne considère qu'avec effroi. Tous ces objets produisent un ensemble au-dessus de toute description.

Nous sommes d'autant plus frappés de ces contrastes, qu'ils augmentent par la comparaison que nous faisons, même involontairement, de ces sites avec nos plaines, nos collines, nos bosquets, nos paisibles rivières, le vert émaillé de nos prairies, les bords fleuris de nos ruisseaux. Inaccoutumés que nous sommes aux hor-

reurs des Alpes, nous nous enthousiasmons!... Et un instant de réflexion détruirait le prestige. Supposons que nous soyons obligés d'y vivre avec ceux qui les habitent; que, sans avoir d'autres ressources que celles qu'ils ont eux-mêmes, nous soyons condamnés à nous abreuver de l'eau de leurs neiges fondues, à confier à un terrein dépourvu de suc végétal, quelques grains d'avoine que la nature ne produit qu'à regret, à n'avoir d'autres fruits que ceux qui naissent sur le châtaignier sauvage, d'autres mets que le fromage et le lait, d'autre maison qu'une cabane de planches de sapin, d'autre lit qu'une couche de paille que la disette du grain empêche de renouveller, d'autre propriété que quelques toises disputées par la neige, d'autre société que des vaches ou des chèvres! Ajoutons à ce tableau exact, qu'à l'exception de l'aigle, les oiseaux ont fui de ces monts, où l'écho sommeille sans cesse, qu'on n'entend que les torrens..... et l'on con-

viendra sans peine qu'il faut *visiter* les Alpes, mais n'y pas demeurer long-tems.

Ceux que le sort rigoureux a condamné à naître, végéter et mourir dans quelques parties de ces montagnes, ne doivent peut-être leur stupidité qu'à la disette ou à la qualité des alimens dont il font usage, et au local qu'ils habitent. Ils sont bien loin d'avoir nos conceptions ni nos idées ; et ce qui frappe leurs regards, y contribue peut-être encore. Ils ont sans cesse devant les yeux un rocher aride, de la neige et le triste sapin. Eloignés de l'espèce humaine, ils forment une peuplade d'animaux bien moins intelligens que le castor, puisqu'ils sont des brute, et devraient être des hommes !

Je voudrais que l'écrivain ne mentît point à lui-même, et qu'au lieu de nous parler du bonheur de l'habitant des Alpes (1), il s'occupât des moyens de le rendre

---

(1) Un auteur donne le nom de mœurs de l'*âge d'or* à celles des familles affligées du crétinisme. Les

heureux. Les vices des peuples civilisés, méritent bien toute l'indignation du philosophe ; mais, s'il faut fuir ceux dont le cœur n'est point l'asyle de la vertu, il ne faut point aller dans la partie des Alpes, où l'on trouve des êtres qui déshonorent l'intelligence humaine. On doit également éviter et les uns et les autres : c'est pour cela que je veux vivre dans mon pays. Le souvenir que je conserverai des

---

parens, dit-il, regardent comme une bénédiction l'imbécillité de leurs enfans. En le voyant considérer sous ce point de vue, l'on serait tenté de croire qu'il désirerait *être de la famille* : c'est trop abuser de la crédulité du lecteur. Il y avait long-tems qu'on m'avait dit que cet écrivain avait fait le *Roman des Alpes*, je m'en suis bien convaincu. — Certes, si la stupidité, une mal-propreté dégoûtante, les facultés intellectuelles entièrement paralysées, un extérieur répulsif et *nauséabonde* étaient le partage de ceux qui vécurent dans cet âge d'or, dont les anciens nous ont donné une description si séduisante, les Crétins nous rappellent à un dégré éminent ces *beaux* siècles, et je me regarde, en mon particulier, comme très-heureux de vivre dans l'âge d'airain. — De la bonne-foi, voilà ce que j'aime dans le récit d'un voyageur.

Alpes, lui donnera plus de prix; le ruisseau m'y paraîtra plus limpide, la verdure plus agréable, l'oiseau plus harmonieux, les arbres d'une teinte plus douce, et le paysage plus varié, plus animé, sur-tout quand l'image du Vallaisan embellira les hommes qui l'habitent.

FIN

NOTES.

NOTE 1. Page 8. *Cette cause en vaut bien une autre.*

La coalition des puissances étrangères contre nous, il y a plusieurs années, avait au moins une cause légitime. Nos tribunes retentissaient des vociférations de je ne sais combien de braillards qui criaient à perte d'haleine contre les chefs de toutes les nations; semblables au pape Hildebrand, il mettaient leurs trônes en interdit, relevaient les peuples du serment de fidélité, et les déclaraient *libres ;* c'est-à-dire, leur donnaient le pouvoir de s'égorger, de voler, de piller impunément. Jusques-là il n'y avait presque que de quoi rire, et l'on pouvait, sérieusement à cette époque, nous croire devenus fous; mais à ces injures succéda un code de principes analogues, et l'envoi d'émissaires dont quelques-uns, recevant le prix dû à leur mission, furent pendus. Les chefs des nations étrangères se réunirent alors contre une doctrine qui ne pouvait

avoir que des résultats pernicieux à leurs intérêts. Ils avaient donc raison ; on les attaquait, on ébranlait, par ses fondemens, le trône sur lequel ils étaient assis. Rien de plus naturel dans ce cas, que la défense : mais ils n'auraient pas un prétexte spécieux actuellement pour se réunir de nouveau. Nous n'avons plus les mêmes principes, et nous ne nous mêlons plus de ce qui ne nous regarde pas.

L'une de ces puissances, la plus astutieuse de toutes ; celle qui crie le plus fort, met dans ses raisons une mauvaise foi évidente. Elle sait bien que notre système de gouvernement n'est plus le même : elle voit bien que notre intérêt, après plusieurs années de troubles, est d'avoir la paix, de rester tranquille pour réparer nos pertes. Ainsi la garantie qu'elle nous demandait, n'était qu'un prétexte ridicule : cette garantie repose bien autant sur le système adopté que sur l'*individu* chargé de le maintenir. Elle n'ignore pas, puisque l'expérience le lui a appris plusieurs fois, que la faiblesse dans le chef d'un gouvernement, est plus nuisible que la tyrannie, et quand elle exige que nous changions, non de système, mais de chef, c'est qu'elle espère que celui qu'elle nous choisirait n'aurait peut-être pas l'énergie nécessaire, et livrerait notre patrie à de nouveaux

troubles.—Je dis *celui qu'elle nous donnerait*, elle et les autres puissances. Il faut remarquer qu'elle ne sont rien moins que d'accord là-dessus : l'un veut l'oncle ; l'autre le neveu ou le cousin.... etc.

Pour terminer tout débat avec le gouvernement dont je parle, exhortons-le à relire les pages de son histoire, depuis 1649 jusqu'en 1660, et à nous laisser tranquilles.

NOTE 2. Page 15. *Sur la Henriade.*

La Henriade, comparée à l'un des poëme épiques qui existent, perd bien certainement de sa valeur. On a remarqué, avec raison, qu'il était impossible d'en achever la lecture sans interruption. Il y a de superbes morceaux, mais qui iraient aussi bien à un autre ouvrage, tant ils ont peu de liaison avec ceux qui les suivent ou les précédent. C'est un ouvrage de *Marqueterie* dont plusieurs *pièces* sont *rapportées*. Il va un peu de notre intérêt de défendre ce poëme, puisqu'il y a chez nous disette totale de poëmes épiques ; mais il faut être juste et sincère avant tout.

Sans la Henriade, Voltaire a tant d'autres titres à l'immortalité, que ses partisans doivent se consoler des critiques que l'on se permet. Mérope et Zaïre, Mahomet et la mort de Cézar, etc. ;

ses poésies légères, sa pucelle même défient et bravent les traits de l'envie. Pourquoi ne fut-il pas vrai? Il serait un des premiers historiens modernes. Pourquoi finissait-il souvent par mettre un bon mot à la place de la raison? Une plaisanterie à celle du bon sens? On aimerait à moraliser avec lui. Pourquoi, dans les critiques, ajoutait-il des injures grossières, des diatribes dégoûtantes? On se formerait le goût avec lui. Pourquoi?.... Ah! c'est qu'il avait beaucoup.... oui beaucoup trop d'esprit: on n'en dira pas autant de tout le monde, me répondra-t-on. D'accord; mais il y a pour ceux-là des motifs de consolation; et être plus heureux que Voltaire, dédommage un peu de n'avoir ni son génie ni son esprit.

NOTE 3. Page 36. *Tracasseries littéraires.*

Par quelle fatalité arrive-t-il en effet que la carrière qui devrait procurer le plus de jouissance à ceux qui tentent de la parcourir, soit précisément celle ou l'on éprouve le plus d'amertume? On pourrait presque diviser actuellement une partie de l'espèce humaine civilisée en auteurs et en lecteurs; et quoique plus nous allions, plus les premiers pullulent, cependant le nombre des derniers sera toujours le plus considérable. Comment

ment se fait-il que les uns fassent tous les frais des plaisirs des autres, et que se battant entr'eux, se disputant sans cesse, ils semblent créés pour amuser la multitude ? Un auteur après avoir écrit devrait se ranger dans la seconde classe, et devenir lecteur au lieu de vouloir prouver que tous ses confrères ne savent ce qu'il disent, et que lui seul a raison. Quand, par hazard, il naît un écrivain bilieux, dont le métier est de répandre son venin sur les ouvrages qui paraissent, c'est alors qu'il faut suivre le conseil qu'on donnait à Diderot qui se plaignait amèrement des critiques qu'on faisait de ses ouvrages : » jettez, lui » disait-on, dans le public un livre meilleur » encore que ceux des vôtres qui excitent l'envie, » et ils se tairont. »

Les Membres d'une société littéraire se querellent avec ceux d'une autre société. Sarcasmes amers, injures, tout est prodigué. Quelqu'un trouvant plaisant de décocher ses traits contre les uns et les autres, prend la plume et les tourne en ridicule. Un des auteurs attaqués répond : la riposte paraît le lendemain, et est aussi-tôt suivie d'une replique : on rit aux dépens de l'agresseur, après avoir ri à ceux de l'auteur attaqué : chacun à son tour ; mais dans cette lutte, la masse des lecteurs à tout le profit, c'est-à-dire l'amusement. Le

plus sage se tait le premier, c'est par là qu'il aurait dû commencer. S'il avait raison, ses ouvrages parlaient pour lui : s'il ne valaient rien, la satyre en faisait un peu plus tôt justice ; mais à-coup-sûr ils n'auraient pas long-tems vécu sans elle.

On peut, on doit même combattre l'opinion ou la morale d'un écrivain, quand on croit l'une ou l'autre dangereuse : on est encore obligé de reprendre son style, principalement quand il est néologique, parce que le néologisme a son danger, il perd sa langue, corrompt le goût, et l'on finirait par ne plus s'entendre. Tout cela doit se faire sans fiel et sans aigreur ; mais pourquoi s'occuper d'un ouvrage ennuyeux, platement écrit, et qu'on ne connaîtrait pas sans la critique ?

Du reste, dans tous les tems, les écrivains se disputèrent ; dans tous les siècles il y eut des Aristophanes, des Juvenal, des Boileau.... etc. Tout homme qui se fait imprimer, doit s'envelopper du manteau de la philosophie, savoir distinguer les avis des injures, et ne pas confondre les premiers avec les seconds, pour se dispenser d'en profiter.

Un auteur devrait avoir la coquetterie d'une mère, lorsqu'elle introduit sa fille dans le monde :

elle la pare, cache ses défauts, ajoute l'art à la nature, et tâche de la rendre parfaite. Pourquoi tous tant que nous sommes, mes confrères et moi, (car si petit que je sois, il faut bien me mettre du nombre), ne prenons-nous pas les mêmes précautions ? Pourquoi n'avons-nous de cette mère que la tendresse ?

NOTE 4. Page 52. *L'ouvrage n'a plus le même charme pour moi.*

Je sais combien l'expérience offre d'exemples qui démontrent que ma manière de voir est fausse, je sais que l'homme parle d'une façon, agit d'une autre, que souvent l'ouvrage et l'écrivain n'ont aucun rapport entr'eux ; que *Salluste*, dont le livre respire la morale la plus sévère, était sans mœurs ; que Sainte-Foix, si gai dans ses écrits, était bourru dans la société ; que le cœur de Sterne, qui nous paraît si bon et si sensible, était fermé à la tendresse d'une épouse, d'une fille..... Je sais tout cela, mais quand je ne connais point l'auteur, je me le crée d'après son ouvrage : et s'il parvient à ma connaissance des traits peu honorables pour lui, l'indignation que m'inspire cette contradiction, me laisse dans l'esprit quelque préjugé contre le livre. Voilà pourquoi je ne

cherche plus à connaître la vie des écrivains. Cette curiosité a dissipé trop d'illusions qui m'étaient chères ; il en est cependant qui n'ont qu'à gagner, à ne pas ressembler à leurs écrits, et je souhaite, par exemple, que l'auteur de *Justine* n'ait rien de commun avec cette dégoûtante production.

Voici, pour en revenir à un auteur que je viens de nommer, et dont j'aime toujours à relire les ouvrages, un article que je transcris d'un *voyage philosophique fait en Angleterre*, an 178....

L'auteur trouve une demoiselle dont il connaissait les parens, occupée à la lecture.... « Je » lui demandai, dit-il, avec qui elle était ?— *avec* » *Sterne, me* répondit-elle. — *Ha ! ha ! avec cet* » *aimable confident de la nature?* — *Oui, mais* » *qui n'avait de sentimental que l'esprit.* — *Que* » *l'esprit, Miss?* — *Non cette sensibilité commu-* » *nicative, qui est l'essence de ses ouvrages, ne* » *sortait point de son cœur?*—*Cela serait affligeant* » *même à supposer possible.*— *Vous avez raison,* » *et en entendant exprimer le sentiment avec une* » *simplesse aussi intéressante, par un homme qui* » *n'en avait jamais éprouvé les douceurs, on doit* » *être attristé de ne savoir plus à quels signes on* » *y croira.* — *Mais Miss....* — *Oh ! j'ai été tout* » *aussi* DÉSAPPOINTÉE *que vous paraissez l'être,*

» *en apprenant qu'il avait une femme sans époux*,
» *une fille sans être père, et des admirateurs, mais*
» *point d'amis. Eliza était sa maîtresse et non*
» *son amie.*

» Le lendemain, cette atteinte portée à la
» réputation de Sterne me pesait, m'affectait.
» J'en parlai, mais tout le monde semblait s'être
» donné le mot pour m'affliger. Je voulus me
» procurer son portrait d'une parfaite ressem-
» blance de trait et de physionomie. J'espérais y
» trouver quelque chose qui démentirait l'opinion
» générale. Je le cherchai.... hélas! je vous
» l'envoie. »

Sterne paraît cependant avoir eu un ami dans l'abbé Raynal; mais était-il le sien? c'est une question que je n'entreprendrai pas de décider.

NOTE 5. Page 55. *Sur le contrat social et les considérations sur le gouvernement de Pologne.*

On me parle des contradictions de Jean-Jacques. Je suis loin de les nier. Ses ouvrages en offrent un grand nombre. Mais je demanderai à ceux qui s'appuyent là-dessus, si les écrivains, dont ils sont partisans, n'en présentent aucune. Serait-ce par hazard Voltaire qui crut et ne crut pas

en Dieu, qui dit, tour-à-tour, qu'il fallait croire, douter, être incrédule ? Serait-ce Mercier qui, (entr'autres inconséquences, car il est impossible de les nombrer toutes), devint administrateur de la loterie, après avoir tonné contre l'immoralité de cet établissement ? Serait-ce la Harpe, qui, pendant soixante ans de sa vie, fut philosophe, et combat actuellement la philosophie ? Quel auteur lirait-on parmi ceux qui ont écrit depuis près d'un siècle, si l'on n'exigeait aucune contradiction ? Concluons qu'il faut choisir entre leurs ouvrages, laisser de côté le *contrat social* de l'un ; le poëme de *la guerre de Genève* de l'autre ; beaucoup de chapitres de celui-ci, des volumes entiers de celui-là, etc. Mais lire et relire l'*Emile*, *Mérope* et le *cours de littérature*.

Voici l'opinion d'un écrivain estimé au sujet des ouvrages de J. J.

« Les écrits du célèbre Rousseau, dit monsieur » de Lally-Tollendal, sont un des évangiles du » jour beaucoup plus cité peut-être qu'entendu. » En lisant ce maître profond de tant de légers » disciples, on est frappé de la différence qu'on » trouve entre l'auteur spéculatif, établissant des » principes abstraits dans son *contrat social*, et » l'auteur praticien donnant des conseils positifs » dans son *gouvernement de Pologne* : il faut op-

» poser à la périlleuse hardiesse du premier, la » sage timidité du second ».

NOTE 6. Page 57. *Sur Lyonnet, Huber, etc.*

Monsieur Sennebier m'a confirmé tous les détails que l'on trouve dans la *bibliothèque britanniqne*, sur Lyonnet, Huber et Bonnet. J'en offre ici quelques extraits.

« Lyonnet, passionné pour l'Hist. nat. avait une » soif extrême de réputation. Il résolut, pour se » faire connaître, d'ouvrir une route tout à fait » nouvelle, et de produire un ouvrage absolu- » ment unique en son genre. Il pensa aux » *Pucerons* et aux *Polypes*; mais par un caprice » fort extraordinaire du hazard, il se trouva » avoir pour rivaux *Bonnet*, dans la première de » ces entreprises, et *Trembley* dans la seconde. » La question était donc de trouver un autre » sujet qui réunit tant de difficultés qu'il pût » rebuter toute autre concurrent : il se livra à » la dissection de la chenille du saule : mais au- » cun artiste ne peut venir à bout de le satisfaire » pour les dessins des planches. Il apprit lui- » même le dessin, et fit des progrès si rapides, » qu'il fût en état d'exécuter ces mêmes dessins, » dont l'incroyable difficulté avait effrayé tous

» les artistes. Quand il fut question de graver, » il se trouve avec les graveurs dans le même » embarras où il avait été avec les dessinateurs. » il apprit donc à graver, et il acquit bien vîte » dans cet art une telle perfection, que les gra- » vures de son ouvrage, exécutées par lui, sont » d'une très-rare beauté.— Il y avait à La Haie, » un danseur de corde, dont la dextérité mer- » veilleuse faisait l'étonnement de tout le monde. » *Cet homme*, se disait Lyonnet, *n'a pas des* » *Muscles différens des miens, et n'est pas fait* » *autrement que moi : je dois donc faire tous ce* » *qu'il fait.* Il fit dresser une corde dans sa cour, » et se livra à cet exercice avec une persévérance » si infatigable, qu'à la fin, au grand étonnement » de son maître, il laissa celui-ci bien loin der- » rière lui. »

Bibl. Brit.

« Huber, de Genève, vivait dans une grande » intimité avec Voltaire, à qui il faisait des re- » parties piquantes. Il avait une dextérité inimi- » table pour découper des paysages en papier. » La ressemblance des figures qu'il y plaçait est » admirable. Il avait si souvent exercé ce genre » de talent, sur le profil de Voltaire, qu'à la fin » le contour de cette figure lui devint familier

» au point de le découper avec la plus grande
» exactitude, les mains derrière le dos : il avait
» même l'adresse de diriger un morceau de pain,
» entre les dents d'un chien, de manière à ce que
« l'animal, en mordant, dessinait le portrait du
» philosophe. On sait aussi par quel moyen ori-
» ginal, il traçait le même profil dans la neige,
» et ceux qui ne le savent pas peuvent aisément
» le conjecturer ».

Bibl. Brit.

J'ai vu dernièrement à Paris chez M. G.... D.. h, plusieurs portraits de Voltaire, faits à la plume, par Huber; ils sont d'une ressemblance frappante.

« Gessner passait ordinairement l'été dans un
» habitation champêtre, au bord des eaux rapides
» et bruyantes du Silh, et au milieu d'un vrai
» désert d'Arcadie. Peu d'hommes ont fait sur
» moi une plus douce impression que le bon,
» l'aimable, le modeste Gessner qui est devenu la
» gloire du Parnasse germanique depuis le Tage
» jusqu'à la Neva. Il paraît que la fortune a
» tenu la balance entre son rare mérite et le
» bonheur de sa vie domestique, avec une équité
» qu'elle ne montre pas toujours. Il a renoncé
» à la poésie depuis quelques années, et consacre

» à la peinture tous ses momens de loisir : mais » ce sont encore des idylles qui sorte de son » pinceau sous la forme de paysages ».

Bonnet découvrant Genève, sa ville natale qu'il n'avait pas vue depuis long-tems, s'écria *esto perpetua*! En lisant la correspondance de Voltaire avec Frédéric, il s'écriait.... combien Voltaire est au-dessous de Frédéric! Bonnet est mort à Genève, le 20 mai, 1793, âgé de 73 ans : sa *contemplation de la nature*, traduite dans plusieurs langues, et ses autres ouvrages doivent faire désirer qu'on publie ses *esquisses sur les gens* de lettres avec lesquels il était en correspondance.

NOTE 7. Page 68. *Sur Lausanne.*

Lausanne.— Il y avait avant la révolution, dix-sept cabinets de littéraires à Lausanne, ou libraires qui donnaient à lire. Quand on réfléchit sur la médiocre étendue de cette ville, on doit trouver cette quantité extraordinaire. Il n'y en avait pas le tiers à Genève, beaucoup plus grande, et dans laquelle cependant on lit beaucoup. Je tiens cette particularité de monsieur Gesler, de Lausanne, établi à Milan, dont j'ai parlé à l'article de cette dernière ville : et si ce nombre de cabinets-littéraires qui n'a aucune proportion avec la po-

pulation de Lauzanne, n'est point exagéré, il en faut conclure que tout le monde dans ce pays s'occupait de lecture. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je laisse à d'autres le soin de décider cette question. Je dirai cependant qu'il vaut mieux lire que d'aller hurler à une tribune, dénoncer son voisin, piller une maison: j'ajoute qu'il faut jetter au feu tous les livres qui vous enseignent à faire tout cela.

NOTE 8. Pag. 77. *Sur le Lac de Genève*

« Il est probable, dit un auteur, que le lac » Leman était jadis plus long qu'il ne l'est ac- » tuellement. Tout le terrein entre Villeneuve » et Bex, sur une étendue de quatre lieues, est » formé par des attérissemens; et l'on trouve à » une demi-lieue de ses bords actuels, un vil- » lage nommé Port-Vallay, dont le nom paraît » dériver de *Portus-Vallesiæ*, port du Vallais.

» Ce lac, comme tous ceux qui sont au pied » des Alpes, croît en été pendant la fonte des » neiges: il hausse, année commune, de cinq » à six pieds. On remarque d'autres crues plus » irrégulières: on voit, dans des orages, l'eau » s'élever et baisser successivement de cinq à » quatre pieds, et continuer ces alternatives pen- » dant plusieurs heures. On attribue ce phéno-

» mêne à des nuées électriques, et l'on observe » assez fréquemment des trombes sur ce lac ».

J'ai éprouvé par moi-même l'agitation du lac. Nous étions cinq dans un bateau, et quand nous nous embarquâmes après l'orage dont je parle, nous ressentîmes des nausées et de violentes envies de vomir. Un marin qui se trouvait avec nous, nous assura qu'il préférait une tempête sur la mer, à un orage sur le lac.

NOTE 9. Pag. 78. *Sur les Solitaires du Mont-d'Ailly.*

Tout, à l'exception des noms et du lieu de la scène, est de la plus exacte vérité dans ce chapitre, et je ne me serais pas permis un épisode fabuleux dans un ouvrage dont l'exactitude fait peut-être le seul mérite. Le mont d'Ailly existe tel que je l'ai décrit, mais on y chercherait en vain mesd^es^. de St.-Elme : le lieu de leur retraite est dans une autre partie de la Suisse. J'ai vu leur frère à Paris, il y a environ deux ans. Quoique persécuté, il riait de ce qu'il appellait *les folies* du gouvernement, et je me rappelle encore de la conversation que j'eus avec lui quelques jours après le 18 fructidor. Sachant qu'il devait à cette époque s'en retourner en province, je lui demandai quand il partait.

« Je n'en sais plus rien, me répondit-il, on » m'a refusé un passe-port. — Et qu'elle raison » vous a-t-on donné ? Ces citoyens vouloient sa- » voir de quel pays j'étais, et l'ignorant moi- » même, je n'ai pu le leur dire. — Mais n'êtes- » vous pas de l'Orléanais ? — Oui : entre nous » cela peut se dire — eh ! bien, du département » du Loiret. — Vous avez raison ; mais je ne » suis plus ni de l'Orléanais, ni du Loiret. » — Etes - vous fou ? — C'est ce qu'ils ont pré- » tendu, et je soutiens qu'ils le sont plus que moi. » N'ont-ils pas fait, le 19 fructidor, une loi qui » me déclare moi et les autres, *étrangers pour* » *sept ans*. Étant étranger, je ne suis plus français, » et je suis bien aise de vous rencontrer pour » vous consulter, avoir de vous quelques ren- » seignemens sur mon *pays* et savoir au juste » d'où je pourrais être. Suis-je Allemand, Russe, » Italien, Espagnol, Suisse, Danois, Lapon ? Je » n'ai que l'embarras du choix, mais encore » faut-il se déterminer. — Tout cela mérite en » effet réflexion, et je crois que ce n'est pas » trop d'avoir sept ans pour y penser. — Mais » d'ici-là, je ne puis rester dans l'hôtel Taranne. » Si je rentre à dix heures du soir, on me de- » mandera dans les rues, d'où je suis, qui je suis » et où je vais. J'ai besoin de certificat de résí-

» dence ; et quand je serais cul-de-jatte, on ne » m'en délivrerait pas, encore une fois, si je » ne disais d'*où je suis* ». C'est ainsi qu'il plaisantait sur nos inconséquences. Certes une loi qui dit que des *Français* ne sont pas des *Français* : une autre qui déclare que l'*inscription* sur une liste d'absens équivaut à l'absence même pour un vieillard de 89 ans qui, depuis dix années, n'a pas sorti de sa chambre, et pour mille autres inscrits, pendant qu'ils étaient détenus en vertu d'autres lois du *même genre*, feront certainement époque dans les annales de l'esprit humain.

NOTE. 10. Pag. 104. *Sur le Village St.-Pierre et le St.-Bernard.*

Voici, sur le village de St.-Pierre, comme sur le St.-Bernard, quelques particularités qui ne sont point dénuées d'intérêt. Je les tiens du patron que je ne puis nommer puisqu'il m'en a fait la défense formelle. Mon ouvrage aurait été beaucoup moins imparfait, s'il avait eu le tems de m'entretenir des observations qu'il avait faites, mais tous ses momens sont consacrés à l'exercice de fonctions importantes....

La stérilité de ces climats rend pour les habi-

tans le grain plus précieux encore. Il a donc fallu construire avec soin les magasins dans lesquels on le renferme, et le mettre, autant qu'il est possible, à l'abri de tout ce qui pourrait contribuer à sa destruction. Il y a, dans ce pays, des souris et des rats fort friands des grains qu'on récolte. Pour s'en garantir, on a posé les granges et les magasins à quelques pieds au-dessus de la terre. Ils portent sur quatre piliers de pierre. Au milieu de chaque est une pierre platte, lisse, beaucoup plus large que les autres et conséquemment saillante de quelques pouces. De manière qu'elle présente, à l'animal granivore, un obstacle très-difficile à surmonter. Au haut du village on trouve beaucoup de granges ainsi construites. J'avais remarqué les piliers dont je viens de parler, sur lesquels nous fîmes toutes les conjectures, excepté celles qu'il fallait faire.

Les feux dont je parle, répandus autour du village de St.-Pierre étaient non-seulement allumés par de nos militaires; mais on en voyait encore d'autres sur le haut des montagnes. Etant à une hauteur considérable, ils paraissaient pour ainsi-dire en l'air. Les ténèbres rendaient l'illusion plus complette. C'était les paysans et quelques autrichiens réfugiés avec eux dans ces en-

droits inaccessibles, qui entretenaient pour se garantir du froid, un foyer continuel.

Les plus anciens des religieux de St. Bernard n'ont vu qu'une ou deux fois, dans un assez long espace de tems, leurs montagnes découvertes et la neige fondue. Ils prétendent que l'aspect des rochers est si affreux et si épouvantable, qu'ils craignent de les revoir, et préfèrent l'uniforme étendue de la neige. Ainsi, dans ce pays, les frimats sont un bienfait.

Le patron avec lequel ces bons moines se sont entretenus pendant long-tems, s'est intéressé pour eux auprès du premier Consul qui leur a accordé une somme de 40 mille francs pour les dédommager des dépenses que le passage des Français leur a occasionnées.

Avant d'arriver au St.-Bernard, on monte depuis Martigni, c'est-à-dire l'espace de huit lieues ou environ: la pente est extrêmement rapide au moment où l'on apperçoit le couvent. J'ai vu avec étonnement dans la brochure intitulée *campagne de Bonaparte, avec le portrait du héros*, page 14, que de l'autre côté du St.-Bernard, les *fleurs brillaient dans tout leur éclat*, et que *des papillons coloriés des plus vives couleurs voltigeaient de tous les côtés*: je puis assurer, fort du témoignage de milliers d'individus, que rien n'est plus faux :

faux : qu'on ne rencontre ni fleurs ni papillons. Le cit. Foudras qui a rédigé cet ouvrage sur des notes qu'on lui a envoyées, a été induit en erreur sur cet article comme sur beaucoup d'autres de son livre.

Les tas de neige qui comblaient les précipices lors du passage, étaient tellement durcis par le froid, que plusieurs personnes se tracèrent un sentier, et s'éloignèrent de la route : dans quelques endroits, nous passions sur des *ponts* de glace sous lesquels coulaient des ruisseaux ou des torrens; quelquefois nous entendions la glace se briser à quelque distance. Si cette surface fragile se fût écroulée, nous tombions entre des rochers ou dans des gouffres. En général il est imprudent de quitter la route ordinaire. Aucun signe extérieur n'annonce le moment où la glace est sur le point de se détacher. Les neiges fondent, l'eau coule par-dessous et finit par entraîner les glaces : mais jusqu'à ce moment la surface reste toujours la même.

Voici la description que fait du St.-Bernard, le dernier voyageur qui y soit allé. Je la transcris parce qu'elle est fidelle et écrite dans une autre langue que la nôtre. Je l'extrais de la *bibliothèque britannique*..

« J'ai été voir hier, (dit Mathisson, dans une

» lettre datée du St.-Bernard, le 6 juillet 1791)
» la chûte de la Drance qui n'a encore été,
» que je sache, décrite par aucun voyageur,
» quoique ce soit assurément une des plus fortes
» cascades qui soit en Suisse.

» Je me mis en route pour le St.-Bernard. En-
» fonçant dans la neige à chaque pas, j'étais tel-
» lement harrassé que j'hésitai quelques momens,
» lorsque j'entendis la grande cloche du monas-
» tère dont le tintement avait quelque chose de
» mélancolique. J'apperçus bientôt le bâtiment
» élevé sur un roc escarpé. Pour des yeux ac-
» coutumés à trouver des habitations humaines
» entourées de jardins, de prairies, de ruisseaux,
» voir tout-à-coup un édifice au milieu de cette
» immense solitude, ayant les nuages qui roulent
» à ses pieds et des couches de neige et de
» glaces étendues sur un labyrinthe de précipices
» qui lui forment de toutes parts et à perte de
» vue une lugubre et immuable enceinte ; c'est
» un spectacle singulièrement imposant qui pé-
» nètre d'admiration et d'effroi. Dans cette ré-
» gion glacée, à 1246 brasses au-dessus du niveau
» de la mer, il règne un hiver perpétuel ; et
» même au mois d'août, à midi, il est rare que
» le thermomètre monte au-dessus du dégré de
» congélation. Un petit lac qui est près du cou-

» vent, n'est en aucun tems de l'année entiè-
» rement dégelé, et jamais la moindre apparence
» de verdure n'a relevé la triste uniformité de
» ses bords ».

L'auteur ajoute que les fameux chiens du St.-Bernard sont tous morts, à l'exception d'une chienne. C'est apparemment de cette chienne, que descend la race assez nombreuse que j'ai vue au couvent.

NOTE 11. Pag. 153. *Sur la Chapelle des morts, de Pavie.*

L'ossuaire de Morat n'est pas, j'espère, à comparer avec la chapelle des morts, dont je parle. Il n'y pas le même art, le même soin.

Voici ce qu'en dit Mathisson que j'ai déjà cité dans ces notes. « La quantité des os de
« l'ossuaire de Morat diminue sensiblement,
» depuis quelques années, par plusieurs causes.
» D'abord, chaque voyageur en emporte par
» curiosité : mais ce qui en occasionne une
» consommation bien plus rapide, c'est qu'à
» raison de leur blancheur extraordinaire, on les
» emploie beaucoup aujourd'hui pour différens
» petits ouvrages au tour, sur-tout pour des
» manches de couteau. Les postillons de Genève,

» auxquels on fait honneur de cette nouvelle » branche de commerce, en emportent d'assez » grandes quantités pour les vendre dans leur » ville. Bonstetten m'a assuré qu'il y a dix ans, » l'amas d'os avait quelques pieds de plus en » hauteur. Autrefois c'était une pratique très- » commune, parmi les habitans de la Bourgogne, » de venir y enlever le plus qu'ils pouvaient de » ces dépouilles de leurs malheureux compa- » triotes, pour les emporter jusques aux frontières » et les ensevelir dans leur terre natale.

Bib. Britann., N°. 99.

Ainsi, comme l'on voit, les Suisses ne gardent pas les os de leurs ennemis aussi soigneusement que les Italiens, et ne mettent pas le même raffinement. Je ne doute pas qu'on n'eût traité de sacrilège, le Français qui eût porté sur les murs de la chapelle des morts une main téméraire, et qu'on ne l'eût puni de sa hardiesse, si l'on n'avait eu rien à craindre.

NOTE 12. Pag. 164. *Sur Désaix.*

Désaix naquit au mois d'août 1768, dans le département du Puits-de-Dôme, d'une famille noble et militaire.

Ne regardant point l'orgueil et les préjugés comme étant exclusivement le partage de la noblesse française, je me garderai bien de dire, comme plusieurs journalistes, que l'heureux naturel de Désaix le *garantit* de ce triste partage. Le tems d'insulter toute une classe de la société est passé, et nous ne faisons plus à un homme comme les autres, un crime d'être fils de son père, et de porter son nom. Du séjour qu'il habite, Désaix doit être peu sensible à un éloge qui ferait la censure de ses parens.

M. de Cha..... eut soin de ses premières années, et comme la reconnaissance était au nombre des vertus de Désaix, il a, depuis la révolution, rendu des services à cette famille.

Elève du roi à Effiat, sous-lieutenant ensuite dans le régiment de Bretagne; aide-de-camp de Victor Broglie, de Custine en 1792, général de brigade à la prise des lignes de Weissembourg, blessé à Lauterburg, général de division en l'an IV, compagnon de Bonaparte les années suivantes en Italie et en Egypte, il vient le rejoindre une troisième fois, et trouver à *Marengo* une mort glorieuse.

Tout homme a droit de s'expliquer, et je crois que l'on doit être bien fort avec le langage de la vérité. Les actions de Désaix, sa vie, ses

paroles nous appartiennent. Ses contemporains sont, malheureusement, par sa mort prématurée, devenus à son égard la postérité. Je vais donc me permettre une réflexion sur les paroles qu'on lui met dans la bouche au moment de sa mort. Avant qu'on les rendît publiques, quelqu'un qui se trouvait à ses côtés, m'a dit qu'à l'instant où Désaix se sentit frappé, il proféra seulement ces mots qu'il adressa à ceux qui se trouvaient près de lui : *ne dites rien.* Il savait que la mort d'un général décourage le soldat, il voulait que la sienne ne fût sçue qu'après la bataille : et ce soin l'honore à mes yeux autant que les paroles pompeuses qu'on peu lui faire prononcer. *Ne dites rien, cachez ma mort*, exprime le sentiment d'un guerrier qui veille encore sur sa patrie, sur son armée. Mais il ne pense guères à la postérité, et donne encore moins des commissions. D'ailleurs la vérité doit être recherchée avec soin : c'est pour cela que j'ai rapporté ces mots *ne dites rien* que des gens dignes de foi m'ont assuré avoir été proférés par Désaix.

Ajoutons à cela une réflexion qui augmente les probabilités de ce que j'avance, et diminue celle des autres versions. La balle était mortelle; Désaix expira sur-le-champ. On n'a guères le tems, dans un instant aussi critique, de faire

une phrase de longue haleine et bien arrondie. *Ne dites rien!* cela dit tout: c'est le cri du cœur.

Le nom de Désaix suffira seul à son éloge. Celui qui le portait réunissait aux talens militaires la modestie, les vertus, la probité. Sa réputation était intacte, et par-tout où il porta ses pas, la justice et l'humanité présidèrent à ses actions, adoucirent le sort des vaincus et firent aimer le vainqueur : éloge rare et mérité.

Désaix fut aimé de nos grands hommes, estimé de tout le monde.

Ses cendres sont déposées au grand Saint-Bernard. On doit lui élever dans sa patrie un monument qui transmettra bien moins encore son nom à la postérité, que la reconnaissance de ses compatriotes.

Kléber est mort le même jour que Désaix. Les fatalistes diront qu'on ne peut fuir sa destinée. Il est fâcheux que celle des grands hommes soit aussi malheureuse.

Fin des Notes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Pavie, le 3 Messidor an 8.

QUATREMÈRE DISJONVAL,

Chef d'État-Major de l'Expédition du Mont-Simplon,

Au Général en Chef de l'Armée de Réserve.

CITOYEN GÉNÉRAL EN CHEF,

IL appartient peut-être à ceux qui ont franchi la montagne des Alpes, réputée la plus difficile, de vous rendre compte des obstacles, des événemens, des résultats, qui peuvent servir à caractériser pour jamais ce passage. Il importe même d'autant plus de vous en instruire, que ceux qui ont fréquemment et constamment luté contre les obstacles du Mont Simplon, (1) en se familiarisant, si j'ose dire, avec ses horreurs,

(1) Cette montagne, dit M. de Saussure dans son Voyage des Alpes, se nomme en allemand *Simpelen* et en italien *Sim-*

ont conçu l'idée de changemens majeurs à opérer dans tout ce qui le concerne, ont des plans de la plus haute importance à proposer, tant pour les tems de paix que pour les tems de guerre.

C'est le 6 prairial que vous avez ordonnez au général Bethencourt, chargé de conduire l'expédition par le Simplon, de commencer à en tenter le passage. La nature, pour ainsi-dire, aux ordres du Premier Consul, même sur les lieux où elle domine avec le plus d'empire, avait pris soin d'applanir cette année, deux mois plutôt que d'ordinaire, un obstacle qui ajoute beaucoup aux difficultés de ces routes si étroites et si scabreuses. La neige était disparue de dessus les chemins; mais sa chûte en avalanges avait rompu les mêmes chemins en plusieurs endroits, et je me hâte de vous faire voir les Français conduits par un de ces éboulemens à l'une des situations les plus extraordinaires qu'on puisse concevoir. Le général Bethencourt arrive avec environ mille hommes, tant de combat que de suite, à l'un de ces points où le passage n'est obtenu que par des pièces de bois, dont une extrémité pose dans le rocher creusé, l'autre est supportée par une poutre en travers. Cette espèce de pont avait été emportée par un éclat de roche parti de la plus grande élévation, et qui avait tout entraîné dans un torrent roulant au-dessous des eaux avec le plus horrible fracas.

---

pione. Les Français prononcent *Simplon*, et c'est ainsi qu'il faut l'écrire plutôt que *Saint-Plomb*, puisqu'il n'y a point de saint qui porte le nom de *Plomb*.

Le général Bethencourt avait vos ordres; il déclara que nul obstacle ne devait arrêter, et aussi-tôt il fut résolu d'employer le moyen suivant : il ne restait, de tout ce que l'art avait ici tenté pour vaincre la nature, que la rangée de trous dans lesquels avait été engagée l'une des extrémités de chaque pièce de bois. Un des volontaires les plus hardis s'offre à mettre les deux pieds dans les deux premiers trous, puis à tendre une corde à hauteur d'homme en marchant de cavité en cavité; et lorsqu'il est parvenu à fixer la corde jusqu'à l'autre extrémité de l'intervalle entièrement vide au-dessus de l'abîme, c'est le général Bethencourt qui donne l'exemple de passer ainsi suspendu par les bras à une corde même très-peu forte; et c'est ainsi que près de mille Français ont franchi un intervalle d'environ dix toises, chargés de leurs armes, chargés de leurs sacs. On les avait vu se servir de leurs bayonnettes, employer des crochets pour pouvoir gravir des montagnes, dont l'escarpement semblait avoir banni à jamais les humains. Je crois vous les présenter ici, Citoyen général, lutant contre les plus affreux périls, dans une attitude nouvelle; et je les crois bien dignes des regards de la postérité, lorsqu'ils sont ainsi suspendus entre le ciel et le plus effrayable abîme, par l'unique espoir de vaincre, par l'unique envie de vous obéir.

Si quelque chose peut aider à concevoir quel a été le péril des hommes, c'est le sort des chiens. Cinq seulement suivaient la colonne. L'amour de leurs maîtres ne leur a pas permis, ici plus qu'ailleurs, de s'en séparer; car la nature a aussi sa discipline, qui semble

prescrire à certains animaux d'aimer plus leur devoir que leur conservation. Les chiens donc, ces animaux dont l'histoire offre tant d'actions de morale et de courage plus ou moins touchantes, les chiens, après avoir vu partir leurs maîtres pour placer leurs pieds dans les trous où des pieds d'hommes seulement pouvaient entrer, après les avoir vu se suspendre à la corde, que des mains d'hommes seules pouvaient encore saisir, les cinq chiens enfin se précipitent dans le gouffre comme d'un commun accord. Trois sont à l'instant entraînés pour jamais dans les flots du torrent qui infestait le fond du précipice; mais deux sont assez vigoureux pour luter contre le torrent, pour se tirer de ces eaux écumantes, pour triompher aussi des roches à pic qui les séparaient du chemin redevenu praticable, pour arriver enfin moins mouillés encore que meurtris jusqu'aux pieds de leurs maîtres. J'aime à penser qu'ils leur sont devenus bien chers.

Je reviens à nos combattans. Il est tems de vous rappeler, Citoyen général, que c'était des détachemens de la 102e. et de la 44e. ½ brigade, auxquels se joignaient quelques compagnies de l'infanterie Helvétienne. Les noms du général, des officiers de son état major, tant français qu'Helvétiens, qui ont donné l'exemple d'une telle audace, sont déjà gravés sur le roc qui leur avait refusé le passage. Ils trouveront là, sans doute, le plus beau temple de mémoire; mais ils y ont trouvé de plus cette force d'élan qui leur a fait ensuite renverser, surprendre les postes autrichiens avec tant de bonheur; ceux-ci dormaient, pour ainsi-dire, appuyés sur cette barrière. Avec quelle stupeur ils ont vu arriver les Fran-

çais sur leur front, sur leur flanc, et descendre le Simplon, lorsqu'ils les croyaient loin de pouvoir même le gravir!

Il est tems aussi de développer les avantages réels que présente, pour les opérations militaires, la montagne du Simplon, tout horrible qu'elle est, quand on la compare impartialement et judicieusement, soit au Gothard, soit aux deux Bernards. Elle est d'abord notablement moins haute que chacune de ces trois montagnes (1); son élévation semble s'arrêter juste au point qui commence à compromettre la sensibilité humaine, et tandis que les autres font ressentir en tout tems un froid insuportable, le Simplon commence à vous offrir les moyens de redescendre lorsque l'ascension cesserait de vous donner du ton, lorsqu'elle ne vous ferait plus sentir que ce froid, l'ennemi ou plutôt la mort tant du moral que du physique. Le point des Alpes qu'occupe le Simplon est aussi bien plus central, soit par rapport à la capitale de la république Italienne, soit par rapport à celle de la république Helvétique, soit à l'égard de Paris même. Vous avez cherché, Citoyen général, à faire arriver en même-tems deux colonnes par le Gothard et par le Simplon; mais quelle différence a eu lieu dans ce moment d'arrivée entre les deux

(1) La hauteur comparée de ces quatre montages est, d'après le Voyage de M. de Saussure dans les Alpes:

Petit St.-Bernard 1125 toises au-dessus de la mer,
Grand St.-Bernard 1246 toises,
St.-Gothard 1065 toises,
Simplon 1029 toises.

colonnes ! L'avant - garde de la division du Gothard, partie le 6 prairial du pied de cette montagne pour la franchir, n'a pu arriver que le 25 à la hauteur du reste de l'armée de réserve, c'est-à-dire, le matin de la fameuse bataille de Marengo (1). Quand à l'avant-garde de la division du Simplon, partie également le 6 du pied citérieur de cette montagne, elle a pu combattre aux avant - postes dans les affaires de Montebello, Voghera, S. Julien, Marengo; mais la 44e. ½ brigade, qui fournissait cette avant-garde, réunit en elle un autre genre de mérite bien plus mémorable encore. Son dernier bataillon, commandé par le chef de brigade Saudeur, n'a pu partir du pied citérieur du Simplon que le 16 prairial; et grace aux facilités très-réelles pour les marches qu'offre cette montagne; grace aussi, je n'ai garde de vouloir le dissimuler, à l'indicible activité du chef de brigade Saudeur, cinq cents hommes de cette même demi-brigade sont arrivés pour six heures du soir le 25 prairial sur le champ de bataille de Marengo, avec chacun soixante cartou-

(1) Pour achever de reconnaître combien peu le Gothard est propre à fournir une route militaire, lorsqu'il s'agit de faire arriver de grandes forces et beaucoup de munitions au centre de l'Italie; on doit encore faire état de l'obstacle terrible qu'opposa la flotille de Williams, croisant sur tout le Lac Majeur, à la véritable marche qu'eût dû suivre la colonne du lieutenant général Moncey. C'est sur quoi il faut entendre ce digne général lui-même, ainsi que sur la fatigue, la destruction, le retard qu'a causé à sa troupe, sur-tout à sa cavalerie, la nécessité d'ajouter à l'ascension du Mont-Gothard, celle peut-être plus difficile encore du Mont-Cénery.

ches; ensorte que si c'est un bataillon de cette demi-brigade qui a soutenu avec tant de vigueur le premier choc des Autrichiens, c'en est un autre qui a peut-être le plus contribué à décider la victoire, en arrivant avec des hommes frais, et un si grand nombre de cartouches, pour appuyer le général *Désaix*.

On avait dit que le Simplon, à peine praticable pour des hommes, ne le serait jamais pour des chevaux; et je l'ai passé la dernière fois suivi de quinze cavaliers montés, sans avoir été jamais contraint, par une nécessité réelle, à descendre de cheval.

On avait dit que le Simplon ne se prêterait jamais au passage de l'artillerie ainsi que de ses munitions; et le général Bethencourt a réussi à se faire suivre de deux pièces de trois, de quatre pièces de quatre et de deux obusiers; et j'ai réussi, moi, à me faire suivre de deux pièce de huit.

Vous voyez, Citoyen général, que tous ceux qui avaient été chargés de reconnaître jusqu'à ce moment le Simplon, se sont laissé probablement imposer par une double espèce de prestige. Rien de si beaux par endroits, et rien de si affreux en d'autres, que ce que cette montagne présente; c'est précisément d'elle qu'on doit dire, avec l'auteur du Voyage d'Anacharsis: « Le pays n'est qu'une suite de tableaux où la na-» ture a déployé la grandeur et la fécondité de ses » idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans » égard à la différence des genres. La main puissante, » qui fonda sur des bâses éternelles tant de roches » énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs » pieds ou dans leurs intervalles, des prairies char-

» mantes, asyle de la fraîcheur et du repos; par-tout » des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des » effets admirables (1).

» Combien de fois, parvenus au sommet d'un mont » sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au- » dessous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés » dans la région des nues, nous avons vu tout-à-coup » la lumière du jour se changer en une clarté ténébreuse, » l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, et nous offrir » un spectacle aussi beau qu'effrayant ! Ces torrens de » vapeur qui passaient rapidement sous nos yeux, et » se précipitaient dans des vallées profondes; ces tor- » rens d'eau qui roulaient en mugissant au fond des

---

(1) Si on veut maintenant le litéral de ce que présente la face septentrionale du Simplon, ou celle du côté de l'Helvétie, voici ce qu'en dit M. de Saussure: « A une heure un quart » du Kront-Bruck, ou en trois heures de Brieg, on vient aux » *Tavernettes*, hameau élevée de 815 toises au-dessus de la » mer, où est un méchant cabaret. Nous nous y arrêtâmes » pour nous rafraichir, et pour éprouver tant les oscillations » du pendule, que le poids du ballon.

» La route jusqu'à ce hameau, traverse de belles forêts, » d'abord de pins sauvages, *pinus sylvestris*. On en voit là de » très-beaux, mais qui pourtant ne suffiraient pas pour des » mâts de vaisseaux de ligne.

» Ensuite ce sont des sapins, quelques mélèzes, des bou- » leaux, et en général de superbes ombrages, qui, joints aux » chûtes fréquentes des eaux qui se brisent contre les rochers, » rafraîchissent cette route, l'animent, et la rendent une des » plus agréables que l'on puisse faire dans les montagnes. D'ail- » leurs, le chemin, quoique souvent étroit, est par-tout bon » et sûr ».

» abîmes;

» abîmes; ces grandes masses de montagnes qui, à » travers le fluide épais dont nous étions environnés, » paraissaient tendues de noir; les cris funèbres des » oiseaux; le murmure plaintif des vents et des arbres; » voilà l'enfer d'Empedocle, voilà cet océan d'air louche » et blanchâtre qui pousse et repousse les ames cou- » pables, soit à travers les plaines des airs, soit au » milieu des globes semés dans l'espace (1) ».

---

(1) Si l'on veut également voir succéder littéralement aux charmes de l'Elysée les horreurs du Tartare, voici ce qu'écrit l'illustre Voyageur des Alpes sur l'autre face du Simplon, ou sa face méridionale, ou celle enfin qui regarde l'Italie. « A un » petit quart de lieue de cette couche calcaire, on traverse un » pont étroit jeté sur un affreux précipice, au fond duquel se » brise la Toccia. Ensuite on passe sur une corniche saillante » au-dessus de ce précipice; le chemin n'a souvent que quatre » pieds de largeur, et il est pavé de granits usés et polis par » le frottement. Les rochers qui bordent cette corniche, et » ceux même dont elle est pavée, sont tous de granits veinés, » en couches presque horizontales, fréquemment traversées par » des bancs verticaux, souvent parallèles entre eux. L'on pour- » rait prendre ces bancs pour des couches, si la situation des » veines du granit ne prouvait pas que les vraies couches sont » horizontales, et que ces tranches verticales sont produites » par des affaissemens.

» A demi-lieue de ce pont de bois, la Toccia se précipite » dans un gouffre; le choc l'a réduit en poussière, l'air en- » traîné par sa chûte, se dégage comme dans les soufflets hy- » drauliques, lance en-dehors cette poussière qui prend au soleil » les couleurs de l'arc-en-ciel, et imite des flammes d'une » beauté surprenante. Bientôt après la vallée se trouve si » étroite, qu'un rocher de granit, qui s'est détaché de la mon-

Ces derniers traits me semblent néanmoins convenir bien mieux encore à une autre montagne Helvétique, appelée le Mont Gemmi, dont il me reste à vous exposer les avantages et les horreurs. Elle est située en face du Simplon, à l'autre rive du Rhône, entre le canton de Berne et le Vallais. Je crois que c'est la cour assidue que j'ai faite à cette montagne, qui m'a valu de pouvoir envisager celle du Simplon avec beaucoup plus d'exactitude et de sang-froid. Le Mont Gemmi n'est exactement qu'un composé d'horreurs entassées les unes sur les autres, et qui a pu les passer une fois perd toute espèce de crainte, comme ceux qui avaient passé le fleuve Lethé perdaient tout souvenir; mais on peut en tirer aussi un parti très-avantageux de cette montagne si effrayante : il y a déjà un chemin de tracé. Sur le compte que j'ai rendu au ministre Reinhard et au gouvernement Helvétique, de l'inapréciable communication que l'on pouvait établir par le Mont Simplon et le Mont Gemmi, entre la France et l'Italie, déjà cette communication a été singulièrement facilitée; et il ne tient qu'aux généraux français en Italie, ainsi qu'aux gouvernans italiens, de communiquer avec la France par un chemin de quatre-vingt lieues plus court que celui qui passait pour le moins long. Les troupes, les prisonniers, l'artillerie, les transports d'argent peuvent également en faire leur profit; et je ne doute pas que le premier Consul ne mette le sceau

---

» tagne, n'a pu descendre jusqu'au fond, et il est demeuré » suspendu entre les deux rives, où il forme un pont naturel ».

à une campagne qui le couvre de tant de gloire, par la création d'une route qui manque à celle du vainqueur des Gaules, à celle de Jules César même (1).

Que j'aurais de plaisir à vous ajouter d'autres observations, si je n'étais plutôt à vous rendre compte d'une expédition militaire que d'une expédition scientifique ! Il en est une cependant que je crois pouvoir joindre ici. Elle s'attache à la découverte que j'ai faite de la singulière influence du premier quartier de la lune sur les vicissitudes atmosphériques; elle rend compte d'un des phénomènes météorologiques qui m'avaient le

(1) On pourrait dire qu'il ne s'agit ici que d'ajouter le passage déjà praticable du mont Gemmi, à celui bien plus praticable, avant la guerre, du mont Simplon. J'en apporte pour preuves les paroles par lesquelles l'immortel Voyageur des Alpes termine son exposé sur cette dernière montagne. « On » voit ainsi la grande différence qui règne entre les deux faces » de la chaîne que traverse le passage du Simplon. La face » septentrionale qui regarde le Vallais, est presque toute de » calcaires micacées en couches verticales; et la face méridio- » nale qui regarde l'Italie, de schistes micacés, quartzeux, de » gneiss, ou de granits veinés en couches horizontales, incli- » nées au plus de 30 à 40 degrés. La même opposition règne » dans l'aspect de la route. Au Nord, de beaux ombrages arro- » sés par de jolis ruisseaux; au Midi, des rochers nuds et » escarpés, d'où se précipitent des torrens avec la plus terrible » violence. Le chemin même est aussi effrayant du côté de » l'Italie, *par-tout cependant sûr et très-bien entretenu, soit parce* » *que c'est la route que prend le courrier de Milan, soit parce que* » *ce passage conduit au Lac-Majeur, et qui est très-fréquenté par* » *le commerce des grains, des vins et des fromages, qui se fait* » *par-tout à dos de mulets* ».

plus souvent et le plus infructueusement occupé jusqu'à mes voyages fréquens tant au Mont Simplon qu'au Mont Gemmi; elle détrompera, je crois, aussi ceux qui attribuaient uniquement les pluies, ordinairement si abondantes fin de mai et commencement de juin, au solstice d'été. Non, ces pluies, pour la France par le vent d'est, et pour l'Italie par le vent d'ouest, ne tiennent qu'à l'état détrempé par la fonte des neiges que contracte alors l'immense superficie des montagnes, qu'à la renaissance d'une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières vers cette même époque, sans que la chaleur soit encore assez forte pour absorber tant d'humidité; je les ai vu, ces réservoirs éternels des eaux qui doivent entretenir les rivières, lorsque les pluies hybernales cessent de les grossir. Le commencement sur-tout de la fonte des neiges métamorphose en surface humide celle qui était avant très-séche par l'effet de la neige, et qui le redevient ensuite par l'effet de la chaleur; mais le vent d'est ne peut d'abord qu'apporter en France des pluies très-froides, très-abondantes, comme il le fait toujours à cette époque, et comme il cesse entièrement de le faire après cette même époque.

APPEL A LA JUSTICE,

OU

ADRESSE DES GENEVOIS

A BONAPARTE,

PREMIER CONSUL

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1).

« La République sera imposante aux étrangers, si elle sait » respecter dans leur indépendance le titre de sa propre indé» pendance, si ses engagemens, préparés par la sagesse, formés » par la franchise, sont gardés par la fidélité. »

Extrait de la Proclamation du premier Consul de la République, aux Français, en date du 4 Nivôse an 8.

CITOYEN PREMIER CONSUL!

Arrivés à l'époque où les provocateurs des maux sans nombre qui ont assiégé la République, sont pour jamais

(1) J'ai cru ne devoir rien retrancher de cette adresse. Les Genevois l'ont envoyée à tous nos journalistes qui n'en ont

éloignés du Gouvernail, où les dilapidateurs de la fortune publique ne pourront plus exercer des vexations, où le Citoyen, qui est resté placé sur la ligne de la modération, ne sera plus en butte à la persécution, où la bienheureuse liberté d'exprimer sa pensée, *sans nuire à autrui*, ne sera pas comprimée, où une tolérance générale sur les opinions politiques ou religieuses va rendre des amis à la République et neutraliser ses ennemis; enfin, à l'époque où un Gouvernement institué par la sagesse, fondé sur la justice, et composé de Citoyens qui commandent à la confiance, va régénérer la France; sans doute, il sera permis de dénoncer aux premières Autorités et à la France entière, un des actes commis par le Directoire Exécutif de l'an VI et par ses agens; un attentat inouï, un crime de lèse-nation; il est question de la violation des droits d'une Nation, de la spoliation de la souveraineté d'un Peuple libre, indépendant et républicain, et par suite de la fatale erreur dans laquelle on a perfidement plongés les deux Conseils de France, la minorité du Directoire Exécutif et le Ministre des relations extérieures,

---

fait aucune mention. Ce silence pourrait faire croire que Genève a demandé sa réunion au Directoire.

Cet *Appel* est une *pièce* que l'historien n'oubliera pas dans son recueil Elle est devenue extrêmement rare: et je me suis cru dans l'obligation de la joindre à mon voyage, tant pour justifier mon opinion, à qui elle sert de fondement, que parce que les Genevois désirent qu'elle soit répandue.

J'ai respecté le style: on peut ne pas écrire très-correctement, et n'en avoir pas moins raison.

en trompant leur religion, au point de leur faire partager cette injustice : ainsi donc, nous voulons parler de la manière dont on a opéré la réunion à la France de la République de Genève, et du scandale qui a présidé à cet acte de violence; quoique la Patrie des Genevois ne forme qu'un point sur le Globe, qu'à peine elle compte trente-cinq mille ames dans toute l'étendue de son territoire, néanmoins elle est sous plusieurs rapports infiniment intéressante; elle a fixé dans tous les tems les regards de l'Europe entière, et la conduite du Directoire Exécutif de l'an VI, à son égard, est, sans contredit, une des principales causes qui ont aliéné non-seulement tous les Peuples neutres, même les amis et alliés de la France, mais encore l'immense majorité de ses propres Citoyens: qu'on juge donc maintenant, si un acte aussi arbitraire et illégal n'a pas renforcé l'ardeur et les moyens de ses ennemis !

CITOYEN PREMIER CONSUL !

Nous allons vous présenter en peu de lignes le résumé des événemens qui ont amené *la réunion forcée* de la République de Genève : on aurait pu remonter plus haut pour rappeler les rapports qui existaient entre les deux Nations, et la conduite sage et reconnaissante des Genevois envers la France, mais le tout appartient au domaine de l'histoire, c'est là où on verra que Genève n'a jamais démérité de sa puissante voisine; pour le présent qu'il suffise d'indiquer, qu'un système oppresseur, vis-à-vis des Genevois, avait été

formé par un petit nombre d'hommes qui, méconnaissant à la fois et les intérêts de leur patrie et ceux de ses Aliés; n'écoutant que des projets qui pouvaient satisfaire leur ambition ou leur cupidité, avaient formé le plan de forcer les Genevois à se réunir à la France; à cet effet, les moyens de la persuasion étant inefficaces, il fallait employer ceux de la contrainte; mais ces hommes aussi injustes qu'ils ont été peu clairvoyans, lorsqu'étant au timon des affaires, ils ont sapés jusqu'aux fondemens même de la République; au dehors, en laissant échapper le tems opportun pour conclure une paix honorable, cédant aux Puissances coalisées l'intervalle suffisant pour se préparer à une nouvelle guerre, et faire mouvoir des forces considérables, sans organiser, à leur tour, des moyens assurés de résistance; au dedans, en persécutant tour-à-tour les Citoyens en raison des nuances qui caractérisent leurs opinions, et en tuant l'esprit public par une administration aussi ignare et vexatoire, que destructive de tout ordre social: ils ne pensaient pas, disons-nous, ces hommes, *le fléau des Nations*, être aussi près du terme de leur injustice, et que la voix des opprimés se ferait entendre assez promptement à leurs propres oreilles.

Le Directoire Exécutif de l'an VI sachant que l'idée de la réunion de la République de Genève était repoussée par les 999 millièmes des habitans, et que ni les Conseils de France, ni même aucun Français ne favorisaient cette entreprise, résolut d'employer des moyens directs, et au besoin de les appuyer par une force physi-

que. Voici en peu de mots comme les choses se passèrent.

Depuis quelques années Félix Desportes était Résident de la République Française près celle de Genève; souvent il avait paru témoigner un véritable intérêt au sort des Genevois, sur-tout aux malheurs que la guerre faisait réjaillir sur eux, dont ils se ressentaient plus que d'autres peuples, à cause de la stagnation dans laquelle leurs fabriques se trouvaient plongées: cet Envoyé de la Nation Française avait rendu quelques services aux Genevois, en réparant des injustices occasionnées par des agens subalternes; fréquemment il avait interposé ses bons offices tant pour concilier le texe des Traités avec les loix rigoureuses que la guerre avait nécessitées, que pour faciliter aux individus le libre écoulement du produit de leurs fabriques, même il avait porté le sentiment de probité jusqu'à déclarer formellement aux Magistrats de Genève que, *si jamais il recevait de son Gouvernement des instructions attentatoires à l'indépendance de la République de Genève, il se retirait aussitôt, et céderait sa place pour éviter de tremper dans une telle infamie;* cependant, soit l'effet de l'intrigue, des promesses, peut-être des menaces, ce même homme se détermina à être l'agent de cette coupable manœuvre par laquelle on a violé toutes les formes et les droits les plus sacrés.

Dès que sa résolution fut fixée sur ce point, on vit se déployer tout ce que l'artifice peut suggérer, infraction aux Traités, inexécution des arrêtés du Gouvernement Français, arrestation à la frontière des en-

vois en transit destinés pour la Suisse ou l'Italie des produits de la fabrique d'horlogerie, sous le prétexte que c'était marchandise anglaise; interception de toute espèce de denrée, obstacle au visa des passeports, objets de contrebande apostés exprès sur la frontière du territoire Genevois, pour mettre cette manœuvre sur le compte de ceux-ci, et faire passer le Gouvernement de Genève pour aveugle ou imprévoyant sur cet article; tandis que les premiers Magistrats se sont abaissés jusqu'à poursuivre eux-mêmes, en personne, la contrebande et les contrebandiers. Mais que ne fait-on pas lorsqu'il s'agit de sauver son pays? Au surplus, le résultat des verbaux et des jugemens intervenus à ce sujet a toujours présenté pour conducteurs ou propriétaires de la contrebande des propres Français.

Le peuple Genevois supportait toutes ces vexations avec patience, courage et fermeté; il se reposait sur l'Arbitre de l'Univers, et espérait tôt ou tard pouvoir appeler du Gouvernement Français mal informé, au Gouvernement Français mieux informé; mais ce fut inutilement qu'on chercha à parvenir jusqu'à lui, le Résident de Genève à Paris n'en recevait que des réponses vagues ou éludoires. Le Gouvernement de Genève envoya auprès du Gouvernement Français des Députés extraordinaires, qui, non-seulement furent éconduits, mais au mépris du droit des gens, reçurent l'ordre positif de quitter Paris et le territoire Français; ainsi donc les réclamations des Genevois ne furent pas admises.

Cependant leur constance était toujours la même,

et dans cet état d'adversité ils étaient plus patiens, plus vertueux que jamais peuple ne l'a été. Desportes voyant le peu de succès qu'avaient produit toutes ces intrigues, chercha à en établir d'un autre genre; au milieu du mois de Ventôse an VI (Mars 1798) il manda quelques-uns des principaux Citoyens, et leur insinua que le seul moyen de vivifier Genève, rendre l'industrie de ses habitans active, favoriser ses fabriques, augmenter son commerce, assurer ses subsistances, enfin, faire le bonheur du peuple Genevois, c'était de demander la réunion à la France; à quoi il ajoutait que si on voulait le charger d'être l'organe de ce vœu auprès de son Gouvernement, il promettait et s'engageait de rendre Genève la Commune la plus florisante de toute la République Française. Une semblable proposition alarma les Citoyens auxquels elle était adressée, sans cependant les décourager; ils en firent part à leurs Concitoyens, qui la reçurent avec le calme qui accompagne le droit et la raison. Desportes continuait ses instances, et mandait tour-à-tour divers Citoyens; à chacun, il promettait ce qui pouvait flatter son intérêt personnel. Ainsi, par exemple, il assurait aux Marchands horlogers que son Gouvernement verserait un million pour vivifier et activer la fabrique d'horlogerie; aux Marchands et Fabriquans en indienne et toilerie, que l'incorporation à la France rendrait leur commerce très-florissant; aux divers Négocians, qu'aussi-tôt que la réunion de Genève serait opérée, la partie de la Suisse, connue sous le nom de *Pays de Vaud*, se réunirait immédiatement après, ce qui placerait Genève dans un

rayon avantageux pour tous les genres de commerce ; aux Savans et principaux Artistes, qu'on rendrait justice à leurs talens, en les appelant les uns à devenir Membres de l'institut, les autres à remplir des places importantes, ect. etc. Ensuite, prenant les individus en particulier, il promettait à l'un une place dans la nouvelle Administration, à un autre une place dans les Bureaux, à un autre une place parmi les Agens secondaires, et enfin, il en est auxquels il offrit de l'argent comptant pour le seconder dans ses projets. Toutes ces choses n'opérèrent que plus de constance et de fermeté dans l'ame des Genevois, et un désir fortement prononcé de rester indépendans, comme ils étaient depuis des siècles ; sur-tout d'après l'exemple que les Français eux-mêmes leur avaient récemment donné par leur courage à défendre leur patrie et leur indépendance contre une coalition puissante et au milieu de tous les genres d'obstacles et de dissentimens.

Dès ce moment, Desportes abondonna toute espèce de pudeur, et en vint aux menaces ; il disait hautement que le général Brune avait des ordres de ne pas quitter les environs de Genève, tant que la reunion de Genève à la France ne serait pas effectuee ; que si on retardait seulement de quelques jours, le Résident de la France se retirerait, abandonnerait les Genevois à la discrétion de 60000 hommes qui campaient en Suisse aux portes de Genève, et qu'à son départ il laisserait un Manifeste contenant trente-deux griefs de la Nation Française contre la Nation Genevoise ; (*Grand Dieu ! une déclaration de guerre de la part*

de l'immense République à l'infiniment petite Genève! Dans quel délire étaient tombés les Gouvernans de la France!) Son ton, les pouvoirs qu'il annonçait tenir du Directoire, qui l'avait nommé Commissaire du Gouvernement, augmentèrent l'effroi ; on espérait cependant sauver la souveraineté de la République, en faisant un nouveau Traité avec la France; dans cette persuasion, le peuple Genevois nomma une Commission extraordinaire le 29 Ventose an 6 (19 Mars 1798) laquelle était investie des pouvoirs nécessaires pour *veiller à la sûreté des Citoyens et resserrer les liens qui unissaient notre République à la République Française.*

L'érection de cette Commission calma Desportes ; il crut être arrivé au moment favorable, et qu'il obtiendrait de ce nouveau Corps tout ce qu'il pouvait désirer ; en effet, il chercha adroitement à s'emparer tour-à-tour des Membres qui composaient cette commission, mais toujours infructueusement ; nouveau Protée, tantôt il parlait comme Résident de France, tantôt comme muni de pouvoirs extraordinaires, et tantôt inofficiellement, c'est-à-dire, sans aucun caractère public, le tout suivant que cela s'amalgamait au genre d'intrigue qu'il gouvernait. La Commission extraordinaire ne voulait pas renoncer à la souveraineté de la République de Genève ; d'ailleurs elle n'en avait pas le pouvoir, puisque son mandat ne l'autorisait pas à transiger sur cet important objet ; en conséquence Desportes recourut de nouveau aux Citoyens externes ; il manda ceux qui passaient pour les plus chauds patriotes ; c'est-à-dire, sectaires du système de liberté et d'égalité établi par la nouvelle

Constitution de Genève, et en outre partisans de la Révolution Française; il les assura de la protection du Gouvernement Français, que toutes les nouvelles places dans Genève leur seraient conférées exclusivement, s'ils consentaient à demander la réunion à la France.

Toutes ces choses rendirent ces bons Citoyens encore plus inébranlables dans la résolution de vivre et mourir Républicains Genevois, comme ils désiraient que les Français pussent vivre et mourir Républicains Français; alors, la haine de Desportes se manifesta sans mesure contre les Patriotes; il les accusa hautement de conspirer contre la France, contre sa personne, et de vouloir organiser la destruction de leur pays.

Les ennemis des Genevois firent plus encore, ils imaginèrent une manœuvre détestable, celle de faire tacher le Drapeau Français qui décorait l'hôtel du Résident de France, et de mettre cette infamie sur le compte des Genevois; mais le Gouvernement qui veilloit sans cesse, fit fabriquer incontinent un nouveau Drapeau, et se transporta en cérémonie pour le faire agréer au Résident: celui-ci ne put se refuser à cet acte de dévouement. Aussi-tôt tous les Genevois se rassemblèrent en masse et défilèrent en cortège d'honneur devant ce nouveau Drapeau en signe de respect pour les couleurs de la Nation Française, et en protestant individuellement contre l'infernale calomnie rélative au Drapeau taché.

Desportes, toujours déçu et échouant à chacune de ses intrigues, chercha à s'emparer des Membres de l'ancien Gouvernement de Genève et de leurs partisans: il leur fit les mêmes promesses et mêmes avances

qu'il avait adressées aux Patriotes ; mais il rencontra la même résistance que chez ces derniers, le même dévouement et un sentiment bien prononcé sur la conservation de l'indépendance des Genevois; cependant il s'est vanté d'en avoir gagné plusieurs : il a annoncé avoir obtenu leur signature pour la réunion ; mais jamais il n'en a produit les preuves, et cette assertion est à joindre à toutes celles qu'il débitait alors.

Pendant que ces choses se passaient, la Commission Extraordinaire faisait plusieurs propositions à Desportes sur les bases d'un nouveau Traité, par lesquelles les Genevois se soumettaient à tout ce qui pouvait contribuer à l'intérêt et à la sûreté de la République Française; mais, chose inouï, le Résident refusait de recevoir les notes de notre Gouvernement et celles de la Commission ; il ne voulait pas traiter, il voulait réunir! De son côté, le Résident de Genève à Paris remettait au Gouvernement Français des notes co-relatives. La Commission offrait de recevoir et tenir dans Genève, à la disposition du Gouvernement Francais, arsenal, magasin de fournitures et munitions, magasin de grains et douane Française pour la prohibition des marchandises étrangères, le tout pendant toute la durée de la guerre actuelle, et sous la direction d'Agens Français reconnus par le Gouvernement de Genève : par contre elle ne demandait que des articles qui ont existés de tout tems entre les deux Nations, savoir, la libre circulation des denrées et des marchandises fabriquées chez l'une des parties contractantes ; mais toutes ces choses, quoique simples et justes, et sur-tout très-loyales de la part des Genevois, furent refusées; ce n'était pas ce

que voulait Desportes, il avait ordre de ses commettans de s'emparer de la République de Genève de gré ou de force, et ayant constamment échoué par le premier moyen, il fallait employer le dernier; voici donc les dernières ressources dont il fit usage pour satisfaire aux instructions de *quelques Ex-Directeurs*.

Le 25 Germinal an 6 (14 Avril 1798) Desportes envoya au Gouvernement de Genève une note fulminante, par laquelle il annonçait: « que les plus grands » malheurs allaient tomber sur la République de Ge- » nève, causés par une faction détestable, (celle des » Patriotes) composée d'hommes couverts de sang et » de boue, qui venaient d'organiser le massacre, l'in- » cendie et le pillage; que cette conspiration devant » avoir son explosion au premier moment, il n'y avait » plus de sûreté pour le Résident de France, ni pour » les amis des Français, etc. etc. » Cette note ne produisit d'autre effet que d'augmenter l'indignation contre un homme qui abusait aussi cruellement des droits et des égards dûs au Représentant d'une Nation chérie par tous les Genevois; mais c'était le prélude d'un acte d'autorité qui jusqu'alors n'avait été mis en usage que par des tyrans, qu'il espérait pouvoir justifier par l'existence d'une prétendue conspiration, de laquelle il n'a pu donner aucun autre indice, bien loin d'avancer des preuves; même ils est important de faire connaître qu'à cette époque les Genevois ne formaient entr'eux qu'un cœur et qu'une ame. Le lendemain 26 Germinal an 6 (15 Avril 1798) entre onze heures et midi, on vit entrer dans Genève par la porte de Rive des hussards, le sabre nu, qui se répandirent

dans

dans les places publiques et les principaux quartiers pour garder les avenues ; au même moment il entrait de l'infanterie par la porte Neuve, qui fut s'emparer des trois portes de la ville, de celle du lac, de l'hôtel-de-ville et de différens postes dans l'intérieur ; ces troupes, au nombre de seize cents hommes, étaient commandées par le Général de Brigade Girard dit Vieux.

Immédiatement après, des Citoyens furent auprès de Desportes pour lui demander l'explication de cet envahissement ; il répondit, que la Commission Extraordinaire l'endormait avec ses lenteurs et ses retards, qu'il avait voulu mettre les Genevois, amis des Français, à même de se déclarer, et que si la réunion n'était pas prononcée immédiatement, il ne répondait de rien ; c'était en dire assez, en effet : on ressentait déjà le poids des fers ; car bien loin qu'on eût pu penser que dans cet instant-là Desportes représentait un Gouvernement Républicain, il semblait au contraire être l'agent de quelque Despote de l'Orient. Ses menaces commencèrent à s'effectuer, il envoya apposer les scellés sur deux Cercles, notamment sur celui où se faisait la réunion générale des Députés des Cercles, d'où on enleva tous les papiers : cet acte arbitraire en faisait présager d'autres plus sérieux ; cependant les Membres de la Commission Extraordinaire cherchaient à se rassembler, ils cheminaient à travers la cavalerie et l'infanterie, (on pourrait comparer leur situation à celle des Membres de l'assemblée Constituante en 1789, chassés du lieu de leur séance) errant çà et là sans savoir où ils pourront

conférer sur les intérêts du Peuple, et quel sera le nouveau jeu de paume qui pourra les aberger; enfin, après beaucoup d'obstacles, ils purent arriver à l'hôtel-de-ville, où ils ouvrirent leur séance; mais, que faire? Au milieu des bayonnettes! sous la verge d'un Vizir! et cernés de toutes parts! La crainte de voir fondre un déluge de maux sur leur pays, l'espoir de sauver des individus, que déjà on menaçait hautement, de garantir des propriétés qu'on avait désignées, les fit consentir à tout ce que Desportes exigea; c'est de là qu'il est sorti un Traité de réunion qui n'a jamais été sanctionné par le Peuple Genevois, et qui néanmoins fut porté à la sanction du Conseil des Cinq-cents le 25 Floréal an 6, et à celle des Anciens le 28 dudit mois. Voilà, CITOYEN PREMIER CONSUL, le résumé de l'historique des faits qui ont amené et forcé la réunion de la République de Genève à la France; ils ont eu pour témoins tous les habitans de Genève, ils ont pour juges les hommes justes de tous les pays, et nous osons croire qu'ils auront pour Réparateur le premier des Citoyens Français, celui auquel nous nous adressons!

Pour parvenir à cet heureux résultat, il est nécessaire de joindre à l'appui des faits, les pièces justificatives et officielles, c'est pourquoi nous transcrivons textuellement au pied de la présente, trois pièces cotées N°. 1, 2 et 3; savoir:

N°. 1. Note du 3 Germinal an 6 (23 Mars 1798), remise par les Syndics, au nom de la Commission Extraordinaire, au Citoyen Desportes.

2. Note du 8 Germinal an 6 (28 Mars 1798), remise par les Députés de la Commission Extraordinaire au Citoyen Desportes.

3. Adresse du 12 Germinal an 6, du Citoyen Michely, Résident de la République de Genève auprès de la République Française, au Citoyen Merlin, Président du Directoire Exécutif.

Maintenant nous allons déduire les conséquences qui résultent des faits précités, pour de-là recourir à la justice et à la magnanimité du Gouvernement Français.

Première Conséquence.

Le Peuple Genevois a-t-il dans aucun tems témoigné le désir ou l'intention de cesser d'être Genevois? Non, il n'a apparu que des manifestations opposées! Or, que s'ensuit-il ? Qu'on a disposé de lui comme les Seigneurs Féodaux disposent de leurs esclaves; qu'ainsi on a commis un acte que la force seule pouvait opérer, et que la raison et la justice réprouvent également!

Seconde Conséquence.

Le Peuple Genevois a-t-il en aucun tems donné de l'ombrage ou des sujets de mécontentement à la Nation Française ou à son gouvernement? Non, au contraire la Nation Genevoise et ses Magistrats ont fait au-delà de leurs moyens pour complaire à la France, autant par attachement que par devoir; que suit-il de-là?

Que pour récompenser le peuple Genevois de son dévouement, on le raie du tableau des Etats indépendans sans son aveu, sans sa participation et sans motifs.

Troisieme Conséquence.

La réunion de Genève à la France a-t-elle été demandée au Gouvernement de France; au-dedans, soit par les Conseils, par les Administrations, ou par des Pétitions authentiques; au-dehors, soit par les Ministres des Puissances alliées, par ceux des Puissances neutres, ou dans le Congrès de Rastadt? Non; au contraire, le sentiment de ces diverses Autorités intérieures et extérieures a été fortement prononcé contre cette mesure, les Conseils de France n'y ont participé qu'à cause de deux motifs; le premier, parce qu'on les a trompés par les pièces qu'on leur a présentées comme constatant la réunion; le second, parce qu'ils étaient sous une influence tyrannique, à laquelle ils ne pouvaient échapper que par la proscription! Que suit-il de toutes ces choses? Que le Directoire Exécutif de l'an VI a procédé sans provocation comme sans droit, et que sa tyrannie à cet égard n'a pas même la couleur de la convenance!

Quatrième Conséquence.

La réunion de Genève à la France a-t-elle été volontaire? A cet effet, a-t-on observé les Lois fondamentales de cette République, qui veulent que le Peuple voté au scrutin pour tous les traités et autres objets

à conclure avec l'étranger, et qui prescrivent qu'aucune délibération de ce genre ne peut avoir lieu tandis que la Patrie serait occupée par des troupes étrangères ? Non ! la réunion a été forcée dans tous les sens ; 1°. La force physique a présidé à cet acte ! 2°. Le Peuple n'a pas voté ! 3°. La Commission Extraordinaire que le Commissaire du Gouvernement a tenu cernée pour la forcer à prononcer la réunion, n'avait pas le droit de statuer sur la renonciation à la souveraineté de la République de Genève ; encore moins celui d'émettre un vœu quelconque de réunion, donc l'acte de réunion est absolument illégal, puisqu'il est l'ouvrage de la contrainte ; ainsi le résultat de la tyrannie doit cesser en même tems que cessent les Tyrans ! Enfin le droit sacré, imprescriptible et inhérent chez un peuple libre de choisir son Souverain, a toujours été respecté par le Gouvernement Français ; ainsi, par exemple, on a vu les autres réunions à la France organisées de manière que chaque Citoyen pût émettre librement son vœu, tandis qu'au contraire à Genève on comprime le Peuple, et on fait délibérer ses députés au milieu des bayonnettes ; eh ! que craignait-on d'apprendre ? Dans le cas que tous les Citoyens Genevois eussent été appelés à voter suivant leurs formes et que les suffrages eussent été libres ! Un résultat qui aurait prouvé à l'univers entier que les Genevois voulaient rester Genevois ! Ah ! puisse la France être entourée de semblables Républiques, elle pourrait compter autant d'amis que de voisins, autant d'Alliés fidèles que de Peuples limitrophes !

On pardonnera, sans doute, à la chaleur que mettent des Républicains pour présenter le tableau de la

situation des choses relativement à la République de Genève; peut-on être froid lorsqu'on parle de son pays? Peut-on être faible lorsqu'on défend les intérêts de la Patrie de l'immortel Jean-Jacques? Oui, CITOYEN PREMIER CONSUL, reposez quelques instans vos pensées sur cette Cité qui a vu naître ce digne Apôtre de la liberté, le Patron des Républicains, le Régénérateur du Pacte Social, l'ami de toutes les mères vertueuses et sensibles, le Mentor des jeunes Citoyens; permettrez-vous que son pays ait été violé et envahi par une force armée, que ses Compatriotes aient été arrachés à leurs loix, privés de leurs droits, obligés de renoncer à l'indépendance que leurs pères avaient conservée au prix de leur sang, et contraints à suivre tous les mouvemens d'oscillation donnés par un Gouvernement sans confiance, comme sans vertu morale?

Daignerez-vous, CAPITAINE ILLUSTRE, reporter votre mémoire sur les deux journées qui ont éclairé votre séjour dans notre intéressante Cité; rappelez-vous cette affluence immense de Peuple qui, depuis les rives de l'Arve jusqu'à celles du lac de Genève, remplissait les avenues de votre passage; là se trouvait le vieillard qui, avant de descendre dans la tombe, voulait contempler le Héros de la France; ailleurs, sous l'habit militaire, était l'homme viril qui venait en parade admirer le Conquérant du siècle le plus habile et le plus heureux; ici la mère et son enfant attachant leurs regards sur le Héros de l'Italie, et tous votant des vœux pour le pacificateur du Continent! Combien ils étaient sincères ces vœux, que de sentimens animaient tous les spectateurs; ils ve-

naient considérer celui qui avait réussi à tarir les maux de la guerre et dont la conséquence naturelle était de r'ouvrir toutes les sources de la prospérité publique et particulière.

Vous parûtes sensibles aux témoignages de notre intéressante Nation, aussi resteront-elles constamment gravées dans notre mémoire, ces paroles remarquables que vous adressâtes à la Députation de notre Gouvernement : « Il serait à désirer que la France pût être » entourée par une ceinture de Républiques semblables à la vôtre : l'Indépendance de la République de » Genève importe à la République Française ; si elle » n'existait pas, il faudrait la créer ; ainsi vous pouvez compter sur la protection et l'attachement du » Gouvernement Français ».

Le Genevois reposait en sécurité sur cette nouvelle assurance donnée par l'Homme auquel la France avait autant d'obligation ; mais à tant d'allégresse, que de tribulations et d'amertumes ont succédé, quel oubli des avis, des conseils, des engagemens du Capitaine que nous venons de citer ; à peine a-t-il quitté le Continent, que de toutes parts on voit se rallumer le flambeau de la guerre avec un acharnement sans exemple ; les discussions du Congrès de Rastadt deviennent oiseuses et interminables ; le Gouvernement suit une marche tortueuse, irrégulière, il attaque les amis de la France, et au nom de la République il fait la guerre aux Républiques ; la Patrie de Guillaume Tell est inondée de sang et de carnage ; le pays où naquit l'auteur d'Emile et du Contrat Social est envahi ; on ne respecte plus rien ; le fruit des sueurs

du Peuple est remis entre les mains d'une horde de dilapidateurs ; les armées manquent de tout ; les créanciers de l'Etat sont plongés dans la misère ; tout est sacrifié à l'ambition, à la cupidité des Gouvernans ; il semble que tout soit devenu légitime, hormis le bien.

Un tel état de choses ne pouvait durer long-tems, puissent le 18 Brumaire et la Constitution qui en est résultée, y avoir mis un terme, et puissions-nous voir incessamment apporter le remède à tant de maux et de désordres.

Revenant à notre infortunée Patrie, peut-être sera-t-on surpris que, gémissant sous un semblable Gouvernement, les Genevois ne se soient point empressés à l'envi les uns des autres d'émettre leur vœu sur la nouvelle Constitution ; qu'au contraire les votans se soient réduits aux seuls Fonctionnaires publics et employés ; la raison en est simple, elle n'a aucun rapport avec la Constitution en elle-même ni avec le Gouvernement actuel, qui l'un et l'autre peuvent, nous l'espérons, faire le bonheur de la France ; mais les Genevois se sont abstenus de voter sur une question qui ne les concerne point ; ils sont toujours Citoyens de la République de Genève, tant qu'on n'a pas employé les formes légales pour connaître leur vœu sur la réunion à la France, et jusqu'alors ils demeurent dans un état permanent de protestation contre la réunion forcée. Les choses les meilleurs peuvent encore être entravées par la malveillance, toujours prête à s'emparer des objets qui n'ont essentiellement que le bien public et la justice en vue pour leur donner

une couleur odieuse ; il faut prévenir ce contre-tems, et dire d'avance, que la calomnie pourrait répandre, que la réclamation qui vous est faite rélativement à Genève est une manœuvre des ennemis de la France, pour, aussi-tôt que vous aurez rendu cette République à ses loix, s'emparer et dès là diriger contre la République Française des attaques de divers genres, etc.

On sent que ce raisonnement aurait quelque chose de spécieux ; en effet, ce n'est pas au moment où les troupes ennemies sont près des monts qui avoisinent Genève, qu'il serait opportun de neutraliser un pays que le sort des armes pourrait faire échoir à l'ennemi ; d'allieurs une place frontière devient une barrière et un motif de sécurité pour la France, aussi les Genevois sentent qu'il est peut-être de l'intérêt de la République Française de continuer l'incorporation de la République de Genève, pendant la durée de la guerre continentale ; ainsi donc, ce n'est pas pour le tems présent qu'ils demandent d'être rendus à leur état primitif, c'est seulement à la paix du continent, c'est pour cette époque qu'ils invoquent la justice et la loyauté du Gouvernement Français.

Puisse ce moment que les Genevois attendent et désirent vivement, et dont toute l'Europe a un si pressant besoin, ne pas être éloigné ; puissent particulièrement vos travaux, CITOYEN PREMIER CONSUL, en accélérer l'apparition, afin qu'ensuite vous n'ayez plus qu'à vous occuper du bonheur des Français ; en attendant cette époque fortunée, les Genevois espèrent que, pénétré des vexations et de l'acte illégal et injuste exercés envers leur Patrie, vous n'hésiterez pas à de-

mander aux diverses Autorités chargées de la formation de la loi, la déclaration formelle que LA RÉPUBLIQUE DE GENÈVE SERA RÉINTÉGRÉE DANS L'EXERCICE DE SES DROITS ET DE SA SOUVERAINETÉ AUSSITOT APRÈS LA PAIX CONTINENTALE.

CITOYEN PREMIER CONSUL,

Nous vous avons présenté la vérité toute entière, nous savons qu'elle vous plaît, qu'elle est nécessaire à l'exercice des fonctions augustes dont vous êtes revêtu; en conséquence, vous pouvez faire rendre un *Grand Acte de Justice nationale*, il honorera à jamais le Magistrat qui l'aura requis, et le Gouvernement qui l'aura prononcé; et quoique vous soyez occupé à acquérir d'autres trophées de gloire pour votre personne et d'utilité pour la France, peut-être ne vous sera-t-il pas indifférent d'obtenir un autel dans le cœur de chacun des Genevois.

Délibéré à Genève, le 10 Pluviôse an 8. (30 Janvier 1800).

PIÈCES

JUSTIFICATIVES ET OFFICIELLES

A l'appui de l'Adresse précédente.

N°. 1.

Note remise le 23 Mars 1798 par la Commission Extraordinaire aux Syndics pour être transmise au citoyen Félix Desportes, Résident de la République Française.

LE Peuple Genevois se trouvant dans des circonstances extraordinaires, vient d'investir une Commission de pouvoirs très-étendus pour le salut des Citoyens. Nous savons tous que nous ne pouvons être heureux que par la bienveillance généreuse du Gouvernement Français. De grands événemens ont changé les localités respectives des deux états; ces localités, nous le pensons, peuvent entraver à divers égards, les convenances de la République Française, et nous ne nous dissimulons pas combien pourrait être fatale pour nous la suspension long-tems prolongée d'une bienveillance qui fait notre sûreté.

Dans ces circonstances, la Commission chargée des plus chers intérêts de la Nation Genevoise, croit y pourvoir de la manière la plus efficace et montrer en même-tems son dévouement à la Nation Française,

en s'adressant directement au Citoyen Résident, et en lui annonçant formellement la disposition où est le Peuple Genevois d'entrer dans tous les arrangemens qui peuvent convenir à la République Française, sous la seule réserve d'un bien que personne ne peut apprécier comme les Citoyens Genevois, sous la réserve de leur indépendance politique. La Commission espère que le Citoyen Résident voudra bien faire parvenir, le plus promptement possible, au Directoire Exécutif, la déclaration solemnelle de ces dispositions du Peuple Genevois, et l'accompagner d'un de ces témoignages d'intérêt dont il a honoré notre Nation dans plusieurs grandes circonstances.

DUPIN, Syndic.
FRANÇ. ROMILLY, Secrétaire.

N°. 2.

Note remise le 28 *Mars* 1798 *par les Députés de la Commission Extraordinaire au Citoyen Félix Desportes, Résident de la République Française.*

La Commission Extraordinaire, créée par la loi du 19 Mars 1798, au Citoyen Félix Desportes, Résident de la République Française. La Commission, créée pour veiller au salut du Peuple Genevois, croit devoir présenter en son nom l'exposé des sentimens dont il est animé. Plein d'un attachement inaltérable pour la République Française, pénétré de la pensée que son existence et son bonheur sont attachés à la bienveillance du Gouvernement Français, le Peuple Genevois voudrait contribuer pour quelque chose à la prospé-

rité de sa puissante Alliée, mais son extrême faiblesse lui en ôte les moyens.

Il se trouve donc réduit à offrir l'abandon de tout ce qui pourrait entraver les convenances commerciales et locales de la grande République, et d'adopter les arrangemens qui lui seraient agréables sous la réserve de rester Genevois.

Et puisque les Arbitres des destinées de l'Europe, portant naguère leurs regards vers l'Helvétie, ont mis quelqu'intérêt à modifier la Constitution politique des Peuples qui l'habitent, pour placer leurs Gouvernemens en harmanie avec le Gouvernement Français. Si la Nation Genevoise avait lieu de présumer qu'il est dans la Constitution qu'elle s'est donnée, sous les auspices de la Liberté Française, des choses qui ne fussent pas d'accord avec les principes du Gouvernement Français, elle recevrait avec reconnaissance du Directoire Exécutif ses directions et ses conseils sur les modifications à y apporter.

Un regard de bienveillance que le Directoire Exécutif voudra bien jeter sur le Peuple Genevois, le pénétrera de la plus vive reconnaissance; il bénira à jamais le Gouvernement Français, et sera éternellement l'ami de la République Française. La Commission espère que le Citoyen Résident voudra bien faire parvenir, le plus promptement possible, au Directoire Exécutif, la déclaration solemnelle de ces dispositions du Peuple Genevois, et l'accompagner d'un de ces témoignages d'intérêt dont il a honoré notre Nation dans plusieurs grandes circonstances.

DUPIN, Syndic.
FLOURNOY-DE-L'ISLE.

N°. 3.

Adresse présentée le 12 Germinal an 6 par le citoyen Michely, Ministre de la République de Genève auprès de la République Française, au citoyen Merlin, Président du Directoire Exécutif.

CITOYEN PRÉSIDENT,

Le Gouvernement de Genève m'ayant chargé de faire parvenir au Directoire Exécutif quelques informations relatives à cette petite République, je me suis flatté, CITOYEN PRÉSIDENT, que vous ne trouveriez pas mauvais que j'eusse recours à vous pour m'acquitter de ce devoir. Je n'ignore pas sans doute combien vos occupations sont importantes, mais je sais aussi qu'en donnant aux grandes parties du Gouvernement et de l'Administration toute l'attention qu'elles méritent, vous avez encore l'art d'économiser assez de tems pour en soigner jusqu'au plus petit détail.

La Commission, créée à Genève pour le salut des Citoyen, a senti que ce salut dépendait essentiellement de la généreuse protection du Gouvernement Français, et dès ses premières séances elle a décrété de faire présenter au Résident de la République Française, une note pour faire connaître au Directoire Exécutif la disposition où est le Peuple Genevois d'entrer dans tous les arrangemens qui peuvent convenir à la République Française, sous la seule réserve de son indépendance politique; mais le citoyen Desportes n'a pas

jugé qu'il dût la recevoir. Cependant les Citoyens de Genève ayant applaudi, par de nombreuses adresses, aux principes qui lui servaient de bâse, la Commission a cru devoir présenter, le 8 Germinal, une seconde note qui contenait plus de développement.

Les Genevois, regrettant de ne pas avoir les moyens qu'ils désireraient de contribuer à la prospérité de leurs puissans Alliés, leur offrit, dans cette seconde note, l'abandon de tout ce qui pourrait entraver leurs convenances commerciales et locales, sous la réserve de rester Peuple Genevois. Ils y prennent encore l'engagement de faire à leur Constitution les modifications qui pourraient être agréables au Gouvernement Français, pour qu'elle se trouvât plus en harmonie avec la Cnostitution Française.

Cette seconde note, que le citoyen Résident a également refusé de recevoir, se terminait par de nouveaux témoignages de respect et de dévouement de mes compatriotes pour la grande Nation et pour ses Chefs, et par la demande faite au citoyen Desportes de transmettre au Directoire Exécutif la déclaration solemnelle de ces dispositions du Peuple Genevois. Je ne dois pas négliger, CITOYEN PRÉSIDENT, de vous rendre compte d'un incident qui a eu lieu le 8 Germinal. Lorsque le jour vint à paraître on s'apperçut que le drapeau qui flottait devant la maison de la Légation Française, avait été taché d'encre pendant la nuit; cette nouvelle, bientôt répandue dans la ville, y causa l'indignation la plus vive et la plus universelle. Les Syndics, rassemblés sur-le-champ, envoyèrent au citoyen Résident, qui était à sa campagne, une députation

pour lui témoigner leur profonde douleur sur cet odieux attentat, et s'empressèrent de faire préparer un nouveau drapeau.

Le citoyen Résident, de retour à la ville, il se présenta encore à lui d'autres députations, et il consentit enfin à accepter le drapeau de remplacement qui était déjà prêt. Les Autorités Constituées l'apportèrent en Corps, et assistèrent à son placement. Un des Syndics adressa un discours au citoyen Résident sur les sentimens que leur avait fait éprouver un si coupable attentat, et il en reçut une réponse satisfaisante. Les Citoyens, animés par les mêmes motifs, se rassemblèrent spontanément au nombre de plus de *cinq mille*, et passèrent en défilant devant le citoyen Desportes.

Le but du scélérat qui avait commis une pareille atrocité, était sans doute d'attirer la sévérité du Gouvernement Français sur les Genevois, en faisant douter de leurs dispositions; heureusement l'événement n'a fait qu'ajouter aux preuves de leurs sentimens d'attachement et de respect pour la grande Nation. On se flatte au reste que ce mystère d'iniquité ne tardera pas à être dévoilé, et on a promis vingt mille florins à celui qui découvrirait le coupable.

Je partage bien sincèrement, CITOYEN PRÉSIDENT, tous les divers sentimens dont j'ai été chargé de vous présenter l'hommage.

MICHELY.

Fin des Pièces justificatives.

369213